U d'/of OTTAWA
39003000315423

COLLECTION MICHEL LÉVY

BOSSUET

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

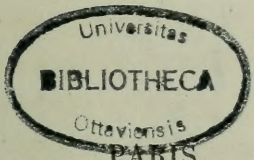
Antar	1 vol.
Bossuet	1 —
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les Confidences	1 —
Cromwell	1 —
Fénelon	1 —
Geneviève, Histoire d'une servante	1 —
Graziella	1 —
Guillaume Tell	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jacquart	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Madame de Sévigné	1 —
Nelson	1 —
Nouvelles Confidences	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

POISSY. — IMPR. ET STÉR. DE A. BOURET.

BOSSUET

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
UE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

a 39003 000315423b

BX
4705
.B7
L3
1864

COLLECTION MICHEL LÉVY

FÉNELON

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Antar	1 vol
Bossuet	1 —
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les Confidences	1 —
Cromwell	1 —
Fénelon	1 —
Geneviève, Histoire d'une servante	1 —
Graziella	1 —
Guillaume Tell	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jacquart	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Madame de Sévigné	1 —
Nelson	1 —
Nouvelles Confidences	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

POISSY. IMPR. ET STÉR. DE A. BOURET.

FÉNELON

PAR

A. DE LAMARTINE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA

FÉNELON

I

De tous les hommes modernes, celui qui ressemble le plus à un sage de l'antiquité, c'est Fénelon. Il est beau de visage comme un de ces jeunes disciples du Christ, que le pinceau de Raphaël nous représente dans saint Jean endormi sur le sein de son divin maître. Il converse en se promenant dans les jardins de Versailles, comme Platon dans les jardins d'Académus. Il tient une lyre, comme Homère; il chante, comme un rhapsode, des fables sacrées du monde ancien. Il habite la demeure d'un

grand roi qui rappelle Cyrus ou Sésostris ; il donne des leçons de sagesse, d'héroïsme, de culte divin, aux petits-fils de ce roi ; il vit, revêtu de la robe du sacerdoce, entre le vestibule du temple et le vestibule du palais ; il passe de la cour à l'autel, de la solitude au commerce d'esprit avec les politiques, les lettrés, les courtisans, les favorites du maître de l'empire ; il est législateur aussi bien que poëte, homme d'État autant que pontife. Il veut introduire la charité et l'égalité chrétienne dans le gouvernement ; il veut, comme dans l'antique Égypte, que la loi religieuse et la loi civile ne se contredisent pas dans la politique de l'empire. Il médite, dans l'antichambre du pouvoir absolu, les institutions de la liberté. Il entrevoit, du haut de sa piété sublime, des perfections et même des chimères de sociétés politiques qui sont le germe et quelquefois le piége des philosophes législateurs pères de la Révolution

française. Ses larmes sur le sort des peuples et ses leçons à l'héritier du trône inquiètent le maître du trône; ce maître craint que l'esprit de la royauté ne soit corrompu dans son héritier par quelque excès de vertu qui jette l'empire dans les utopies, ces précipices de la bonne intention ; il le relègue à distance de son gouvernement. Le philosophe se retire en pleurant sur le sort du peuple et des princes. Il se réfugie en Dieu ; il donne les leçons et les exemples de cette vertu plus difficile aux hommes de génie qu'aux autres hommes, l'humilité. N'ayant pu améliorer l'empire, il améliore et il sanctifie en lui l'homme et le chrétien ; il meurt de langueur et de sainte tristesse dans l'obscurité. Ses œuvres et ses vertus se répandent et multiplient après lui, de sa tombe, comme la liqueur d'un vase enfoui et brisé sous les pieds de ses profanateurs, et son nom devient le nom de toute poésie, de

toute politique et de toute piété pendant deux siècles.

Tel est Fénelon. Encore une fois, ne dirait-on pas d'un Pythagore ou d'un Platon de la France ? Nous allons retracer cette vie, une des plus belles des temps où nous sommes.

II

Fénelon était né d'une famille noble et militaire du Périgord, vivant tantôt dans les camps, tantôt parmi le peuple des campagnes, dans le fond de cette province, non encore corrompue par l'air des cours. Son père, Pons de Salignac, comte de Fénelon, retiré du service, avait eu plusieurs enfants d'un premier mariage avec Isabelle d'Esparbès. Veuf et déjà avancé en âge, il avait épousé Louise de Saint-Abre, fille d'une noble maison de la même province. Les enfants du premier lit s'affligèrent et murmurèrent de

ce second mariage de leur père. Ils craignaient que les enfants qui en surviendraient ne réduisissent jusqu'à l'exiguïté la part de l'héritage paternel qui reviendrait à chacun d'eux, et ne fissent ainsi déchoir la famille de son rang dans le pays. Un oncle de cette jeune famille, Antoine de Fénelon, informé de ces murmures, écrivit à ses neveux pour leur reprocher leurs plaintes.

« Sachez, leur dit-il dans cette lettre, retrouvée dans les archives de la maison; sachez déférer avec confiance et respect aux désirs de votre père. La Providence a ses vues secrètes qu'il n'est pas donné aux familles de percer. Souvent l'illustration et la fortune des maisons viennent des choses qui semblent le plus contraires à nos courtes sagesses. »

On eût dit que cet oncle, doué du don des présages, entrevoyait de loin, dans l'enfant qui devait naître, l'éternel honneur de son nom.

Peu de temps après naquit de ce mariage François de Fénelon, archevêque de Cambrai. Fils d'un vieillard et d'une jeune épouse, il reçut de la nature la maturité de l'un et les grâces de l'autre. Cultivé dans la maison paternelle comme un fruit tardif et délicat, il y fut élevé jusqu'à l'âge de douze ans par cette raison de père et cette tendresse de mère qui se retrouvèrent tout entières plus tard dans son caractère et dans ses œuvres.

La littérature sacrée et la littérature grecque et latine furent, sous un précepteur domestique, les premiers aliments de son imagination. Son intelligence et son cœur, modelés dès son berceau sur ces modèles classiques du bon et du beau dans l'antiquité, en prenaient naturellement l'esprit et les formes. On peut dire que l'enfant était né en France au XVIIe siècle, mais que son génie était né à Athènes au siècle de Périclès. L'université de Cahors

acheva son éducation. Le bruit de ses heureuses dispositions franchit les limites de cette école de sa province et parvint jusqu'à son oncle, Antoine de Fénelon, le même qui avait si bien auguré de lui avant sa naissance. Cet oncle, parvenu aux premiers grades de l'armée, appela son neveu auprès de lui à Paris. On destinait l'enfant à l'Église, comme un fardeau de famille dont on se déchargeait alors sur le sacerdoce. On lui fit poursuivre ses études philosophiques et théologiques, plus fortes dans les hautes écoles de Paris. Son génie, naturel, facile et précoce, y éclata comme il avait éclaté à Cahors, mais de plus haut, et ses succès ainsi que ses grâces lui attachèrent de plus illustres amis. Cette gloire anticipée et cette faveur générale qui entouraient le jeune Fénelon firent craindre quelque enivrement du monde au vieil oncle, son tuteur; il se hâta de soustraire son neveu aux séductions de l'amitié et de l'ad-

miration en le jetant dans le séminaire de Saint-Sulpice, pour l'attacher au sacerdoce par des vœux.

Pendant que Fénelon y poursuivait ses études en leur imprimant une direction moins profane, l'oncle, qui voulait donner lui-même à son propre fils les premières leçons de la guerre, le conduisait au siége de Candie contre les Turcs. Ce fils unique, frappé, dès les premiers assauts, d'un boulet, y périt dans les bras de son père. Le vieux guerrier revint en rapportant le corps de son enfant à Paris. Il ne lui restait qu'une fille ; il la donna en mariage au marquis de Montmorency-Laval, de l'illustre maison de ce nom. La perte de son fils unique l'attacha d'avantage à son neveu. Vertueux et pieux lui-même, il s'étudia à ne faire des honneurs ecclésiastiques, pour le jeune néophyte, que le prix de la piété et de la vertu.

L'ardente imagination du lévite devait natu-

rellement le porter à l'héroïsme de sa profession. Il forma la résolution de passer les mers, de s'enrôler parmi les missionnaires qui allaient convertir le Canada au christiannisme, et de se consacrer, comme les premiers apôtres de l'Evangile, à la poursuite des âmes parmi les idolâtres, dans les forêts du nouveau monde. L'image de ces Thébaïdes modernes l'attirait par ses ressemblances avec les austérités et les apostolats antiques. Sa belle imagination devait avoir, dès sa jeunesse et pendant toute sa vie, une part dans ses rêves et même dans sa vertu. Ainsi celui qui était destiné à civiliser des cours et à élever des rois n'aspirait qu'à civiliser des sauvages dans la solitude du désert. Le directeur du séminaire de Saint-Sulpice, homme sage et prudent, avertit M. Antoine de Fénelon de la résolution de son élève. L'oncle gourmanda tendrement son neveu sur une vocation qui éteindrait dans les

forêts de l'Amérique, un flambeau, allumé par Dieu pour éclairer un grand siècle. Fénelon résista, sa famille persista. On l'envoya chez un autre de ses oncles, évêque à Sarlat, qui lui défendit, au nom du ciel, de poursuivre ce dessein téméraire, et qui le fit rentrer au séminaire de Saint-Sulpice pour y consommer son sacrifice et pour y revêtir le caractère sacerdotal. Le jeune homme obéit, devint prêtre, resta à Paris, et fut employé, pendant trois ans, à expliquer les mystères aux enfants du peuple, les jours de fête et les dimanches, dans la sacristie de l'église de Saint-Sulpice. L'évêque de Sarlat, son oncle, l'appela de ces humbles fonctions dans son diocèse, pour le faire nommer représentant du clergé de la province à l'assemblée générale du clergé. La jeunesse de Fénelon fit échouer l'ambition de son oncle : un autre ecclésiastique de haute naissance obtint les suffrages. Fénelon reprit à Sarlat sa

passion d'apostolat lointain et poétique pour la conversion des peuples.

« Je médite, écrit-il alors, un grand voyage. La Grèce s'ouvre devant mes pas ; l'islamisme recule ; le Péloponèse redevient libre ; l'Église de Corinthe refleurit, la voix de l'Apôtre s'y fait encore entendre. Je me vois transporté dans ces belles contrées et parmi ces ruines sacrées pour y recueillir, avec les curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je visite cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu ; mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fit le plan de sa république. Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les visions du disciple bien-aimé ! Heureuse Pathmos ! j'irai baiser ta terre sur les pas de saint Jean, et je croirai, comme lui, voir les cieux ouverts ! Je vois déjà le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réunissent, et l'Asie

qui voit renaître le jour après une si longue nuit ! »

Cette lettre écrite à Bossuet, jeune aussi alors, son ami à ce commencement de la vie, son antagoniste à la fin, ne fut qu'une confidence sans réalisation. L'évêque de Sarlat, qui avait consenti par lassitude, inclina l'esprit de son neveu d'un autre côté par des sollicitations indirectes. Fénelon, rappelé à Paris par l'archevêque M. de Harlay, fut nommé, malgré sa jeunesse, supérieur des nouvelles converties au catholicisme, dont les persécutions de Louis XIV avaient multiplié le nombre à Paris. Il n'avait que vingt-sept ans. La sévérité de ses mœurs, l'ardeur de sa foi, la splendeur de sa parole, le sens droit et mûr de son esprit, suppléaient déjà en lui l'autorité de l'âge. Logé dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés, chez son oncle le marquis Antoine de Fénelon, qui s'y était retiré à l'ombre du cloître ; dirigé par l'expé-

rience du supérieur de Saint-Sulpice, M. Tronson ; encouragé par Bossuet, son émule et son ami ; vivant dans la société austère du duc de Beauvillier et des familiers les plus rigides de Louis XIV ; recherché par l'archevêque de Paris M. de Harlay, qui voyait dans ce jeune prêtre un ornement de son diocèse, Fénelon gouverna cet ordre de femmes de son administration et de sa parole avec une sagesse prématurée. Il pouvait aspirer, sous les auspices de M. de Harlay, aux plus hautes et aux plus soudaines dignités de l'Église ; il leur préféra l'amitié stérile alors de Bossuet, évêque de Meaux, la plus haute science et la plus haute éloquence de l'Église. Il se fit le disciple de Bossuet, au lieu de se faire le favori de M. de Harlay, renonçant à la faveur pour s'attacher à la gloire. M de Harlay, jaloux de Bossuet, ressentit cette négligence du jeune prêtre.

« Monsieur l'abbé, lui dit-il un jour en se

plaignant de son peu d'empressement à lui complaire, vous voulez être oublié, vous le serez. »

Il fut oublié, en effet, dans la distribution des faveurs de l'Église. Son oncle, l'évêque de Sarlat, fut obligé, pour soutenir son neveu à Paris, de lui résigner le petit prieuré de Carénac, dépendant de son évêché. Ce revenu de trois mille francs, suffisant à peine aux nécessités d'une vie ascétique, fut la seule fortune de Fénelon jusqu'à l'âge de quarante-deux ans. Il passa quelques semaines dans ce prieuré champêtre ; il distribua aux indigents de la contrée tout ce qu'il put enlever de ce modique revenu à ses besoins les plus restreints. Il y composa des vers où le sentiment de la solitude qui porte à Dieu se mêle au sentiment de Dieu qui remplit la solitude. Comme la plupart des grands esprits de tous les siècles, Solon, César, Cicéron, Montesquieu, J.-J. Rousseau,

Châteaubriand, il commença par chanter avant de penser. La musique des vers précède, dans l'homme, l'éloquence, parce que l'émotion de l'âme précède en lui la vigueur du raisonnement. Les vers de Fénelon avaient la mollesse et la grâce de la jeunesse, ils n'avaient pas la virilité de l'âme véritablement poétique qui surmonte du premier coup les difficultés du rhythme et qui crée du même jet le sentiment, le mot et le vers. Il le sentit lui-même ; il laissa, après quelques essais, les vers à Racine, ce Virgile français ; il se résigna à la prose, instrument moins laborieux, moins parfait, mais plus complaisant de la pensée, et il ne cessa pas d'être le plus poétique génie de son temps.

III

Il reprit et poursuivit pendant dix ans, à Paris, la direction de l'établissement qui lui était confié, mûrissant dans l'ombre un talent et une vertu qui devaient éclater bientôt. Il s'exerçait à parler et à écrire sur des choses saintes. Il composait, pour la duchesse de Beauvillier, mère d'une jeune et nombreuse famille, un traité de l'éducation des filles. Ce livre, bien supérieur à l'*Émile* de J.-J. Rousseau, n'est point l'utopie, mais la pratique raisonnée d'une éducation domestique pour l'époque où Fénelon

écrivait. On y sent le tact parfait d'un homme qui n'écrit pas pour être lu, mais pour servir les familles. Il entremêlait à ces travaux et à ces devoirs de sa profession des correspondances intimes pleines d'onction sainte et d'enjouement chaste avec ses amis. Il en avait déjà un grand nombre; le plus cher et le plus assidu de tous était le jeune abbé de Langeron, digne d'avoir associé sa mémoire à celle de Fénelon. Bossuet était pour lui plus qu'un ami, c'était un maître, mais un maître chéri autant qu'admiré. Ce grand homme, alors dans toute sa force et dans toute son autorité qui croissait avec les années, possédait non loin de Paris, à Germigny, une maison de campagne, délassement et délices de ses travaux.

Fénelon, l'abbé Fleury, l'abbé Langeron, l'élite de l'Église et de la littérature sacrée, suivaient Bossuet dans cette retraite; ils partageaient ses loisirs sévères; ils recevaient les

confidences de ses sermons, de ses oraisons funèbres, de ses traités de polémique; ils lui soumettaient leurs essais; ils s'enrichissaient de ses entretiens familiers, dans lesquels cet homme de premier mouvement était plus sublime encore que dans sa chaire parce qu'il était plus naturel. Une telle société d'intelligences mûrissait les pensées, agrandissait les vues, polissait le style, cimentait les cœurs. Germigny était un Tibur français, de génie, de philosophie et de sainteté, supérieur par les hommes et par les choses au Tibur de Rome. Ce furent les plus heureuses années de Fénelon; il jouissait de ses amis et de lui-même. Son éclat, renfermé dans cette retraite, ne lui attirait encore ni la renommée ni l'envie du monde. Il avait placé sa gloire dans la gloire de Bossuet, son ambition dans l'amitié de ces hommes supérieurs. Son propre génie lui était d'autant plus doux qu'il était encore une confidence. Il était

loin de soupçonner que les foudres sortiraient bientôt pour lui de ce cénacle où il ne respirait que la paix, la modestie et le bonheur.

IV

Les guerres de religion étaient à peine amorties en France. La révocation de l'édit de Nantes venait de frapper la liberté de conscience en rompant le traité de paix entre les religions, promulgué par Henri IV. Trois cent mille familles étaient expulsées, dépouillées, privées de leurs enfants ; des milliers d'autres familles dans les provinces protestantes étaient contraintes, moitié par la persuasion commandée, moitié par la violence imposée, à désavouer la

religion de leurs pères et à professer la religion du roi. Bossuet approuvait ces croisades intérieures contre la réforme. Le but légitimait à ses yeux et sanctifiait même les moyens. Des missionnaires, appuyés de troupes et de geôliers, parcouraient les provinces, imposant la foi, convertissant les faibles, fortifiant les douteux, sévissant contre les obstinés. Les parties du royaume où le protestantisme avait laissé le plus de racines n'étaient qu'un vaste champ de bataille après la victoire, où des commissions ecclésiastiques ambulantes, armées à la fois de la parole et du glaive, ramenaient tout par le zèle, par la séduction ou par la terreur à l'unité de foi. C'était l'œuvre que Louis XIV vieilli et fanatisé de lui-même s'était imposée pour s'assurer le ciel en offrant à l'Église une immense dépouille d'âmes contraintes ou persuadées par son autorité. Bossuet était le ministre intime de cet empire absolu sur les con-

sciences. Réunissant en lui le double caractère de prêtre controversiste et d'homme d'État, il servait avec l'ardeur de son caractère et de sa foi l'Église par le roi, le roi par l'Église. Son ambition élevée, qu'il se dissimulait à lui même sous la sainteté du zèle, lui faisait tenir une balance égale entre les exigences de la cour de Rome et l'orgueil de Louis XIV. Ménageant habilement la faveur alternative des deux puissances qui se servaient en se redoutant, il conquérait par la main du roi la France protestante au catholicime, mais il revendiquait pour le roi, dans ce catholicisme français, des attributions temporelles et des libertés voisines de la révolte et qui touchaient au schisme. Serviteur ardent, mais superbe, Bossuet s'imposait ainsi à Rome par ses services à l'Église, à Versailles par son ascendant à Rome, au monde par la sublimité de son génie. Sans avoir le titre, il avait l'omnipotence de patriarche en France.

La cour le craignait et le vénérait. Madame de Maintenon, sans satisfaire l'ambition de Bossuet, qui aspirait à l'archevêché de Paris et au cardinalat, mais qui, du haut de cette position, serait devenu trop absolu et peut-être indocile, ménageait en lui l'oracle de l'Église et le conseil de conscience du roi. Bien qu'elle eût été arrachée elle-même de son berceau par la persécution à la foi réformée de sa famille, elle trempait dans cette persécution de toute son influence sur l'esprit de Louis XIV. L'autorité de Dieu et l'autorité du roi, confondues dans un seul et même pouvoir, lui paraissaient, ainsi qu'à la cour, sanctifier toutes les rigueurs de cette conversion en masse. Une persécution dont deux siècles n'ont pu effacer l'effroi dans la mémoire de ces provinces consternait une partie du Languedoc et le Vivarais. L'excès des sévices criait vengeance. Ce cri des victimes commençait à importuner la cour; on voulait l'apai-

ser, non par des libertés rendues à la conscience des peuples, mais par des ministres plus insinuants et plus humains.

Bossuet jeta les yeux sur Fénelon. Nul homme n'était plus propre à relever des âmes abattues sous la crainte, à faire paraître léger et volontaire le joug imposé, à porter, pour ainsi dire, l'amnistie des consciences dans les provinces où la persécution et la prédication s'étaient jusque-là discréditées l'une par l'autre. Fénelon, présenté pour la première fois par Bossuet à Louis XIV, ne demanda pour toute grâce au roi que de désarmer la religion de toute force coercitive, de laisser respirer les protestants de la terreur qui glaçait les âmes, d'éloigner les troupes des provinces qu'il allait visiter, de laisser la parole, la charité et la grâce opérer seules sur les convictions qu'il voulait éclairer et non dompter. Louis XIV, qui touchait au but, ne disputa pas sur les moyens. Il fut charmé de

l'extérieur, de la modestie, de l'éloquence naturelle du jeune prêtre; il lui confia les missions du Poitou. Fénelon s'adjoignit pour cette œuvre ses amis l'abbé de Langeron et l'abbé Fleury, animés de son propre esprit. Sa présence, sa mansuétude, sa prédication dans ces contrées, pacifièrent les esprits. Il obtint des abjurations libres. Il ne trompa ni le roi ni Bossuet sur la sincérité des abjurations contraintes qui avaient, avant lui, imposé une foi politique à ces provinces. Il revendiqua avec courage les droits et la dignité des convictions, dans sa correspondance avec la cour. Accusé, par les agents de la persécution, d'une indulgence qui laissait couver la liberté des croyances sous ses pas : « Si l'on veut, écrivit-il à Bossuet, leur faire abjurer le christianisme et leur faire adopter le Coran, il n'y a qu'à leur envoyer les dragons. » Un tel langage, tenu à Bossuet lui-même par une jeune ministre du clergé qui aspirait

aux dignités de son ordre, devançait de deux siècles son temps.

« Continuez à faire venir des blés, écrit-il ailleurs aux ministres du roi, c'est la controverse la plus persuasive pour eux... Les peuples ne se gagnent que par la parole... Il faut leur trouver autant de douceurs à rester dans le royaume que de périls à en sortir. » Cependant on retrouve avec douleur dans d'autres lettres de Fénelon à Bossuet sur ces abjurations quelques traces de timides concessions au zèle impitoyable de ce pontife, et quelques complaisances pour la réduction des peuples à Dieu par l'autorité du prince. Nul homme n'échappe complétement aux idées dominantes, surtout quand cet homme est enrôlé dans un des corps qui entraînent ceux qui leur appartiennent dans les opinions ou dans les passions d'une époque.

V

A son retour du Poitou, Fénelon fut désigné au roi par le duc de Beauvillier et par madame de Maintenon pour précepteur du duc de Bourgogne, son petit-fils. Le duc de Beauvillier était gouverneur du jeune prince héritier du trône. Ce choix honorait le gouvernenr, madame de Maintenon et le roi. Fénelon semblait avoir été prédestiné par la nature à ces fonctions : son âme était royale, il n'avait qu'à la faire passer par les leçons dans l'enfant destiné au trône pour en faire un roi accompli, pasteur des

peuples, dans l'antique acception de ce titre. Il n'avait point brigué cette élévation. La fortune l'avait découvert d'elle-même dans le demi-jour où il s'enfermait. Ses amis se réjouirent pour lui, s'affligèrent pour eux. La cour allait leur dérober son intimité. Bossuet, en apprenant cette nomination sur laquelle il avait été certainement consulté, répandit sa joie dans une lettre de quelques lignes à madame de Montmorency-Laval, cousine et amie de Fénelon.

« Hier, madame, écrit-il, j'étais tout occupé du bonheur de l'Église et de l'État. Aujourd'hui, j'ai le loisir de réfléchir avec plus d'attention à votre bonheur, il m'en a causé un très-sensible. Votre père (le marquis Antoine de Fénelon), un ami de si grande vertu et si cordial, m'est revenu dans l'esprit. Je me suis représenté comme il serait à cette occasion, et à un si grand éclat d'un mérite qui se cachait avec

tant de soin. Enfin, madame, nous ne perdrons pas notre ami, vous pourrez en jouir; et moi, quoique éloigné de Paris par mes fonctions, je m'échapperai quelquefois pour aller l'embrasser. »

On sent dans ce billet tout un homme : la joie sans envie d'un maître qui se sent grandir dans son disciple, le souvenir d'une antique amitié avec le chef de la race qui remonte au cœur et qui voudrait rouvrir le tombeau pour féliciter les morts, enfin la tendresse virile du père qui aura besoin dans sa vieillesse de revoir quelquefois son fils. Bossuet avait le cœur quelquefois endurci par la polémique et enflé par l'autorité du pontife, mais aussi il l'avait pathétique. Sans cette sensibilité, il aurait été rhéteur; comment aurait-il été éloquent? d'où lui seraient venus ces accents qui fendent l'âme et qui arrachent des cris et des pleurs?

VI

L'autre ami de Fénelon, l'abbé Tronson, le directeur de Saint-Sulpice et le confident de son âme, lui écrivit une lettre de félicitation inquiète et tendre, où la crainte se mêlait à la joie :

« On vous ouvre la porte aux grandeurs terrestres, lui dit ce saint homme, mais vous devez craindre qu'on ne vous la ferme aux solides grandeurs du ciel !... Vos amis vous rassureront sans doute sur ce que vous n'avez pas recherché votre emploi, et c'est assurément un

grand sujet de consolation ; mais il ne faut pas trop vous y appuyer. On a souvent plus de part à son élévation qu'on ne pense. A son insu, on ne manque guère de lever les obstacles, on ne sollicite pas les personnes qui peuvent nous servir, mais on n'est pas fâché de se montrer à elles par les beaux côtés ; et c'est justement à ces petites découvertes humaines par lesquelles on trahit son mérite, qu'on peut attribuer les commencements de son élévation. Ainsi nul ne peut être certain de ne pas s'être appelé lui-même. »

On voit que le scrupuleux directeur de la conscience connaissait les secrets de l'âme de son disciple, et qu'il le prémunissait contre cette ambition par le don et la volonté de plaire qui était à la fois le charme et le danger de Fénelon.

L'amitié eut la première pensée de Fénelon après son élévation. Il fit nommer l'abbé Fleury

sous-précepteur et l'abbé de Langeron lecteur du jeune prince. Un autre de ses amis, qui était en même temps son neveu, l'abbé de Beaumont, fut associé comme sous-précepteur à l'abbé Fleury. Fénelon renferma ainsi tout son cœur dans son emploi. Il entoura son élève d'une même âme sous des noms divers. Le duc de Beauvillier, qu'il avait séduit le premier et de qui tout dépendait, lui livra l'éducation entière et ne se réserva que la dignité de ses fonctions. Elles étaient aussi délicates par les ménagements qu'exigeait l'état de la cour qu'importantes par la destinée de l'enfant dans lequel on confiait à Fénelon la destinée future d'un peuple.

Il est difficile aujourd'hui, à la distance où nous sommes, et après tant de révolutions de trônes et de mœurs qui ont agrandi pour nous la distance, de bien comprendre la cour de Louis XIV. C'était une espèce d'Olympe monar-

chique et chrétien, dont Louis XIV était le Jupiter; des dieux et des déesses inférieurs, divinisés par l'adulation des grands et par la superstition des peuples, s'y mouvaient sous lui. Leurs vertus étaient exaltées, leurs vices mêmes étalés avec une audace de supériorité qui semblait mettre entre le peuple et le trône la différence d'une morale des dieux à la morale des hommes. Louis XIV s'était fait accepter comme une exception en tout, même dans l'humanité. On ne jugeait pas le roi comme on jugeait le reste des créatures : il semblait avoir sa conscience, sa vertu, son Dieu, à part des autres mortels. Ce fut un moment unique dans l'histoire de la grandeur des cours, et de l'enivrement des courtisans, et de la prosternation des peuples.

Cette majesté du trône venait moins encore de celui qui régnait que des événements qui avaient amené son règne. La royauté complète

et absolue était mûre pour cette époque; Louis XIV en cueillait le fruit. Deux grands ministres, Richelieu et Mazarin, venaient, l'un de préparer la tyrannie en abattant la noblesse libre; l'autre de préparer la paix et l'obéissance en adoucissant le joug sur le peuple esclave, en captant les parlements, en amnistiant les factions, en séduisant la cour, en corrompant les princes et en remettant, à force de machiavélisme doux, la France vaincue, achetée, pardonnée et lasse, entre les mains d'un enfant. L'énergique et dure volonté du Gaulois dans Richelieu, le génie grec et italien dans Mazarin, semblaient ainsi s'être succédé et s'être concertés pour façonner le royaume à la servitude et à la paix.

Tout le régne de Louis XIV est dans ces deux hommes, l'un la terreur, l'autre l'attrait de la royauté. On a apprécié et peut-être flatté Richelieu; on n'a pas encore mis Mazarin à sa hauteur

dans l'histoire, c'était le Machiavel sans crime de la monarchie française. Lui mort, Louis XIV n'eut rien à conquérir en autorité et en respect, il n'eut qu'à régner.

Grâce à ces deux précurseurs, il n'eut pas besoin d'être un grand homme pour être un grand roi. Il lui suffisait d'avoir un cœur élevé et un esprit juste: il eut l'un et l'autre. Ce qui éclairait son esprit, ce n'était pas le génie, c'était le bon sens. Ce qui élevait son cœur, ce n'était pas la grandeur d'âme, c'était l'orgueil. Mazarin lui avait appris à mépriser les hommes et à croire au caractère divin de son pouvoir; il y croyait, c'était sa force. Son idolâtrie envers lui-même servait d'exemple à l'idolâtrie qu'il commandait et qu'il respirait dans sa cour. Il avait appris, de plus, de ce premier ministre, le plus pénétrant des hommes d'État, à bien discerner la valeur des hommes. Bien régner, pour Louis XIV, ce n'était qu'être bien servi.

Il se trompait rarement sur le mérite de ses serviteurs. Son royaume n'était que sa maison, ses ministres n'étaient que ses domestiques, l'État que sa famille, son gouvernement que son caractère.

Le caractère de Louis XIV, orné seulement à l'extérieur d'un reste de chevalerie des Valois, qui décorait en lui l'égoïsme et dans sa cour la servitude, n'avait de grand que la personnalité. Il pensait à lui, il était né maître, il commandait bien, il était poli dans la forme, sûr dans les relations politiques, fidèle à ses serviteurs, sensible au mérite, aimant à absorber dans ce qu'il appelait sa gloire les grandes renommées, les grandes vertus et les grands talents. Les longs troubles apaisés, les guerres civiles éteintes, la paix renaissante, la langue formée, la nature plus féconde après les orages, faisaient de la date de son règne la date du génie de la France dans les lettres et dans les arts; il

profitait, en homme heureux et digne de son bonheur, de ce bénéfice des temps; il l'accroissait en l'encourageant par ses munificences et par sa familiarité, il accueillait tout homme de génie comme un sujet de plus.

Quant à la religion, il en avait deux : une toute politique, qui consistait à remplir littéralement, et au besoin par la violence, son rôle de roi très-chrétien, fils et licteur couronné de l'Église; l'autre, toute privée, transmise par sa mère, imitée de l'Espagne, scrupuleuse de conscience, littérale de pratiques, superstitieuse de foi. Cette piété-là n'avait eu, jusqu'à son âge mûr, que peu d'influence sur sa vie. Elle n'avait ni véritable élévation, ni indépendance d'âme, ni grande vue de Dieu. C'était plutôt la piété d'un esclave qui tremble que celle d'un roi qui prie. Il l'accommodait à toutes ses passions, il la profanait par toutes ses faiblesses. Porté à l'amour par ses sens plutôt que par son âme, il

avait muliplié les scandales. Ses attachements cependant n'avaient jamais été des libertinages; une certaine sincérité d'entraînement et une certaine constance d'attachement les relevaient un peu. Ce n'était pas le vice, c'était la passion. Mais cette passion, tout orientale, était celle d'un sultan pour sa favorite plutôt que celle d'un amant pour son idole. Il l'encensait, il l'adorait, il la faisait adorer à sa cour, à son armée, à son peuple, puis il la brisait pour en élever une autre. Il avait promené ainsi sa femme entourée de ses maîtresses, ne se croyant jamais assez adoré si l'on n'adorait pas ses faiblesses. La maturité venue et les remords prévalant enfin sur les passions, il avait cherché à concilier son besoin de favorites avec sa dévotion. Une femme créée exprès pour ce rôle par la nature et par l'art s'était offerte à ses yeux. Il l'avait attendue et cultivée longtemps sans pouvoir la conquérir autrement qu'en

l'épousant. Cette femme était madame de Maintenon.

Madame de Maintenon régnait depuis plusieurs années au moment où Fénelon fut appelé à la cour. Sa destinée était moins un jeu du hasard qu'un chef-d'œuvre du calcul. A ce titre, les femmes vertueuses mais insinuantes, qui se font de la considération même un moyen d'intrigue, en ont fait la sainte et la patronne de l'ambition. Les hommes n'ont pas de sympathie pour elle, car la passion ne fut pour rien dans sa capitulation avec le roi; et si elle négocia longtemps, ce fut pour se rendre à plus haut prix aux désirs de celui qu'elle n'aima jamais.

Née d'une race persécutée et dépouillée pour son attachement au protestantisme, ramenée enfant des colonies par une parente sans asile, s'embellissant avec les années de tous les charmes qui exposent une jeune fille à des séductions précoces, inspirant à ceux qui la voyaient

une admiration redoublée par le malheur, élevée dans des relations de société équivoques, vivant dans une sorte de familiarité domestique avec la plus célèbre courtisane du temps, Ninon de Lenclos, épousée ensuite par un vieillard infirme et burlesque, le poëte Scarron, sa beauté chaste et mélancolique, en contraste avec l'âge et l'humeur de son mari, son indigence noblement soufferte, sa conduite mesurée et irréprochable au milieu de la licence et de la séduction qui l'entouraient, les grâces sévères de son esprit cultivées dans l'ombre, une piété enjouée mais sincère, servant à la fois de sauvegarde à sa jeunesse et de base à sa considération, avaient attiré sur elle l'attention du monde qui venait se délasser de la cour chez le Diogène du temps. Bientôt veuve de Scarron, elle avait dérobé son veuvage aux mauvaises interprétations du monde dans un couvent. Obligée de mendier la modique pension de

survivance de son mari, elle s'était rapprochée de la cour et y avait formé des liaisons. Une occasion s'était offerte. On cherchait une confidente sûre et dévouée à qui l'on pût confier le duc du Maine, enfant valétudinaire de madame de Montespan. La jeune veuve, présentée à cette favorite, l'avait fascinée. Elle avait reçu du roi et de sa maîtresse le jeune prince et l'avait conduit aux eaux des Pyrénées pour rétablir sa santé et pour commencer son éducation. La correspondance obligée qu'elle entretenait de là avec madame de Montespan et le roi avait dissipé une certaine prévention de Louis XIV contre elle, puis lui avait conquis sa confiance et son intérêt. Nulle femme de son temps, et peut-être d'aucun temps, n'écrivit d'un style plus simple, plus flexible et plus viril à la fois. Sa plume avait la solidité de sa raison et l'habileté de son âme. Le bon sens, la clarté et la force étaient ses muses. C'étaient les qualités

qui convenaient le plus à l'esprit sévère mais précis de Louis XIV; c'étaient celles aussi que la favorite craignait le moins dans une confidente. La supériorité de son imagination, l'éclair, la saillie, la passion, l'éblouissement continu de sa conversation, l'assuraient contre toute rivalité. Elle avait le génie de la séduction, elle ne redoutait rien d'une simple estime.

VII

Ce fut à l'abri de cette modestie d'esprit et de cette humilité du rôle de confidente que la veuve s'insinua de plus en plus dans l'amitié de la favorite et la familiarité du roi. Ce rôle, dans une liaison qui scandalisait l'Europe, demandait à la vertu de la confidente des accommodements suspects avec le rigorisme de sa piété; mais nous avons déjà dit que le roi faisait alors exception à la morale. La nouvelle amie de madame de Montespan et du roi satisfaisait à ses scrupules en blâmant avec dou-

ceur, en paroles, un commerce coupable qu'elle acceptait en action. Sa complaisance n'allait jamais jusqu'à l'approbation ou à la complicité, et, dans les entretiens que sa charge et sa résidence chez la favorite lui donnaient occasion d'avoir sans cesse avec le roi, elle lui reprochait ses faiblesses et l'encourageait au repentir. Sa beauté mûrie mais conservée dans tout son attrait par la froideur de son âme, convertissait le roi au moins autant que ses sévérités de langage. Il se demandait, libre alors par la mort de la reine, si un attachement calme, consacré et vertueux avec une femme à la fois si séduisante et si solide, ne serait pas un bonheur de l'âme et des sens, supérieur en félicité comme en vertu aux voluptés amères de ses désordres. L'attrait s'accroissait à chaque entretien. La jalousie de madame de Montespan le redoublait par ses reproches impatiemment supportés. Elle commençait à accuser

d'ingratitude et de trahison domestique une amie qu'elle avait tirée, disait-elle, de l'abjection, et qui ne s'était introduite dans son intimité que pour suborner le cœur du roi par des séductions pieuses et pour prendre dans la couche du monarque la place d'Esther d'où elle la précipitait dans l'opprobre. Ces désespoirs de l'amour rassasié et ces reproches d'ingratitude étaient trop motivés. Avant peu d'années madame de Montespan, disgraciée, traînait ses regrets dans l'exil, et la veuve de Scarron était reine. Cependant la dignité du trône et l'orgueil du roi, supérieur encore à sa dévotion, l'avaient empêché de proclamer son asservissement à cette nouvelle épouse ; il s'était contenté de satisfaire à l'Église, en faisant bénir la nuit son mariage par l'archevêque de Paris, en présence de quelques courtisans affidés. L'union était secrète, la cohabitation était publique. Madame de Maintenon occupait aux yeux des peu-

ples le rôle équivoque de favorite vénérée du roi. La famille royale, la cour, les ministres, l'Église, le roi lui-même, lui étaient asservis. Favorite, épouse, arbitre de l'Église, oracle du conseil, elle était à la fois le Richelieu et le Mazarin de la vieillesse du roi. Son habile humilité assurait son empire en enlevant au roi toute jalousie d'autorité; il ne redoutait point dans sa femme une rivale. Elle se faisait arracher par lui ses conseils, qui devenaient bientôt la volonté de Louis XIV. C'était une royauté qui avait épousé son premier ministre.

La dévotion, qui, en succédant à l'amour, avait été le nœud de cette union, la perpétuait. La cour, inspirée par une femme pieuse, gouvernée par un roi inquiet de son salut, dominée par des évêques sévères comme Bossuet, gourmandée par des confesseurs tantôt terribles comme Letellier, tantôt doux comme Lachaise, travaillée par des factions contraires où l'am-

bition se mêlait au mysticisme, ressemblait à un synode plus qu'à un gouvernement. Versailles rappelait parfois ce palais des Blakernes, à Byzance, sous les empereurs grecs du Bas-Empire, où les querelles métaphysiques déchiraient la cour et le peuple et laissaient approcher de Constantinople la décadence et les légions des conquérants.

Le roi avait un fils, monseigneur, prince élevé par Bossuet et par Montausier, doué d'intelligence et de bravoure par la nature, mais que la jalousie orientale du roi avait écarté des camps aussitôt qu'il y avait montré de l'aptitude. Il vivait relégué à Meudon avec une favorite, et presque indigent. Ce fils avait fini par accepter cette situation subalterne et obscure, pour ne pas porter Louis XIV à l'ombrage impardonnable d'un héritier du trône. Le roi tremblait moins devant la mort que devant l'idée de ne plus régner un jour. Le duc

de Bourgogne, que Fénelon était appelé à élever, était fils de monseigneur, petit-fils ainsi du roi. Mais le roi, selon l'habitude des aïeux, préférait ce petit-fils à son propre fils, parce que ses années n'étaient point encore une menace et qu'il y avait plus de distance entre son propre règne et le règne éloigné d'un enfant.

Les courtisans se groupaient autour de ces différentes branches de la famille royale, mais le plus grand nombre autour du roi, et tous autour de madame de Maintenon.

Telle était la cour de Louis XIV à l'avénement de Fénelon aux fonctions de précepteur du duc de Bourgogne.

VIII

Cet enfant, par son caractère, donnait autant à redouter qu'à espérer de sa nature.

« Il était né terrible, dit Saint-Simon, le *Tacite* inculte mais expressif de cette fin de règne; ses premières années faisaient trembler : dur, colère jusqu'aux emportements contre les choses inanimées, incapable de souffrir la moindre contradiction, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps, c'est de quoi j'ai été souvent témoin;

opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de délire, le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était extrême; enfin, livré à toutes les passions et transporté à tous les plaisirs; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, saisissant le ridicule avec une justesse qui écrasait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes, avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toute part, jusque dans ses violences; ses reparties étonnaient, ses réponses tendaient toujours au juste et au profond; il se jouait des connaissances les plus abstraites; l'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses et l'empêchaient de se fixer sur une seule chose à la fois, jusqu'à le rendre incapable d'étude. De

cet abîme sortit un prince, etc... » Ce prince était l'enfant qu'on donnait à transformer à Fénelon.

Le roi, madame de Maintenon et le duc de Beauvillier avaient été admirablement servis par le hasard ou par le discernement en rencontrant et en choisissant un tel maître pour un tel disciple. Fénelon avait reçu de la nature les deux dons les plus nécessaires à ceux qui enseignent : le don d'imposer et le don de plaire. Le respect et l'attrait sortaient de toute sa personne : la nature lui avait donné dans les traits la beauté de l'âme ; son visage exprimait son génie et le manifestait même dans son silence. Le pinceau, le ciseau et la plume de ses contemporains, même de ses ennemis, s'accordent dans l'image qu'ils ont retracée de Fénelon. D'Aguesseau et Saint-Simon ont été ses *Van Dyck* et ses *Rubens*. Il vit, il parle et il enchante sous leurs mains.

Sa taille était élevée, mince et flexible comme celle de Cicéron ; la noblesse et la modestie composaient son attitude et réglaient sa démarche. La maigreur et la pâleur de ses traits en accusaient mieux la perfection. Il ne devait rien de sa beauté à la carnation, rien à la couleur ; elle était tout entière dans la pureté et dans la suavité des contours. Beauté toute morale et toute intellectuelle ! La nature, pour l'exprimer, n'avait employé que le moins de matière possible ; on sentait, en le contemplant, que les éléments rares et délicats qui composaient cette figure ne donnaient presque point de prise aux brutales passions des sens, mais qu'ils n'avaient été pétris et moulés que pour rendre une intelligence active et une âme visible. Son front était élevé, ovale, rebondi vers le milieu, déprimé et palpitant vers les tempes ; il était surmonté de cheveux fins d'une couleur indécise, que le souffle involontaire de

l'inspiration soulevait, comme un vent léger, en boucles autour de la coiffure qui couvrait le sommet de la tête. Ses yeux, d'une limpidité liquide, empruntaient, comme l'eau, des reflets divers au jour, à l'ombre, à la pensée, à l'impression; ils étaient, disait-on, de la couleur de ses pensées. Des sourcils élevés, arrondis et minces les relevaient; des paupières longues, veinées et transparentes les recouvraient ou les dévoilaient tour à tour, en se déployant ou en se reployant avec une extrême mobilité. Son nez aquilin, la proéminence légère qui accentuait seulement ce trait de son visage ne servait qu'à donner une certaine énergie d'expression à la ligne plus grecque que romaine de son profil. Sa bouche aux lèvres presque toujours entr'ouvertes, comme d'un homme qui respire à cœur ouvert, avait une empreinte indécise de mélancolie et d'enjouement qui révèle la liberté d'esprit sous la gravité des pensées; elle sem-

blait prête à la prière autant qu'au sourire ; elle aspirait à la fois le ciel et la terre ; l'éloquence ou la familiarité en coulait d'avance par tous les plis. Ses joues étaient déprimées, mais sans rides, excepté aux deux coins des lèvres, où la bienveillance avait creusé l'empreinte d'un accueil habituellement gracieux. Son menton ferme et un peu proéminent donnait une solidité virile à ce visage presque féminin. Sa voix répondait par sa sonorité douce, grave et caressante, à tous ces traits harmonieux de la figure ; le son y parlait autant que le mot. On était ému avant d'avoir compris.

« Cet extérieur, ajoute d'Aguesseau, était rendu plus imposant par une noble distinction répandue sur toute sa personne et par je ne sais quoi de sublime dans le simple, imprimant au caractère de ses traits un certain air de prophète. Le tour nouveau, sans être recherché, qu'il donnait à ses expressions, faisait croire à

ceux qui l'entendaient qu'il possédait toutes les sciences comme par inspiration ; on eût dit qu'il les avait inventées plutôt qu'il ne les avait apprises. Toujours neuf, toujours créateur, n'imitant personne et paraissant lui-même inimitable. Un si grand théâtre n'était pas trop pour un si grand acteur ; il n'y eut aucune place que le public ne lui eût destinée et qui ne parût au-dessous de son mérite. »

A ces dons des privilégiés de la nature, Fénelon ajoutait tous ceux que donne la volonté naturelle de plaire, sans penser ni à séduire ni à flatter. Le besoin d'être aimé, parce qu'il aimait lui-même, était sa seule flatterie et sa seule séduction ; mais c'était aussi sa puissance. Cette puissance, disent ses amis, allait jusqu'à la fascination, d'autant plus irrésistible qu'elle était moins voulue en lui ; cette passion de plaire n'était pas l'effort de son âme, c'était son bonheur. Attiré vers tous, il attirait,

par cet aimant même, tous à lui. La bienveillance était tellement son essence, qu'en la ressentant il la répandait. L'attrait général qu'il inspirait aux autres n'était que la répercussion de l'attrait qu'il éprouvait lui-même pour eux. Cette inclination à plaire n'était point artifice, elle était épanchement. Il ne la bornait pas, comme les ambitieux, à ceux auxquels il avait intérêt à complaire et qui pouvaient servir par leur amitié son élévation ou ses desseins; elle s'étendait à tous, sans autre distinction que la déférence en haut et la familiarité en bas; aussi soigneux, dit Saint-Simon, d'enchanter les supérieurs et les égaux que les subalternes: car il n'y avait pour lui, dans ce besoin d'attraction réciproque, ni grands ni petits, ni supérieurs ni subalternes; il n'y avait que des cœurs pénétrés par le sien. Il n'en négligeait aucun, et il les enlevait tous, jusqu'à ceux des serviteurs les plus inaperçus de la domesticité du

palais. Et cependant cette prodigalité d'âme n'avait rien de banal et d'uniforme dans l'expression qui en aurait vulgarisé la valeur; elle était mesurée, distinguée et proportionnée, non en tendresse, mais en convenance, selon les rangs, les personnes, les mérites, les degrés dans la familiarité et dans le cœur. Aux uns le respect affectueux, aux autres l'intimité pénétrante; à ceux-ci le mot, le sourire, le simple coup d'œil. Tout était instinctivement gouverné en lui par la bienséance naturelle des sentiments, non des formules. Un tact infaillible, ce toucher de l'âme, l'empêchait, sans qu'il y pensât, de témoigner rien de trop à l'un, rien de trop peu à l'autre. Chacun était comblé, mais à sa mesure. Une grâce merveilleuse ajoutait quelque chose encore à tout le reste; cette grâce était un présent de la nature, la naissance y surajoutait le bon goût. Né de la noblesse, habitué dès l'enfance à marcher sur

un plan plus haut que la foule, ses manières avaient ce prix inestimable de la supériorité qui s'incline, qui élève à soi et qui flatte en aimant. Sa politesse même ne paraissait pas une attention à tous, mais une inspiration pour chacun; elle s'étendait jusqu'à son génie. Il évitait d'en éblouir ceux qu'un trop vif éclat aurait pu offusquer ou humilier. Il le proportionnait, dans la conversation, à la mesure d'esprit de ses interlocuteurs, les égalant toujours, ne les dépassant jamais. Cette conversation, qui est l'éloquence de l'amitié, était surtout la sienne; elle était souple, lumineuse, sublime, enjouée, mais toujours noble, même dans la détente. Il y avait dans ses élans les plus involontaires quelque chose de doux, de tendre et de familier, destiné à se faire comprendre des plus humbles et à se faire pardonner son génie. On ne pouvait, dit encore Saint-Simon qui le redoutait, ni le quitter ni s'en défendre, ni ne

pas chercher à le retrouver. Son entretien laissait dans les âmes ce que sa voix laissait dans l'oreille, ce que son visage laissait dans les yeux : une empreinte neuve, pénétrante, indélébile, qui ne s'effaçait plus de l'esprit, des sens et du cœur. Quelques hommes furent plus grands, aucun ne fut plus proportionné à l'humanité, aucun aussi ne domina plus par l'amour.

Tel était Fénelon, à quarante-deux ans, quand il parut à la cour. Il ne tarda pas à la conquérir tout entière, à l'exception des envieux, qu'aucune grâce dans la supériorité ne fléchit, et du roi, qui avait contre le génie les préventions du simple bon sens et qui n'aimait pas qu'on regardât trop un autre homme que lui dans sa cour. Madame de Maintenon, femme véritablement supérieure en discernement toutes les fois que son goût naturel n'était pas refoulé par son ambition, ne tarda pas à recon-

naître dans Fénelon l'esprit dominant de cette cour secondaire de l'héritier du trône. La piété pure, sincère et tendre de Fénelon la rassura contre son entraînement. Elle l'attira dans sa familiarité secrète; elle songea même à en faire le confident de sa conscience en le choisissant pour son directeur spirituel. Une telle confiance aurait fait régner l'âme de Fénelon sur l'âme de madame de Maintenon, qui régnait elle-même sur le roi; l'oratoire d'une femme serait devenu l'oracle d'un siècle. On croit que la jeunesse de Fénelon et la répugnance instinctive du roi contre une supériorité trop alarmante la détournèrent de ce désir. Elle confia sa conscience à un autre, mais elle conserva à Fénelon toute sa faveur. Nul esprit dans cette cour n'était plus apte à comprendre, à admirer et à aimer Fénelon. A l'exception de Bossuet, tout était médiocre dans cette familiarité pieuse de Louis XIV et de madame de Maintenon. Fé-

nelon n'y convenait que par sa vertu ; son esprit déplaisait à cet entourage. Mais nous avons dit que nul ne savait se proportionner davantage à ce qui ne s'élevait pas à sa hauteur ; son plus sublime génie était de faire oublier son génie.

Il se renferma, sous le patronage du duc de Beauvillier et avec l'intimité du duc de Chevreuse, ses amis plutôt que ses supérieurs, dans la délicate fonction de sa charge. Le récit des efforts et du succès par lesquels le maître parvint à transformer le disciple appartient à la philosophie plus qu'à l'histoire. Le premier des procédés de Fénelon fut son caractère. Il parvint à persuader parce qu'il parvint à se faire aimer, il fut aimé parce qu'il aima lui-même. En peu d'années, il façonna une rude nature, d'abord ingrate et laborieuse, puis facile et reconnaissante, en Germanicus de la France. Ce Germanicus, comme celui de Rome,

devait être seulement montré au monde. Nous le retrouverons au bord du cercueil.

Cet fut dans les studieux loisirs de cette éducation royale, qui portait forcément l'esprit de Fénelon sur la philosophie des sociétés, qu'il composa secrètement en poëme le code moral et politique des gouvernements. Nous parlons du *Télémaque*. Le *Télémaque*, c'est Fénelon tout entier pour la postérité. S'il n'eût été que le courtisan lettré et élégant de la cour secrète de madame de Maintenon, le pontife exemplaire et éloquent de Cambrai ou l'instituteur d'un prince enlevé avant l'âge du trône, son nom serait déjà oublié. Mais il moula son âme et son génie dans un poëme impérissable. Il est immortel. Son monument, c'est sa pensée, elle vit dans ce livre.

On a disserté sur l'époque précise de la composition du *Télémaque* par le poëte et sur le mode de sa composition. On a prétendu que ce

livre n'était point destiné à être un livre dans la pensée de l'écrivain; on dit qu'il fut écrit par lui au hasard et page par page, pour donner des sujets d'introduction grecque ou latine à son élève; l'immensité, la régularité, la continuité et la sublimité de l'œuvre, évidemment écrite d'un seul trait et soufflée par une inspiration continue, démentent ces puériles suppositions. Elles ne sont pas moins démenties par la nature des sujets que Fénelon traite dans *Télémaque*. Comment un instituteur sensé et gardien scrupuleux de l'imagination de son élève lui aurait-il donné pour sujet d'étude l'examen des plus hautes théories du gouvernement, les fables équivoques de la mythologie ou les molles images des amours d'Eucharis? C'est calomnier le bon sens et la pudeur du poëte. Le livre, destiné en effet au jeune prince, fut évidemment écrit dans l'intention de prémunir son intelligence toute formée à l'âge d'homme

contre les doctrines de la tyrannie et contre les piéges de la volupté, dont le maître lui présentait les images pour l'armer d'avance contre les séductions du trône ou de son propre cœur. Ce qu'il y a de vrai dans ces hypothèses, c'est que l'instituteur détachait de temps en temps une page de son manuscrit, proportionnée à l'âge et aux défauts de l'enfant, et la lui faisait traduire, afin de lui présenter dans sa composition ou les maximes qu'il voulait lui inculquer ou le portrait des vices dont il voulait le corriger par des leçons indirectes. Mais le poëme tout entier était le délassement, le trésor et le secret du poëte.

IX

Le monde entier connaît ce poëme. Chrétien d'inspiration, il est païen de forme. Il correspond parfaitement par ce défaut d'originalité au temps et à l'homme. Fénelon, comme son livre, avait le génie païen et l'âme chrétienne. Malgré ce vice de composition, qui lui enlève ce caractère de contemporanéité et de nationalité que tout livre véritablement monumental doit porter en lui pour être le monument vivant et éternel d'une pensée non feinte, mais réelle, c'est le plus beau traité d'éducation et de poli-

tique qui existe dans les temps modernes, et ce traité a de plus le mérite d'être en même temps un poëme, c'est-à-dire d'être tout à la fois une moralité, un récit et un chant. Il vit ainsi d'une triple vie : il enseigne, il intéresse et il charme. La mélodie des vers lui manque, il est vrai. Fénelon n'avait pas assez d'énergie dans l'imagination pour exercer sur ses pensées cette pression du style qui les incruste dans le rhythme et qui solidifie, pour ainsi dire, la parole et l'image en les jetant dans le moule des vers ; mais sa prose, aussi poétique que la poésie, si elle n'a pas la perfection, toute la cadence et toute l'harmonie de la strophe, en a cependant le charme. C'est de la musique encore, mais une musique indécise qui coule mollement et librement dans l'oreille. Cette poésie dure moins, mais lasse moins que celle d'Homère ou de Virgile. Si elle n'a pas l'éternité du métal, elle n'en a pas non plus le poids ;

l'esprit et les sens du vulgaire la supportent avec moins d'efforts. Fénelon et Châteaubriand sont aussi poëtes par le sentiment et par l'image, c'est-à-dire par ce qui est l'essence de la poésie, que les plus grands poëtes; seulement, ils ont parlé au lieu de chanter leur poésie.

La véritable imperfection de ce beau livre, ce n'est pas d'être écrit en prose, c'est d'être une copie de l'antiquité au lieu d'être une création moderne : on croit lire une traduction d'Homère ou une continuation de l'*Odyssée* par un disciple égal au maître. Les lieux, les noms, les mœurs, les personnages, les événements, les images, les fables, les dieux, les hommes, la terre, la mer et le ciel, tout est grec et païen, rien n'est français ou chrétien. C'est un jeu de l'esprit, un déguisement de l'imagination moderne sous des fictions et sous des vêtements mythologiques. On y sent l'imitation

sublime, mais l'imitation à toutes les lignes. Fénelon n'y est qu'un Homère dépaysé dans un autre peuple et dans un autre âge, chantant des fables à des générations qui n'y croient plus. Là est le vice du poëme. C'était celui du temps, qui, n'ayant pas encore poétisé ses propres croyances ni créé ses propres images, et retrouvant partout sous sa main, à la renaissance des lettres, les monuments poétiques de la Grèce, n'imaginait rien de plus beau que de calquer ces vestiges, et restait impuissant à force d'admiration.

Mais, ce défaut expliqué ou excusé, l'œuvre de Fénelon n'est pas moins sublime. C'est le poëme de la piété filiale ; on pourrait presque dire que c'est le poëme de toutes les vertus et de toutes les saintetés de l'homme. Le poëte suppose que le jeune Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, conduit par la Sagesse sous la forme d'un vieillard nommé Mentor, navigue

sur toutes les mers de l'Orient à la recherche d'Ulysse, son père, que la colère des dieux repousse pendant dix ans de la petite île d'Ithaque, son royaume. Télémaque, pendant ce long voyage, tantôt heureux, tantôt traversé par le destin, aborde ou échoue sur mille rivages, assiste à des civilisations diverses, expliquées par son maître Mentor, court des dangers, éprouve des passions, est exposé à des piéges d'orgueil, de gloire, de volupté, en triomphe avec l'aide de cette Sagesse invisible qui le conseille et le protége, se mûrit par les années, se corrige par l'expérience, devient un prince accompli, et, voyant régner dans les contrées qu'il parcourt, tantôt de bons rois, tantôt des républiques, tantôt des tyrannies, reçoit, par l'exemple, des leçons de gouvernement qu'il appliquera ensuite à ses peuples.

X

Comme l'*Emile*, ce Télémaque plébéien de J.-J. Rousseau, le poëme de Fénelon est surtout social et politique : c'est la critique et la théorie des sociétés et des gouvernements, c'est le programme d'un règne futur dont le duc de Bourgogne était le Télémaque et dont Fénelon était le Mentor. C'est sous cet aspect principalement que ce livre a eu une immense influence sur le genre humain, que Fénelon a été, non pas seulement un poëte, mais un législateur politique, un Solon moderne, une date vivante

dans cette transformation des sociétés qui travaille le monde depuis l'apparition de son poëme; en sorte qu'on peut dire sans fiction et sans exagération que tout le bien et tout le mal, tout le vrai et tout le faux, tout le réel et tout le chimérique dans la grande révolution européenne d'idées et d'institutions dont nous sommes les instruments, les spectateurs et les victimes depuis un siècle, a coulé de ce livre comme de l'urne des biens et des maux. Le *Télémaque* est à la fois la grande révélation t la grande utopie des sociétés. Quand on remonte avec attention, chaînon par chaînon, des tribuns les plus fanatisés de la Convention aux girondins, des girondins à Mirabeau, de Mirabeau à Bernardin de Saint-Pierre, de Bernardin de Saint-Pierre à J.-J. Rousseau, de J.-J. Rousseau à Turgot, de Turgot à Vauban, de Vauban au précepteur du duc de Bourgogne, on trouve pour premier des révolution-

naires, pour premier tribun des peuples, pour premier réformateur des rois, pour premier apôtre de liberté, Fénelon; on trouve pour évangile des vérités et des erreurs de la révolution moderne, *Télémaque*. Or, Fénelon, en politique, était à la fois vertueux et chimérique. De là les sommets et les précipices sur lesquels cette révolution s'élève ou dans lesquels elle trébuche tour à tour dans l'application; tout ce qui est principe est admirable dans le *Télémaque*, tout ce qui est gouvernement est absurde. La transformation politique du monde avait dans Fénelon son prophète; elle devait attendre pendant un siècle son homme d'État. Le bon sens de Louis XIV, aiguisé par la pratique du gouvernement, lui arrachait ce mot vrai sur le livre et sur l'homme : « Fénelon est l'homme le plus chimérique de mon royaume. »

Toutes ses maximes générales, saines en

spéculation, ont été converties en institutions depuis, et bien souvent ruinées dans la pratique par la défectuosité des choses humaines. Les peuples régis par leur propre sagesse, les républiques patriciennes et plébéiennes, les royautés tempérées par le pouvoir sacerdotal ou par le pouvoir populaire, le gouvernement représentatif, les états généraux de la nation rassemblés périodiquement tous les trois ans, les administrations et les assemblées provinciales, l'élection et la déposition des princes, la souveraineté du peuple en action, la suppression de l'hérédité du trône et des magistratures, la liberté de conscience, la paix perpétuelle entre les peuples, la fraternité et l'égalité entre les citoyens, la suppression de la richesse de quelques-uns au profit prétendu de l'aisance de tous, l'arbitraire de l'État dans la fortune des sujets, la répartition des terres et des professions par le gouvernement, l'édu-

cation publique égale et forcée pour tous les enfants de la patrie, la communauté des biens, la condamnation du luxe, les lois somptuaires sur les maisons, les logements, les aliments, les métiers élémentaires tels que l'agriculture ou le soin des troupeaux favorisés violemment par l'interdiction du luxe et des arts, le *maximum* de prix ou de consommation sur les denrées, l'économie politique tour à tour la plus juste et la plus fausse, vérité, erreur, utopies, inconséquences, contradictions, illusions, possible, impossible, grandes vues, courtes vues, rêve, vague, aspirations sans point de départ, sans but et sans moyen d'exécution : tout fait de la politique du *Télémaque* une sorte de *pastorale* des gouvernements. Tout s'y mêle ; on croit nager dans l'océan des imaginations humaines sans boussole pour se diriger, sans pôle pour y tendre, sans rivage pour aborder. C'est, après le *Contrat social* de J.-J. Rousseau

et l'*Utopie* de Platon ou celle de Thomas Morus, le *Pandæmonium* des spéculations vaines. Tout y est ombre, rien n'y a un corps. C'est en présence de ces quatre livres, la *République* de Platon, l'*Utopie* de Morus, le *Télémaque* de Fénelon et le *Contrat social* de J.-J. Rousseau, qu'on a pu dire vérité le mot du grand Frédéric :

« Si j'avais un empire à punir, je le donnerais à gouverner à des philosophes. »

C'est que ces philosophes, malgré la magnificence de leur génie, l'élévation de leurs vues et la vertu de leurs tendances, faisaient, dans leurs plans pour l'humanité, abstraction de l'humanité elle-même. Esprits sans expérience et sans réalité, ils construisaient leurs institutions imaginaires sur des nuées. Dès que ces nuées touchaient terre, les institutions fondaient en vapeurs ou en ruines. Fénelon, dans le *Télémaque*, est un des philosophes qui ont

créé, pour le siècle qu'ils formaient, les plus belles et les plus trompeuses perspectives, qui ont mêlé le plus d'idées fausses au plus d'idées justes, et qui ont le plus confondu la passion d'amélioration du sort des hommes en société avec la passion de l'impossible. C'est contre ces impossibilités d'application que la révolution inexpérimentée dont il est le père est venue se heurter, s'irriter et échouer toujours; et c'est de la colère contre la résistance des réalités aux chimères que sont nés les déceptions, les fureurs, les tyrannies et les crimes de cette révolution. Les utopies de l'anéantissement du pouvoir et du gouvernement purement métaphysique ont produit les anarchies et les crimes de la révolution en 1793; les utopies du nivellement des propriétés et du communisme social ont amené la panique, le désaveu et l'ajournement de la révolution de 1848. Ces deux utopies sont des rêves de Féne-

lon pris au sérieux par des esprits mal éveillés. Le saint poète a été, à son insu, le premier radical et le premier communiste de son siècle.

Quant à l'influence de ce livre en matière d'économie politique, elle n'a été ni moins grande ni moins funeste. Mais on s'explique plus facilement ces erreurs. Les déclamations contre les arts, contre le luxe ; les lois somptuaires contre la consommation des produits chers du travail, qui n'ont aucun sens de nos jours, avaient un sens dans l'antiquité primitive où Fénelon puisait malheureusement ses exemples et ses idées. On conçoit, en effet, qu'au commencement des choses, dans des sociétés toutes pastorales ou toutes agricoles, où la terre, à peine cultivée, ne fournissait que le strict nécessaire à l'alimentation de l'homme, le législateur fit au citoyen une vertu et une prescription de dépenser et de consommer le moins possible. La sobriété et l'épargne des citoyens laissaient

ainsi une part plus grande aux besoins de leurs frères. Ces lois avaient pour but de prévenir la disette, fléau de ces empires naissants, où la vie alimentaire était tout. Dans cet esprit, la tempérance, qui n'est qu'une vertu envers nous-mêmes, était une vertu envers la société. L'abstinence était un dévouement, le luxe un crime. On comprend ainsi les lois somptuaires de l'antiquité.

Mais quand la société, sûre de sa vie et ayant multiplié ses forces productives par les défrichements, les troupeaux, les machines, ne craint plus la disette et ne nourrit des masses immenses de population que par le salaire attribué au travail intellectuel, artistique, industriel; quand la consommation de l'un est toute la richesse de l'autre; quand chaque jouissance, chaque vanité, chaque caprice satisfait du riche qui consomme est volontairement un salaire, une charité envers le

travailleur qui produit, le système de Fénelon, de Platon et J.-J. Rousseau devient non-seulement une absurdité, mais un meurtre contre le peuple. C'est la consommation qui devient vertu; c'est le luxe, proportionné à la fortune, qui devient le père nourricier du genre humain. Cette erreur du *Télémaque* est une de celles qui ont fait le plus de mal à la révolution et qu'on a le plus de peine aujourd'hui à extirper de l'esprit du peuple lui-même, qu'elle séduit et qu'elle fait souffrir.

Tel est le *Télémaque*. Vertueuses maximes, déplorables applications. Mais comme ce poëme répondait par anticipation aux plus nobles et aux plus légitimes instincts de justice, d'égalité et de vertu dans le gouvernement des empires, comme il était inspiré par une âme sainte et écrit par un poëte de génie, on conçoit l'explosion que dut faire un tel livre dans le monde.

Mais le *Télémaque* était encore le secret de Fénelon. Il l'écrivait dans le palais de Louis XIV. Il devait le dérober aux yeux du roi et des courtisans jusqu'à la fin du règne. Dans ce livre était une terrible accusation : il la réservait pour l'époque où le duc de Bourgogne, son élève, atteindrait à la maturité des années et s'approcherait des degrés du trône. C'était la confidence scellée, qui resterait ignorée à jamais jusque-là entre le maître et le disciple. Peut-être aussi ce livre était-il destiné à être, au moment de l'avénement du jeune prince à la couronne, la proclamation d'une politique nouvelle, le programme d'un gouvernement *fénelonien*, c'était aussi une sorte de candidature indirecte au rôle de premier ministre, dont Fénelon pouvait avoir le pressentiment sans s'en avouer à lui-même l'ambition. Son ami l'abbé Tronson l'avait prémuni, comme on l'a vu déjà, contre cette ambition qui ne sollicite pas, mais

qui révèle à propos des aptitudes involontaires : telle était celle de Fénelon. Il y a, chez certains hommes privilégiés de la nature, des ambitions qui ne sont pas des vices, mais des forces. Elles n'aspirent pas, mais elles montent d'elles-mêmes, comme le globe aérostatique dans un élément plus lourd que lui, par la seule supériorité de leur ascendance spécifique. La vertu même de Fénelon devait lui faire désirer une élévation future, d'où son âme pleine de bien se répandrait de plus haut et de plus loin sur ses semblables.

Mais l'envie commençait à percer l'ombre dans laquelle il se renfermait. On s'inquiétait sur l'influence qu'il exerçait, non plus comme maître, mais comme ami, sur son élève. Celle qu'il conquérait tous les jours davantage sur madame de Maintenon, par l'attrait de son entretien, ne portait pas moins ombrage à la cour. La correspondance entre madame de

Maintenon et lui était aussi fréquente que l'intimité. Ces lettres ne déguisaient pas la hardiesse des conseils que Fénelon donnait à la femme qui conseillait à son tour le roi; il l'encourageait à régner :

« Vous êtes plus capables d'affermir que vous ne le pensez vous même, lui écrivait-il pour obéir à la prière qu'elle lui avait faite de lui dire des vérités même sévères. Vous vous défiez trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille et recueillie... Comme le roi se conduit bien moins par des maximes suivies que par l'impulsion des personnes qui l'entourent et auxquelles il donne son autorité, l'essentiel est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder de gens vertueux, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir dans toute son étendue les devoirs dont il n'a aucune idée.

Le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut être assiégé; de le dominer, puisqu'il veut être dominé. Son salut consiste à être assiégé par des gens droits et sans intérêt. Vous devez donc mettre votre application à lui donner des vues de paix, et surtout de soulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance des conseils durs et violents, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire... Vous avez à la cour des personnes bien intentionnées, elles méritent que vous les traitiez bien, que vous les encouragiez; mais il faut beaucoup de précaution, car mille gens se feraient dévots pour vous plaire. »

On voit que Fénelon parlait des vices du roi en homme qui se livrait tout entier à la merci de madame de Maintenon, désormais maîtresse de ses confidences; on voit aussi que, fidèle à l'amitié, il cherchait à attirer sur le parti de la vertu à la cour, les ducs de Chevreuse et de Beauvillier, toute la faveur du maître. Il ne

faut pas oublier cependant que ce parti de la vertu était en même temps le parti de ses patrons et de ses amis.

Cette correspondance et cette intimité pieuse entre madame de Maintenon et Fénelon conquéraient de plus en plus au futur auteur du *Télémaque* la sympathie et le cœur de celle qui régnait à la cour. Elle revient avec complaisance, dans ses vieux jours, sur les sentiments qu'elle éprouvait alors.

« J'ai souvent pensé depuis, écrit-elle, pourquoi je ne livrai pas ma conscience à l'abbé de Fénelon, dont toutes les manières me plaisaient, dont l'esprit et la vertu m'avaient tant prévenue en sa faveur.

Elle avait besoin plus qu'aucune femme, dans sa situation, de la société d'un homme aussi attrayant que supérieur, au milieu de la froideur, du vide et de la médiocrité des esprits dont elle était entourée.

« Ah! que ne puis-je, écrit-elle en ce temps-là à sa nièce chérie, que ne puis-je vous donner mon expérience! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que l'on meurt de tristesse dans une fortune qu'on aurait de la peine à imaginer? J'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai été aimée partout; à un âge plus avancé, j'ai passé des années dans les commerces de l'esprit; je suis venue à la fortune, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux. »

Cette amitié de madame de Maintenon pour l'homme le plus séduisant du royaume inspira au roi l'idée de récompenser Fénelon de ses succès dans l'éducation de son petit-fils, par le don de l'abbaye de Saint-Valéry. Le roi lui annonça lui-même cette faveur et s'excusa gracieusement de ce qu'elle était si tardive et si

disproportionnée à ses services. Tout commençait à sourire à Fénelon : le cœur de madame de Maintenon semblait lui ouvrir celui de la cour.

XI

Mais un piége était sur la route de Fénelon. Ce piége, il le portait en lui-même, c'était sa belle âme et sa poétique imagination. Il se laissa séduire, non par sa fortune, mais par sa piété.

Nous avons dit, au commencement de ce récit, que la cour de Louis XIV vieilli était un synode plutôt qu'un gouvernement, et que les questions les plus subtiles de dogme, d'orthodoxie, de théologie y tenaient autant de place que la guerre ou la politique. Il convient de le

rappeler au moment où nous allons voir la faveur de ce beau génie, et peut-être la fortune de France, renversée par les hallucinations d'une femme et par la colère de Bossuet.

Il y avait alors à Paris une jeune, belle et riche veuve, Jeanne-Marie de Lamothe, mariée à M. Guyon, fils du créateur du canal de Briare, qu'elle avait perdu à vingt-huit ans. Madame Guyon était douée par la nature d'une beauté rêveuse et mélancolique, d'une âme passionnée et d'une imagination à qui la terre ne suffisait pas et qui cherchait l'amour jusque dans le ciel. Elle avait connu à Paris, avant son mariage, un jeune religieux barnabite, nommé Lacombe. La piété tendre et l'exaltation mystique de ce religieux avaient fait sur l'âme et le cœur de la jeune néophyte une de ces impressions entraînantes où la grâce et la nature semblent tellement se confondre, comme dans l'amitié de saint François de Sales et de ma-

dame de Chantal, qu'on ne peu discerner si l'on cède, en y cédant, à une vertu d'en haut ou à un attrait humain. A peine veuve, madame Guyon, qui avait entretenu toujours une correspondance avec son maître dans la piété, avait couru à Gex, petite ville du Bugey, sur le versant du Jura, où le pere Lacombe l'attendait. L'évêque de Genève, de qui relevait la petite ville de Gex, connaissait le nom, la grâce, l'esprit, la fortune, la piété célèbre déjà de la jeune veuve. Il avait regardé comme une illustration pour son Église, qu'une femme douée de tant de dons naturels et surnaturels vînt les ensevelir ou les consacrer au service de Dieu dans cette solitude. Il s'était empressé de donner à madame Guyon la direction d'un couvent de jeunes filles ramenées par ses soins du schisme de Calvin. Madame Guyon avait demandé le père Lacombe pour supérieur de son monastère. L'intimité de la veuve et du reli-

gieux, ainsi consacrée par la communauté de séjour et de piété, s'était exaltée jusqu'à l'extase. L'imagination enflammée de la femme avait bientôt dépassé celle du religieux. Le maître était devenu le disciple ; il recevait les inspirations et les révélations des yeux et de la bouche de sa pénitente comme les manifestations du ciel. Ce commerce mystique avait paru suspect aux âmes simples. L'évêque de Genève, après l'avoir involontairement favorisé, s'en était ému ; il avait relégué le religieux disgracié à Thonon, autre petite ville de son diocèse, sur les bords du lac de Genève. Madame Guyon n'avait pas tardé à y suivre son ami spirituel. Retirée à Thonon dans un couvent d'Ursulines, elle y recevait librement le père Lacombe ; elle entretenait avec lui ces relations extatiques qui maintenaient son empire sur son esprit faible, asservi et charmé. De là elle alla répandre ses effusions d'amour pour Dieu à

Grenoble, dans des conférences avec un petit nombre de sectaires. Les forêts et les rochers de la Grande-Chartreuse l'attirèrent par leur majestueuse sainteté; elle y apparut comme la Sibylle de ces déserts. Enfin, espérant trouver de l'autre côté des Alpes l'imagination italienne plus inflammable au feu de ses nouvelles doctrines, elle envoya son disciple Lacombe prêcher sa foi à Verceil, en Piémont, et l'y suivit encore. Elle erra ainsi avec lui pendant plusieurs années, de Gex à Thonon, de Thonon à Grenoble, de Verceil à Turin, de Turin à Lyon, laissant partout le monde indécis entre l'admiration et le scandale. Mais l'admiration prévalait sur tous ceux qui contemplaient de plus près la sincérité de ses extases, l'austérité de sa vie, la pureté de ses mœurs. Au retour de ce long pèlerinage, elle fit imprimer à Lyon une explication du *Cantique des cantiques* de Salomon et quelques autres écrits sur la contem-

plation. Ces doctrines, renouvelées de Platon et des premiers contemplateurs chrétiens, surtout en Espagne, pays de l'extase, consistaient à recommander aux âmes pieuses, comme type de perfection, un amour de Dieu pour lui-même, désintéressé de toute récompense comme de toute crainte. Elles recommandaient également une contemplation si pénétrante et si absorbée en Dieu, que l'âme, noyée pour ainsi dire dans l'océan de l'essence divine, y contractât l'impeccabilité du pur esprit, ne fût plus capable ni de monter ni de descendre, et laissât le corps comme un vêtement dépouillé, libre de ses actes simplement matériels, sans que l'âme, exaltée en Dieu, fût responsable de sa dépouille. C'était, en un mot, la vertu de Dieu passée dans l'homme, par l'union absolue et indissoluble de l'homme à Dieu, le rêve de toute âme sur la terre, l'état anticipé du ciel. Il y avait de la grandeur et de la sainteté pour

les saints dans ces maximes, il y avait des piéges pour le vulgaire.

L'Église s'émut à ces rumeurs. Le cardinal Lecamus, évêque de Grenoble, les dénonça à l'archevêque de Paris ; M. de Harlay à la cour. Madame Guyon et le père Lacombe venaient de rentrer à Paris. L'apôtre et le disciple furent arrêtés. Le religieux, interrogé, jeté à la Bastille, confiné à l'île d'Oléron, fut enfin renfermé au château de Lourdes, dans le plus âpre rayon des Pyrénées, pour y languir pendant de longues années d'expiation. Madame Guyon, enfermée de son côté dans un monastère de la rue Saint-Antoine, subit les interrogatoires sévères de l'Église et se lava victorieusement de toutes les accusations de scandale et d'impiété qui l'avaient assaillie à son retour à Paris. Elle devint l'édification, l'amour et les délices du couvent qui lui servait de prison. Une femme célèbre alors par ses lumières et son

zèle dans la piété, madame de Miramion entendit parler de la femme captive, elle la vit, elle fut séduite. Elle intercéda auprès de madame de Maintenon pour en obtenir la liberté d'une femme injustement persécutée. Madame de la Maisonfort, parente aussi de madame de Maintenon, la duchesse de Béthune, fille de l'infortuné Fouquet, madame de Beauvillier elle-même, fille de Colbert, s'unirent à madame de Miramion dans ce même intérêt. Madame de Maintenon fit rendre la liberté à la protégée de tant de femmes irréprochables. Madame Guyon libre courut rendre grâce à sa libératrice. Madame de Maintenon subit la fascination générale; elle rapprocha d'elle madame Guyon comme un foyer de piété, d'éloquence et de grâces, qui n'avait été obscurci que par les fumées d'une sublime imagination. Elle l'introduisit à Saint-Cyr, maison où elle avait rassemblé sous ses auspices l'élite des

jeunes filles nobles du royaume ; elle l'y engagea à y révéler les dons de Dieu dans des conférences où éclaterait son génie contemplatif et pieux. Elle y assistait elle-même ; elle devint complice innocente de toutes les subtilités de l'esprit mystique sur l'amour divin ; elle entraîna dans cette admiration les hommes les plus sévères de la cour, tels que le duc de Beauvillier et le duc de Chevreuse ; elle admit madame Guyon dans son intimité la plus inaccessible au vulgaire. Ce fut là, et sous de respectables auspices, que Fénelon rencontra madame Guyon. La conformité de tendresse et d'exaltation de ces deux âmes également religieuses, séduites par deux imaginations également colorées, ne tarda pas à établir entre Fénelon et madame Guyon un commerce spirituel où il n'y eut de séduction que la piété et de séduit que l'enthousiasme.

XII

Les récits mystiques de madame Guyon, tout en ravissant madame de Maintenon et Fénelon, leur paraissaient des parfums secrets de piété exceptionnelle qu'il fallait respirer dans leur sanctuaire intérieur, mais qu'il ne fallait pas laisser évaporer ou transpirer au dehors, dans la crainte d'enivrer le vulgaire. Le roi, simple de foi comme d'imagination, pensait plus sévèrement.

« J'ai lu des morceaux de ces écrits de notre amie au roi, écrit madame de Maintenon; il

m'a dit que c'étaient des rêveries ; il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter ces perfections.

« Ne répandez point, ajoute-t-elle ailleurs, les maximes de l'abbé de Fénelon devant des gens qui ne le goûtent pas. Quant à madame Guyon, il faut nous contenter de la garder pour nous. L'abbé de Fénelon a raison de ne pas vouloir que ses écrits soient montrés ; tout le monde n'a pas l'esprit droit et solide. On prêche la liberté des enfants de Dieu à des personnes qui ne sont pas encore ses enfants. »

On voit que Fénelon se défiait lui-même de cet entraînement vers une perfection idéale qui pourrait scandaliser les faibles ; que sa complicité spirituelle avec madame Guyon était moins entière que celle de madame de Maintenon et de la cour, et que son admiration, pleine de prudence jusque dans l'entraînement, n'alla jamais jusqu'au fanatisme.

Cet entraînement venait de sa nature même et de cette disposition à l'amour mystique de Dieu où la tendresse se mêle à la subtilité. Écoutons-le parler de sainte Thérèse, et nous reconnaîtrons à son admiration quel est le goût intime, le courant natif de sa piété, et nous retrouverons en même temps la réserve, la discrétion, la mesure qui n'abandonnèrent pas cette belle âme :

« De l'oraison simple où était déjà sainte Thérèse, Dieu l'enleva jusque dans la plus haute contemplation. Elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'époux avec l'épouse ; elle est toute à lui, il est tout à elle. Révélations, esprit de prophétie, visions sans aucune image sensible ; ravissements, tourments délicieux, comme elle le dit elle-même, où l'esprit est enivré et où le corps succombe, où Dieu lui-même est si présent, que l'âme épuisée et dévorée tombe en défaillance,

Universitas BIBLIOTHECA Octaviensis

ne pouvant sentir tant de majesté; en un mot, tous les dons surnaturels découlent sur elle. »

» Ses directeurs d'abord se trompent. Voulant juger de ses forces pour la pratique des vertus par le degré de son oraison et par le reste de faiblesse et d'imperfection que Dieu laissait en elle pour l'humilier, ils concluent qu'elle est dans une illusion dangereuse, et ils veulent l'exorciser. Hélas! quel trouble pour une âme appelée à la plus simple obéissance, et menée, comme sainte Thérèse, par la voie de la crainte, lorsqu'elle sent son intérieur bouleversé par ses guides! »

« J'étais, dit-elle, comme au milieu d'une rivière, prête à me noyer, sans espérance de secours. »

« Elle ne sait pas ce qu'elle est ni ce qu'elle fait quand elle prie. Ce qui faisait sa consolation depuis tant d'années fait sa peine la plus amère. Pour obéir, elle s'arrache à son attrait;

mais elle y retombe, sans pouvoir ni en sortir ni se rassurer. Dans ce doute, elle sent les horreurs du désespoir; tout disparaît, tout l'effraye, tout lui est enlevé. Son Dieu même, en qui elle se reposait si doucement, est devenu un songe pour elle. Dans sa douleur, elle s'écrie comme Madeleine : *Ils me l'ont enlevé, je ne sais ou ils l'ont mis.* »

« O vous, oints du Seigneur, ne cessez donc jamais d'apprendre, par la pratique de l'oraison, les plus profondes et les plus mystérieuses opérations de la grâce, puisque vous en êtes les dispensateurs. Que n'en coûte-il point aux âmes que vous conduisez, lorsque la sécheresse de vos études curieuses et votre éloignement des voies intérieures vous font condamner tout ce qui n'entre point dans votre expérience! Heureuses les âmes qui trouvent l'homme de Dieu, comme sainte Thérèse trouva enfin les saints François de Borgia et Pierre

d'Alcantara, qui lui aplanirent la voie par où elle marchait! »

« Jusqu'alors, dit-elle, j'avais plus de honte de déclarer mes révélations que je n'en aurais eu de confesser les plus grands péchés. »

« Et nous aussi, aurons-nous honte de parler de ces révélations dans un siècle où l'incrédulité prend le nom de sagesse? Rougirons-nous de dire à la louange de la grâce ce qu'elle a fait dans le cœur de Thérèse? Non, non, tais-toi, ô siècle! où ceux même qui croient toutes les vérités de la religion se piquent de rejeter sans examen, comme fables, toutes les merveilles que Dieu opère dans ses saints.

» Je sais qu'il faut éprouver les esprits pour voir s'ils sont de Dieu. A Dieu ne plaise que j'autorise une vaine crédulité pour de creuses visions! Mais à Dieu ne plaise que j'hésite dans la foi, quand Dieu se veut faire sentir! Celui qui répandait d'en haut, comme par torrents,

les dons miraculeux sur les premiers fidèles, n'a-t-il pas promis de répandre son esprit sur toute chair? N'a-t-il pas dit : « Sur mes serviteurs et sur mes servantes ? » Quoique les derniers temps ne soient pas aussi dignes que les premiers de ces célestes communications, faudra-t-il les croire impossibles? La source en est-elle tarie? Le ciel est-il fermé pour nous? N'est-ce pas même l'indignité de ces derniers temps qui rend ces grâces plus nécessaires pour allumer la foi et la charité presque éteinte?...

» Ah ! plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais ces livres (de sainte Thérèse), si simples, si vifs, si naturels, qu'en les lisant on oublie qu'on lit et qu'on s'imagine entendre Thérèse elle-même ! Oh ! qu'ils sont doux ces tendres et sages écrits, où mon âme a goûté la manne cachée ! Quelle naïveté quand elle raconte les faits ! Ce n'est pas une histoire, c'est un tableau. Quelle force pour exprimer ces

divers états ! Je suis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme a dit saint Paul, pour dire tout ce qu'elle sent. Quelle foi vive ! Les cieux lui sont ouverts, rien ne l'étonne et elle parle aussi familièrement des plus hautes révélations que des choses les plus communes.

» Assujettie par l'obéissance, elle parle sans cesse d'elle et des sublimes dons qu'elle a reçus, sans affectation, sans complaisance, sans réflexion sur elle-même. Grande âme qui se compte pour rien, et qui, ne voyant plus que Dieu en tout, se livre sans crainte elle-même à l'instruction d'autrui! O livres si chers à tous ceux qui servent Dieu dans l'oraison, et si magnifiquement loués par la bouche de toute l'Église, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes ! Loin, loin, esprits superbes et curieux qui ne lisez ces livres que pour tenter Dieu et pour vous scandaliser de ses grâces ! Où êtes-vous, âme simples et recueillies à qui

ils appartiennent?... Oh! si vous compreniez combien il est doux de goûter Dieu, quand on ne veut plus goûter que lui seul, vous jouiriez du centuple promis dès cette vie; votre paix coulerait comme un fleuve, et votre justice serait profonde comme les abîmes de la mer. »

XIII

Cependant le bruit des nouveautés qui couvaient à Saint-Cyr et à Versailles entre madame Guyon et l'abbé de Fénelon, et qui ravissaient les âmes ardentes, était parvenu à l'archevêque de Paris, à Bossuet et à l'évêque de Chartres, directeur de madame de Maintenon. Ces trois oracles de l'Église se réunirent, et dénoncèrent Fénelon comme fauteur dangereux d'idées inexpérimentées ou téméraires, ajoutant qu'il fallait, pour la paix de la religion à peine reconquise, l'éloigner du roi et de son petit-fils.

Bourdaloue, orateur célèbre et vénéré de la chaire, consulté sur ces doctrines, répondit avec la même austérité.

« La silence sur ces matières, dit-il dans sa lettre, est le meilleur gardien de la paix. Il n'en faut parler que dans le secret de la confidence sacrée avec ses directeurs spirituels. »

La sourde conspiration des esprits sévères couva ainsi contre Fénelon longtemps avant d'éclater.

Rien n'indique encore, à cette époque, un plan arrêté de Bossuet pour perdre dans l'esprit du roi un disciple qu'il avait chéri; on n'y voit que quelques soupçons inquiets d'un homme des traditions qui répugne de foi et d'orgueil aux nouveautés, et la douleur vive d'un maître de la doctrine qui voit son enfant près de chanceler dans la foi. Ces deux sentiments naturels dans Bossuet n'avaient pas besoin d'une basse envie pour éclater en sainte

colère. L'envie n'est pas la passion de l'orgueil. Bossuet était superbe de son génie et de son audace; il n'enviait pas, il écrasait. Quand on a la foudre en main, on ne dresse pas d'embûches.

Aussi, au commencement de cette querelle, Bossuet chercha plutôt à l'étouffer qu'à l'envenimer. Il traita les visions de madame Guyon comme les erreurs d'un esprit malade. Il consentit à voir cette femme célèbre, il reçut avec indulgence ses explications et ses regrets des troubles qu'elle excitait involontairement dans les âmes. Il la fit, de sa propre main, participer aux mystères dans sa chapelle particulière; il lui conseilla le silence, l'ombre, l'éloignement de Paris et de la cour pendant quelques mois. Il se chargea d'examiner lui-même à loisir ses écrits et de porter un arrêt suprême auquel elle se soumettrait avec une déférence volontaire. Il fit ce qu'il avait promis de faire, il lut et

censura les livres de sa pénitente. Il lui écrivit pour lui indiquer, avec une bonté divine, les passages scandaleux pour la raison ou dangereux pour la morale. Il s'entretint confidentiellement avec Fénelon des aberrations de son amie spirituelle et le conjura de les condamner avec lui. Fénelon, sûr de l'orthodoxie de madame Guyon et touché des persécutions qui la menaçaient, la justifia devant Bossuet avec plus de magnanimité que de politique. Il se refusa à condamner comme théologien ce qu'il admirait comme homme, comme poëte et comme ami. Il répondit que Dieu se servait des plus faibles sentiments pour manifester sa gloire; que l'esprit soufflait où il voulait; que la langue exaltée des prophètes ou des sibylles n'avait ni la précision ni la timidité de la langue des écoles, et qu'avant de réprouver ces inspirées de Dieu ou de leur propre délire, il fallait les éprouver par le temps. Bossuet fut contristé.

XIV

Le roi, qui se mêlait de théologie sans rien comprendre que la discipline et l'autorité infaillible, témoigna son mécontentement. Madame de Maintenon, par qui ce scandale naissant s'était introduit à Saint-Cyr, à la cour, dans l'Église, trembla de paraître, aux yeux du roi, complice et fauteur de ceux qui alarmaient la conscience du prince. Elle se hâta de désavouer ses amis et de leur retirer sa faveur. Elle n'alla pas cependant, dans le commencement, jusqu'à s'unir à leurs persécuteurs. Elle rendait témoignage de leur innocence et de leur inten-

tion, mais elle pressait la nomination d'un tribunal de doctrine pour juger la question et pour se déchanger d'une responsabilité qui lui pesait dans cette affaire.

« Encore une lettre de madame Guyon! écrit-elle. Cette femme est bien importune. Il est vrai qu'elle est bien malheureuse! Elle me prie aujourd'hui de faire adjoindre M. Tronson, l'ami de Fénelon, aux juges. Je ne sais si le roi voudra donner cette mortification à l'archevêque de Paris. M. l'abbé de Fénelon a trop de piété ponr ne pas croire qu'on peut aimer Dieu pour lui-même, et il a trop d'esprit pour croire qu'on puisse associer cet amour aux vices les plus honteux. Il n'est point l'avocat de madame Guyon quoiqu'il en soit l'ami; il est le défenseur de la piété et de la perfection chrétienne. Je me repose sur sa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes aussi francs que lui, et vous pouvez le dire. »

XV

Les conférences s'ouvrirent. Bossuet les dominait. Étranger à ces subtilités, il priait encore Fénelon lui-même de l'initier à ces exaltations des mystiques français et espagnols ou italiens que l'Église avait tolérés, et qu'il appelait dans son rude bon sens d'*amoureuses extravagances*. Fénelon analysait pour Bossuet ces livres, sources où madame Guyon avait puisé ses propres enthousiasmes. Il était ferme alors dans sa déférence au génie de Bossuet.

« Ne soyez point en peine de moi, lui écri-

vait-il en lui adressant ces documents, je suis dans vos mains comme un enfant. Ces doctrines passent par moi sans être de moi. J'aime autant croire d'une façon que d'une autre. Dès que vous aurez parlé, tout sera effacé en moi. Quand même ce que je crois avoir lu me paraîtrait aussi clair que deux et deux font quatre, je le croirais encore moins clair que mon obligation de me défier de mes lumières et de leur préférer celles d'un pontife tel que vous !... Je tiens trop à la tradition pour chercher à en détacher celui qui, de nos jours, doit en être la colonne principale. »

XVI

Cependant l'archevêque de Paris, impatient de la lenteur des conférences, fulminait séparément contre madame Guyon et ses doctrines. Madame de Maintenon, tremblant que Fénelon ne se trouvât compris dans ces réprobations de l'Église de Paris et arraché aussi à la cour où elle voulait le retenir, employa, pour le détacher de madame Guyon, la séduction de la faveur royale. Le roi le nomma archevêque de Cambrai. A ce titre, madame de Maintenon espérait le faire associer lui même aux évê-

ques qui jugaient madame Guyon et le contraindre à réprouver ainsi comme pontife ce qu'il avait admiré comme ami. Le roi entra dans ce complot de bienveillance. On y retrouve toute l'habilité d'un courtisan sous l'affection d'une amie. Elle voulait du même coup tranquilliser le roi sur les doctrines de Fénelon et reconquérir Fénelon sur madame Guyon quelle abandonnait aux évêques.

Fénelon s'alarma au premier moment d'une dignité qui devait l'enlever à son élève. Il représenta au roi que la première dignité à ses yeux était la tendresse qui l'attachait à son petit-fils et qu'il ne changerait volontairement contre aucune autre.

« Non, lui répondit avec bonté Louis XIV, j'entends que vous restiez en même temps précepteur de mon fils. La discipline de l'Église ne vous impose que neuf mois de résidence dans votre diocèse; vous donnerez les trois

autres mois à vos autres élèves ici, et vous surveillerez de Cambrai leur éducation pendant le reste de l'année, comme si vous étiez à la cour. »

Fénelon, enchaîné par de telles faveurs, se dépouilla, contre l'usage, d'une abbaye qu'il possédait, et résista avec un désintéressement exemplaire aux instances et aux exemples qui l'encourageaient à garder ces richesses de l'Église. Il ne voulut rien emporter dans son évêché des trésors d'aumônes appartenant, selon lui, à d'autres pauvres. Le monde l'admira sans l'imiter.

Le roi, d'après les inspirations de madame de Maintenon, l'adjoignit aux évêques qui scrutaient les doctrines de madame Guyon. Mais déjà la conférence était dissoute, et Bossuet, seul rapporteur et seul oracle, rédigeait à part le jugement. Fénelon, après en avoir discuté et fait modifier les termes dans un sens qui

excluait toute application de la censure à la personne de madame Guyon, signa l'exposé de principes purement théologique de cette déclaration. La paix semblait tellement cimentée entre les deux oracles de la foi en France, que Bossuet voulut présider lui-même, comme pontife consécrateur, à l'élévation ecclésiastique de son disciple et de son ami. Le roi, son fils, son petit-fils, la cour entière assistèrent, dans la chapelle de madame de Maintenon à Saint-Cyr, à la cérémonie où le génie de l'éloquence consacrait le génie de la poésie.

XVII

Mais, à peine cette paix était-elle rétablie par l'intervention de madame de Maintenon, par la longanimité de Bossuet, par l'humilité de Fénelon et par le silence de madame Guyon, que de nouvelles causes de discussion s'élevèrent à son occasion entre les pontifes. Madame Guyon s'évada secrètement du couvent où Bossuet lui avait offert un asile sûr et affectueux à Meaux, capitale de son diocèse. Elle lui écrivait qu'elle se retirait dans la solitude, loin du monde et de ses orages; mais elle se cacha,

au contraire, dans Paris, au milieu du cénacle de plus en plus fervent de ses disciples, au nombre desquels on comptait avec inquiétude Fénelon et ses amis le duc de Beauvillier et le duc de Chevreuse.

Au même moment l'archevêque de Paris mourut. C'était un homme de mœurs mondaines, qui avait blessé la conscience du roi. On cherchait un homme de haute vertu pour purifier le siége. L'Église nommait Bossuet, le monde Fénelon. Madame de Maintenon hésitait entre les deux, l'un plus redouté, l'autre plus aimé. Les soupçons de nouveauté éloignèrent de Fénelon, les craintes de la domination éloignèrent de Bossuet. Madame de Maintenon appela au siége de Paris M. de Noailles, pontife exemplaire et agréable à la cour. Bossuet ressentit avec majesté l'injure ; il ne s'abaissa ni à solliciter ni à refuser.

« Il y a toute apparence, écrivit-il à ses

amis de Paris, que Dieu, par sa miséricorde autant que par sa justice, me laissera dans ma place. Quand vous souhaitez qu'on m'offre et que je refuse, vous voulez contenter ma vanité. Il vaut mieux contenter l'humilité! Il n'y a pas à douter, malgré tout vain discours des hommes, que, selon tous mes désirs, je ne sois enterré ici aux pieds de mes saints prédécesseurs en travaillant au salut du troupeau qui m'a été confié. »

La grandeur de cette ambition était dans sa franchise. Bossuet ressentait l'indignité de la préférence de M. de Noailles envers son génie; mais il ne s'abaissait ni au murmure, ni au regret, ni même au désir; il sentait lui-même sa vengeance dans sa supériorité.

Cependant, soit qu'il fût à son insu humilié d'avoir été balancé avec la jeunesse de Fénelon et avec la médiocrité de M. de Noailles, soit que l'évasion peu loyale de madame Guyon et

sa résidence suspecte à Paris lui parussent avoir été incitées par Fénelon et avoir trompé ainsi la confiance qu'il avait mise dans son disciple, le ressentiment couva dans son âme et ne tarda pas à éclater. Il sollicita du roi l'arrestation de madame Guyon. Le roi la fit découvrir dans Paris et enfermer dans une maison de fous.

« Que voulez-vous qu'on fasse, écrivit madame de Maintenon à l'archevêque de Paris, d'elle, de ses amis de ses papiers? Le roi sera encore ici tout le jour, écrivez-lui directement. »

« Je suis ravi de cette arrestation, écrivit aussi Bossuet à madame de Maintenon; ce mystère cachait bien des maux à l'Église. »

Fénelon, alors à Cambrai, apprit avec douleur que son amie venait d'être transférée à Vincennes. Le duc de Beauvillier trembla de voir Fénelon enlevé à l'éducation du duc de Bourgogne.

« Il est évident, écrit-il, qu'il y a une cabale très-puissante et très-animée contre l'archevêque de Cambrai. Madame de Maintenon obéit à ce qu'on lui suggère ; elle est prête à se porter aux dernières extrémités contre lui. Je le vois à la veille d'être ravi aux princes comme un homme suspect de leur inspirer des doctrines dangereuses. Si on y réussit, j'aurai mon tour ; mais, au scandale près, je vous dirai que j'en serais consolé... Quant à M. de Fénelon, je ne lui conseillerais pas, quand il le voudrait, de faire une condamnation formelle des livres de madame Guyon. Il donnerait trop de joie aux libertins de la cour, et ce serait confirmer tout ce qui se débite au préjudice de la piété... Ne serait-ce pas donner lieu de croire qu'il est complice de tout ce qu'on impute à cette pauvre femme, et que, par politique et par crainte d'être disgracié, il se presse d'abjurer? Je me croirais en conscience obligé, dans tous les

cas, de dire ouvertement ce qui pourrait justifier M. de Fénelon, et, quand il serait disgracié, je le dirais plus hautement, parce qu'on verrait mieux alors que la justice et la vérité seules m'obligent à rendre témoignage... »

On transféra, après plusieurs interrogatoires, madame Guyon dans une maison cloîtrée de Vaugirard, sous la surveillance du curé de Saint-Sulpice.

« Nous n'aurons pas pour cet adoucissement, écrit madame de Maintenon, l'approbation de Bossuet; mais, pour moi, je crois qu'il est de mon devoir de détourner des violences autant qu'il m'est possible. »

XVIII

« On veut que je condamne la personne de madame Guyon, écrit au même moment Fénelon. Quand l'Église portera sur ses doctrines un arrêt, je suis prêt à le signer de mon sang. Hors de là, je ne puis ni ne dois rien faire de semblable. J'ai vu de près une vie qui m'a infiniment édifié : pourquoi veut-on que je la condamne sur d'autres faits que je n'ai point vus? Me convient-il d'aller accabler une pauvre personne que tant d'autres ont déjà foudroyée et dont j'ai été l'ami?...

» Quant à Bossuet, je serais ravi d'adhérer à son livre, s'il le souhaite, quant aux doctrines; mais je ne le puis honnêtement ni en conscience, s'il attaque une femme qui me paraît innocente, et des écrits que j'ai laissé condamner sans y attacher inutilement ma propre censure...

» Bossuet est un saint pontife, c'est un ami tendre et solide; mais il veut, par un excès de zèle pour l'Église et d'amitié pour moi, me mener au delà des bornes... Je crois madame de Maintenon sur la même pente... Elle s'afflige et s'irrite tour à tour contre moi, à chaque nouvelle impression qu'on lui donne... Tout se réduit donc de ma part à ne pas vouloir parler contre ma conscience, à ne pas consentir à insulter une femme que j'ai révérée comme une sainte sur tout ce que j'ai vu d'elle par moi-même... »

« Si j'étais capable, ajoute-t-il ailleurs dans

une lettre de tendres reproches à madame de Maintenon, sa persécutrice par amitié, si j'étais capable d'approuver une femme qui prêcherait un nouvel Évangile, il faudrait me déposer et me brûler, bien loin de me supporter comme vous le faites; mais je puis fort innocemment me tromper sur une personne *que je crois sainte*. Je n'ai jamais eu aucun *goût naturel* pour elle, je n'ai jamais éprouvé rien d'extraordinaire en elle qui ait pu me prévenir en sa faveur; elle est confiante à l'excès, la preuve en est bien claire, puisqu'il (Bossuet) vous a redit, comme des impiétés, des choses qu'elle lui avait confiées...

» Je ne compte pour rien ni ses prétendues prophéties ni ses prétendues révélations; je n'ai jamais entendu parler des images scandaleuses qu'on attribue à son mysticisme pour exprimer l'amour divin; je parierais ma tête que tout cela ne veut rien dire de précis et que Bossuet

est inexcusable de vous avoir donné comme une doctrine de madame Guyon ce qui n'était que songe, ou expression figurée, ou quelque chose d'équivalent...

» On n'a rien trouvé contre ses mœurs que des calomnies, je suis si persuadé qu'elle n'a rien enseigné de mauvais, que je répondrais encore de lui faire donner ou les explications ou les rétractations satisfaisantes... Peut-être croirez-vous que je parle ainsi pour la faire mettre en liberté? Non, je m'engage à lui faire donner ces explications sans qu'elle sorte même de prison; je ne la verrai point; je ne lui écrirai que des lettres ouvertes, lues par vous et par ses accusateurs...

» Après tout cela, laissez-là mourir en prison. Je suis content qu'elle y meure, que nous ne la voyions jamais, que nous n'entendions jamais parler d'elle!

» Pourquoi donc vous resserrez-vous le cœur

à notre égard, madame, comme si nous étions d'une autre religion que vous?... Ne craignez pas même que je contredise Bossuet, je n'en parlerai jamais que comme de mon maître ; je consens qu'il soit vainqueur et qu'il passe pour m'avoir ramené de toutes sortes d'égarements ; sincèrement, je ne veux avoir que déférence et docilité pour lui... »

XIX

Fénelon, ainsi placé par son imprudence et par la rigidité de ses adversaires entre le crime de condamner ce qu'il croyait innocent, l'humiliation de se condamner lui-même, et le danger de susciter sur sa propre tête les foudres de Bossuet, maître de l'Église de France, se retira triste et pressentant la ruine de sa vie dans la solitude de Cambrai. Là, pour manifester son innocence de foi et pour enlever tout prétexte aux récriminations de Bossuet, il écrivit son livre des *Maximes des saints*. C'était la justi-

fication, par les textes tirés des livres et des opinions des oracles mêmes de l'Église, de l'amour désintéressé de Dieu : doctrine transcendante des mystiques de tous les âges. Il soumit humblement, page par page, son manuscrit à la censure de monseigneur de Noailles, qui l'engagea à ne le communiquer qu'à ses théologiens, sans en parler à Bossuet. Il corrigea sur leurs notes tout ce qui fit pour eux l'objet de la plus légère observation. Il chargea le duc de Chevreuse, son ami, de faire imprimer le livre.

Bossuet s'indigna au bruit de la prochaine publication d'un livre dont on lui avait dérobé le secret. « Je suis certain, écrivit-il, que cet écrit ne peut causer qu'un grand scandale... Je ne puis, en conscience, le supporter !... Dieu m'oblige à faire voir qu'on veut soutenir par là des livres téméraires qui sont le renversement de la piété... Voilà la vérité à laquelle il faudra que je sacrifie ma vie !... On ne m'é-

vite, en cette occasion, après m'avoir témoigné tant de soumission en paroles, que parce qu'on sent que Dieu, en qui je me fie, me donnera la force pour éventer la mine!... »

XX

La colère de Bossuet fut contagieuse à l'apparition du livre. La justification de Fénelon parut un crime contre l'autorité de l'oracle de l'Eglise de France. Le roi prit parti pour le chef de l'épiscopat. Un historien impartial et contemporain, d'Aguesseau, attribue l'éclat de la colère de Louis XIV à l'aversion sourde qu'il nourrissait contre la supériorité d'esprit de Fénelon.

« Soit que ce prince craignît, dit d'Aguesseau, les esprits d'un ordre supérieur, soit

qu'une certaine étrangeté et une certaine recherche dans le caractère et dans les formes de Fénelon déplussent à ce prince qui était porté par son goût au *simple* et à l'*uni ;* soit que Fénelon, par une politique profonde, voulant paraître se renfermer dans ses fonctions, évitât de s'insinuer dans la familiarité du roi, il est bien certain que Louis XIV n'avait jamais paru le goûter et qu'il n'eut aucune peine à le sacrifier. »

Bossuet accrut encore cette disposition par les alarmes qu'il jeta dans la conscience du roi. Il s'accusa « *comme d'une condescendance criminelle de n'avoir pas révélé plus tôt au roi le fanatisme de son disciple !* » La cour, informée des secrètes antipathies du roi, s'ameuta tout entière contre le prétendu hérésiarque.

« Un naturel si heureux, dit encore d'Aguesseau, fut perverti, comme celui du premier homme, par la voix d'une femme. Ses talents,

son ambition, sa réputation même, furent sacrifiés par lui, non à l'illusion des sens, mais à celle de l'esprit. On vit ce génie si sublime se borner à devenir le prophète et l'oracle d'une secte, fertile en images spécieuses et séduisantes, voulant être philosophe et n'étant jamais qu'orateur, caractère qu'il a conservé dans tous les ouvrages sortis de sa plume jusqu'à la fin de sa vie. »

On alla jusqu'à l'accuser d'avoir voulu flatter la dévotion du roi pour en faire l'instrument de sa fortune, en ayant la pensée de joindre la politique à la mysticité, de former, par les liens secrets d'un langage mystérieux, une puissante cabale à la tête de laquelle il serait toujours par l'élévation et l'insinuation de son génie. Ces imputations tombaient d'elles-mêmes devant le courage qu'avait en ce moment Fénelon de mécontenter le roi et d'offenser Bossuet, pour soutenir une femme persécutée et

une doctrine calomniée. Tout le monde s'éloignait de lui. La contagion de la disgrâce dans laquelle il s'était volontairement précipité faisait redouter et éviter non-seulement de le justifier, mais même de le plaindre. Il était à Versailles aussi isolé qu'à Cambrai, attendant chaque jour l'ordre de s'exiler de la cour. Ce fut dans cette angoisse de son âme qu'un incendie dévora, avec son palais épiscopal de Cambrai, les meubles, les livres, les manuscrits qu'il contenait, sa seule richesse qu'il y avait transportée. Il reçut ce coup avec sa sérénité habituelle. « J'aime mieux, dit-il à l'abbé de Langeron qui accourut pour lui apprendre ce malheur domestique, que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'une pauvre famille. »

XXI

Cependant Bossuet fulminait de sévères censures contre le livre de Fénelon, tout en ménageant l'ancien ami. « Il nous est dur, disait-il, de parler ainsi d'un ami si accoutumé à entendre ma voix, comme j'étais moi-même si accoutumé à entendre la sienne. Dieu, sous les yeux de qui j'écris, sait avec quel gémissement j'ai porté ma triste plainte sur ce qu'un ami de tant d'années me juge indigne de traiter avec lui, moi qui n'ai jamais élevé ma voix contre

lui d'un demi-ton seulement!... Un ami de toute la vie! un cher adversaire, Dieu le sait, que je porte dans mes entrailles!... »

XXII

Au moment où Bossuet écrivait ces lignes, le roi envoyait l'ordre à Fénelon de quitter Versailles et de se rendre à Cambrai sans s'arrêter à Paris. Il lui défendait d'aller à Rome solliciter un jugement du pape sur ses doctrines, redoutant sans doute la séduction que son génie et sa vertu exerceraient à Rome comme partout. Le roi en même temps écrivait à Rome pour demander au souverain pontife une condamnation de l'archevêque de Cambrai, s'engageant à la faire exécuter par toute son autorité royale.

La séparation de Fénelon et du duc de Bourgogne, son élève, dechira ces deux cœurs. Les larmes du duc de Beauvillier et du duc de Chevreuse se mêlèrent à celles du jeune prince et de son ami. Le duc de Bourgogne se jeta en vain aux pieds du roi, son aïeul, pour arracher un contre-ordre, un sursis, un pardon : « Non, mon fils, répondit le roi; je ne suis pas maître de faire de ceci une affaire de faveur. Il s'agit de la sûreté de la foi; Bossuet en sait plus dans cette matière que vous et moi ! »

Madame de Maintenon affligée, mais d'autant plus inexorable qu'elle avait été plus complice, refusa de recevoir Fénelon.

Le duc de Beauvillier, fidèle à la vertu comme à l'amitié, parla en cœur libre au maître des grâces :

« Sire, dit-il au roi, je suis l'ouvrage de Votre Majesté. Vous m'avez élevé, vous pouvez m'abattre; dans la volonté de mon prince, je

reconnaîtrai la volonté de Dieu ; je me retirerai de la cour, Sire, avec le regret de vous avoir déplu, mais avec l'espérance d'une vie plus tranquille. »

Fénelon conjurait, au contraire, le duc de Beauvillier et ses amis de ne pas se perdre pour sa cause.

« Je suis ici accablé des opprobres dont on m'a couvert, écrit-il à ces amis, mais sacrifiez-moi ! Encore un peu de temps, et le songe trompeur de cette vie va s'évanouir, et nous serons tous réunis à jamais dans le royaume de la vérité, où il n'y a plus ni erreur, ni division, ni scandale, où la paix de Dieu sera la nôtre ! En attendant, souffrons, taisons-nous, laissons-nous fouler aux pieds, trop heureux si notre ignominie sert à sa gloire ! »

XXIII

Arrivé dans son diocèse, Fénelon se livra tout entier à la charité et à l'étude. De cette solitude sortirent des milliers de pages où respirent le génie littéraire de la plus pure antiquité et le génie moderne du christianisme, qui parlent de la Divinité avec une admirable puissance d'esprit et de langage, souvent avec le plus tendre enthousiasme. On y sent une prière, une adoration perpétuelle sous chaque parole, comme la chaleur sous la vie. On peut dire que Fénelon ne pouvait parler de Dieu sans prier.

Voici quelques-unes de ces pages prises au hasard dans cette multitude de traités et de lettres où s'épanouissait son âme. Elles le peindront mieux que tout ce que nous pouvons en dire :

« Tout porte la marque divine dans l'univers : les cieux, la terre, les plantes, les animaux, et les hommes plus que tout le reste. Tout nous montre un dessein suivi, un enchaînement de causes subalternes conduites avec ordre par une cause supérieure.

» Il n'est point question de critiquer ce grand ouvrage. Les défauts qu'on y trouve viennent de la volonté libre et déréglée de l'homme, qui les produit par son déréglement ; ou de celle de Dieu, toujours sainte et toujours juste, qui veut punir les hommes infidèles, et tantôt exercer par les méchants les bons qu'il veut perfectionner. Souvent même ce qui paraît défaut à notre esprit borné, dans un endroit séparé de l'ouvrage, est un ornement par rap-

port au dessein général, que nous ne sommes pas capables de regarder avec des vues assez étendues et assez simples pour connaître la perfection du tout. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on blâme témérairement certains morceaux des ouvrages des hommes, faute d'avoir assez pénétré toute l'étendue de leurs desseins? C'est ce qu'ou éprouve tous les jours pour les ouvrages des peintres et des architectes.

» Si des caractères d'écriture étaient d'une grandeur immense, chaque caractère regardé de près occuperait toute la vue d'un homme; il ne pourrait en apercevoir qu'un seul à la fois, et il ne pourrait lire, c'est-à-dire assembler les lettres et découvrir le sens de tous ces caractéres rassemblés. Il en est de même des grands traits que la Providence forme dans la conduite du monde entier pendant la longue suite des siècles. Il n'y a que le tout qui soit intelligible, et le tout est trop vaste pour être vu de près.

Chaque événement est comme un caractère particulier qui est trop grand pour la petitesse de nos organes, et qui ne signifie rien s'il est séparé des autres. Quand nous verrons en Dieu à la fin des siècles, dans son vrai point de vue, le total des événements du genre humain, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'univers, et leurs proportions par rapport aux desseins de Dieu, nous nous écrierons : Seigneur il n'y a que vous de juste et de sage.

» Mais, après tout, les vrais défauts mêmes de cet ouvrage ne sont que des imperfections que Dieu y a laissées pour nous avertir qu'il l'avait tiré du néant. Il n'y a rien dans l'univers qui ne porte et qui ne doive porter également ces deux caractères si opposés : d'un côté, le sceau de l'ouvrier sur son ouvrage ; d'un autre côté, la marque du néant d'où il est tiré et où il peut retomber à toute heure. C'est un mélange incompréhensible de bassesse et de gran-

deur, de fragilité dans la matière et dans la façon. La main de Dieu éclate partout, jusque dans un ver de terre. Le néant se fait sentir partout, jusque dans les plus vastes et les plus sublimes génies.

» Tout ce qui n'est point Dieu ne peut avoir qu'une perfection bornée; et qui n'a qu'une perfection bornée demeure toujours imparfait par l'endroit où la borne se fait sentir, et avertit que l'on y pourrait encore beaucoup ajouter. La créature serait le créateur même, s'il ne lui manquait rien; car elle aurait la plénitude de la perfection, qui est la divinité même. Dès qu'elle ne peut être infinie, il faut qu'elle soit bornée en perfection, c'est-à-dire imparfaite par quelque côté. Elle peut avoir plus ou moins d'imperfection; mais enfin il faut toujours qu'elle soit imparfaite, il faut qu'on puisse toujours marquer l'endroit précis où elle manque, et que la critique puisse dire : Voilà

ce qu'elle pourrait encore avoir, et ce qu'elle n'a pas.

» Qu'on étudie le monde tant qu'on voudra; qu'on descende au dernier détail; qu'on fasse l'anatomie du plus vil animal; qu'on regarde de près le moindre grain de blé semé dans la terre et la manière dont ce germe se multiplie; qu'on observe attentivement les précautions avec lesquelles un bouton de rose s'épanouit au soleil et se referme vers la nuit : on y trouvera plus de dessein, de conduite et d'industrie que dans tous les ouvrages de l'art. Ce que l'on appelle même l'art des hommes n'est qu'une faible imitation du grand art qu'on nomme les lois de la nature et que les impies n'ont pas eu honte d'appeler le hasard aveugle.

» Faut-il donc s'étonner si les poëtes ont animé tout l'univers, s'ils ont donné des ailes aux vents et des flèches au soleil, s'ils ont peint les fleuves qui se hâtent de se précipiter dans

la mer, et les arbres qui montent vers le ciel pour vaincre les rayons du soleil par l'épaisseur de leurs ombrages ? Ces figures ont passé même dans le langage vulgaire, tant il est naturel aux hommes de sentir l'art dont toute la nature est pleine ! La poésie n'a fait qu'attribuer aux créatures inanimées le dessein du Créateur, qui fait tout en elles. Du langage figuré des poëtes, ces idées ont passé dans la théologie des païens, dont les théologiens furent les poëtes. Ils ont supposé un art, une puissance, une sagesse qu'ils ont nommée *numen*, dans les créatures même les plus privées d'intelligence. Chez eux, les fleuves ont été des dieux, et les fontaines des naïades. Les bois, les montagnes ont eu leurs divinités particulières. Les fleurs ont eu Flore, et les fruits Pomone. Plus on contemple sans prévention toute la nature, plus on y découvre partout un fonds inépuisable de sagesse, qui est comme l'âme de l'univers.

» Que suit-il de là ? La conclusion vient d'elle-même. S'il faut tant de sagesse et de pénétration, dit Minutius Félix, même pour remarquer l'ordre et le dessein merveilleux du monde, combien, à plus forte raison, en a-t-il fallu pour le former? Si on admire tant les philosophes parce qu'ils découvrent une partie des secrets de cette sagesse qui a tout fait, il faut être bien aveugle pour ne pas l'admirer elle-même.

» Voilà le grand objet du monde entier, où Dieu, comme dans un miroir, se présente au genre humain. Mais les uns (je parle des philosophes) se sont évanouis dans leurs pensées; tout s'est tourné pour eux en vanité. A force de raisonner subtilement, plusieurs d'entre eux ont perdu même une vérité qu'on trouve naturellement et simplement en soi, sans avoir besoin de philosophie.

» Un voyageur entrant dans le Saïd, qui est le pays de l'ancienne Thèbes à cent portes et

qui est maintenant désert, y trouverait des colonnes, des pyramides, des obélisques, des inscriptions en caractères inconnus. Dirait-il aussitôt : Les hommes n'ont jamais habité ces lieux; aucune main d'homme n'a travaillé ici; c'est le hasard qui a formé ces colonnes, qui les a posées sur leurs piédestaux et qui les a couronnées de leurs chapiteaux avec des proportions si justes; c'est le hasard qui a lié si solidement les morceaux dont ces pyramides sont composées; c'est le hasard qui a taillé ces obélisques d'une seule pierre et qui a gravé tous ces caractères? Ne dirait-il pas, au contraire, avec toute la certitude dont l'esprit de l'homme est capable : Ces magnifiques débris sont les restes d'une majestueuse architecture qui florissait dans l'ancienne Égypte!

» Voilà ce que la simple raison fait dire au premier coup d'œil, et sans qu'il soit besoin de raisonner. Il en est de même du premier coup

d'œil jeté sur l'univers. On peut s'embrouiller soi-même par de vains raisonnements pour obscurcir ce qu'il y a de plus clair; mais le simple coup d'œil est décisif. Un ouvrage tel que le monde ne se fait jamais de lui-même: les os, les tendons, les veines, les artères, les nerfs, les muscles qui composent le corps de l'homme, ont plus d'art et de proportion que toute l'architecture des anciens Grecs et Égyptiens. L'œil du moindre animal surpasse la mécanique de tous les artisans ensemble. Si on trouvait une montre dans les sables d'Afrique, on n'oserait dire sérieusement que le hasard l'aurait formée dans ces lieux déserts; et on n'a point honte de dire que les corps des animaux, à l'art desquels nulle montre ne peut jamais être comparée, sont des caprices du hasard!

» O mon Dieu! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la nature entière, ce n'est

pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main ; mais les sens et les passions qu'ils excitent emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres sont si épaisses qu'elles ne la comprennent pas. Vous vous montrez partout, et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous et retentit de votre saint nom ; mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux et au dedans d'eux ; mais ils sont fugitifs et errants d'eux-mêmes. Ils vous trouveraient, ô douce lumière ! ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle ! ô fontaine de chastes délices ! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient au dedans d'eux-mêmes ! mais les impies ne vous perdent

qu'en se perdant. Hélas! vos dons que leur montre la main d'où ils viennent les amusent jusqu'à les empêcher de la voir; ils vivent de vous, et ils vivent sans penser à vous, ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir, car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer!

» J'ai reconnu qu'il y a dans la nature nécessairement un Être qui est par lui-même, et par conséquent parfait. J'ai reconnu que je ne suis pas cet Être, parce que je suis infiniment au-dessous de l'infinie perfection. J'ai reconnu qu'il est hors de moi, et que je suis par lui. Maintenant je découvre qu'il m'a donné l'idée de lui, en me faisant concevoir une perfection infinie sur laquelle je ne puis me méprendre; car quelque perfection bornée qui se présente à moi, je n'hésite point; sa borne fait aussitôt que je la rejette, et je lui dis dans mon cœur: Vous n'êtes point mon Dieu, vous n'êtes point

mon infiniment parfait, vous n'êtes point par vous-même. Quelque perfection que vous ayez, il y a un point et une mesure au delà de laquelle vous n'avez plus rien et vous n'êtes plus rien.

» Il n'en est pas de même de mon Dieu, qui est tout; il est, et il ne cesse point d'être; il est, et il n'y a pour lui ni degré ni mesure; il est, et rien n'est que par lui. Tel est ce que je conçois; or, puisque je le conçois, il est; car il n'est pas étonnant qu'il soit, puisque rien, comme je l'ai vu, ne peut être que par lui. Mais ce qui est étonnant et incompréhensible, c'est que moi, faible, borné, défectueux, je puis le concevoir. Il faut qu'il soit non-seulement l'objet immédiat de ma pensée, mais encore la cause qui me fait penser, comme il est la cause qui me fait être, et qu'il élève ce qui est fini à penser l'infini.

» Voilà le prodige que je porte toujours au

dedans de moi. Je suis un prodige moi-même N'étant rien, du moins n'étant qu'un être emprunté, borné, passager, je tiens de l'infini et de l'immuable que je conçois; par delà je ne puis me comprendre moi-même; j'embrasse tout, et je ne suis rien; je suis un rien qui connaît l'infini; les paroles me manquent pour m'admirer et me mépriser tout ensemble. O Dieu! ô le plus être de tous les êtres! ô être devant qui je suis comme si je n'étais pas! vous vous montrez à moi, et rien de ce qui n'est pas vous ne peut vous ressembler. Je vous vois, c'est vous-même; et ce rayon qui part de votre face rassasie mon cœur en attendant le plein jour de la vérité.

» Je demande pourquoi Dieu nous a donné cette capacité de le connaître et de l'aimer? Il est manifeste que c'est le plus précieux de tous ses dons. Nous l'a-t-il accordé d'une manière aveugle et sans raison, par pur hasard,

sans vouloir que nous en fissions usage? Il nous a donné des yeux corporels pour voir la lumière du jour. Croirons-nous qu'il nous a donné les yeux de l'esprit, qui sont capables de connaître son éternelle vérité, sans vouloir qu'elle soit connue de nous? J'avoue que nous ne pouvons ni connaître ni aimer infiniment l'infinie perfection. Notre plus haute connaissance demeurera toujours infiniment imparfaite, en comparaison de l'Être infiniment parfait.

» En un mot, quoique nous connaissions Dieu, nous ne pouvons jamais le comprendre ; mais nous le connaissons tellement, que nous disons tout ce qu'il n'est point, et que nous lui attribuons les perfections qui lui conviennent, sans aucune crainte de nous tromper. Il n'y a aucun être dans la nature que nous confondions avec Dieu ; et nous savons le représenter avec son caractère d'infini, qui est unique et incommunicable. Il faut que nous le connaissions

bien distinctement, puisque la clarté de son idée nous force à le préférer à nous-mêmes. Une idée qui va jusqu'à détrôner le *moi* doit être bien puissante sur l'homme aveugle et idolâtre de lui-même. Jamais idée ne fut si combattue, jamais idée ne fut si victorieuse. Jugeons de sa force par l'aveu qu'elle arrache de nous contre nous-mêmes.

» Nous produisons le livre qui porte toutes les marques de divinité, puisque c'est lui qui nous a appris à connaître et à aimer souverainement le vrai Dieu. C'est dans ce livre que Dieu parle si bien en Dieu, quand il dit : *Je suis celui qui est*. Nul autre livre n'a peint Dieu d'une manière digne de lui. Les dieux d'Homère sont l'opprobre et la dérision de la Divinité. Le livre que nous avons en main, après avoir montré Dieu tel qu'il est, nous enseigne le seul culte digne de lui. Il ne s'agit point de l'apaiser par le sang des victimes ; il faut l'aimer plus

que soi ; il faut ne s'aimer plus que pour lui et de son amour; il faut se renoncer pour lui, et préférer sa volonté à la nôtre; il faut que son amour opère en nous toutes les vertus et n'y souffre aucun vice. C'est ce renversement total du cœur de l'homme, que l'homme n'aurait jamais pu imaginer; il n'aurait jamais inventé une telle religion, qui ne lui laisse pas même sa pensée et son vouloir, et qui le fait être tout à autrui. Lors même qu'on lui propose cette religion avec la plus suprême autorité, son esprit ne peut la concevoir, sa volonté se révolte, et tout son fond est irrité. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il s'agit de démontrer tout l'homme, de dégrader le moi, de briser cette idole, de former un monde nouveau, et de mettre Dieu en la place du moi, pour en faire la source et le centre de tout notre amour.

» Dieu a mis les hommes ensemble dans une société où ils doivent s'aimer et s'entre-secourir

comme les enfants d'une même famille qui ont un père commun. Chaque nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse qui est répandue sur la face de toute la terre. L'amour de ce père commun doit être sensible, manifeste, et inviolablement régnant dans toute cette société de ses enfants bien-aimés. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naissent de lui : Connaissez le Seigneur qui est votre père.

» Ces enfants de Dieu ne sont sur la terre que pour connaître sa perfection et accomplir sa volonté, que pour se communiquer les uns les autres cette science et cet amour céleste.

» Il faut donc qu'il y ait entre eux une société de culte de Dieu, c'est ce qu'on nomme religion; c'est-à-dire que tous ces hommes doivent s'instruire, s'édifier, s'aimer les uns les autres, pour aimer et servir le Père commun. Le fond de cette religion ne consiste dans aucune cé-

rémonie extérieure; car elle consiste tout entière dans l'intelligence du vrai et dans l'amour du bien souverain.

» Mais il ne suffit pas de connaître Dieu; il faut montrer qu'on le connaît, et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces signes sensibles (du culte) ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement, et de réveiller les uns les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans. De plus, les hommes, faibles et légers, ont souvent besoin de ces signes sensibles pour se rappeler eux-mêmes la présence de ce Dieu invisible qu'ils doivent aimer...

» Voilà donc ce qu'on nomme religion, cérémonies sacrées, culte public du Dieu qui nous a créés. Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son Créateur sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire, sans exprimer ce

amour avec une munificence proportionnée à celui qu'il aime, enfin sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. »

XXIV

L'affaire du livre des *Maximes* traînait en longueur à Rome. Fénelon y envoya l'abbé de Chanterac, un de ses plus fervents disciples, pour le défendre contre les accusations de Paris. Pendant que la cour pontificale délibérait avec la lenteur prudente qui la caractérise, une controverse irritée se continuait en France entre Bossuet et Fénelon :

« Que peut-on penser de vos intentions? disait Fénelon à Bossuet. Je *suis ce cher disciple*

que vous portez dans vos entrailles; vous allez me pleurant partout, et vous me déchirez en me pleurant. Que peut-on penser de ces larmes, qui ne servent qu'à donner plus d'autorité à vos accusations?...

» Vous me pleurez, et vous intervertissez le sens et le texte de mes paroles?...

» Qui est-ce qui a commencé le scandale? Qui est-ce qui écrit avec un zèle amer? Vous vous indignez de ce que je ne garde pas le silence, quand vous intentez contre moi les accusations les plus atroces? »

« Oui, je le dis avec douleur, répondait Bossuet, vous avez voulu raffiner sur la sainteté. Vous n'avez trouvé digne de vous que la beauté de Dieu par elle-même. Vous vous plaignez de la force de mes expressions? Et il s'agit de dogmes nouveaux qu'on veut introduire dans l'Église!...

» Voilà pourtant ce que le monde appelle

mon langage excessif, aigre, rigoureux, emporté! Il faudrait qu'on laissât passer un dogme naissant doucement, sans éveiller l'horreur? Le laisser glisser sous l'herbe, et relâcher par cette faiblesse les saintes rigueurs du langage théologique?... Si j'ai fait autre chose que cela, qu'on me le montre; si c'est cela que j'ai fait, Dieu sera mon protecteur contre les mollesses du monde et les vaines complaisances. »

« Nous sommes, vous et moi, répliquait Fénelon, l'objet de la dérision des impies; nous faisons gémir les gens de bien. Que tous les autres hommes soient hommes, c'est ce qui ne doit pas surprendre; mais que des ministres de Jésus-Christ, ces anges des Églises, donnent au monde profane et incrédule de tels spectacles, c'est ce qui demande des larmes de sang. Trop heureux, si, au lieu de ces guerres de doctrines, nous avions toujours fait nos ca-

téchismes dans nos diocèses pour apprendre aux pauvres villageois à connaître et à aimer notre Dieu! »

XXV

Bossuet cependant avait envoyé, de son côté, à Rome un de ses neveux, l'abbé Bossuet, qui n'avait du génie de son oncle que la domination et l'invective pour solliciter les foudres de l'Église contre Fénelon. Ce jeune prêtre ne cessait de répandre à Rome, sur les doctrines et le caractère de Fénelon, les ombres de la calomnie.

« Pressez-vous, écrivait-il à son oncle ; qu'attendez-vous pour enlever à Fénelon le titre de précepteur du prince ? N'hésitez pas à envoyer

ici tout ce qui peut faire connaître l'attachement de M. de Cambrai pour madame Guyon et pour le père Lacombe, et leur doctrine sur les mœurs; cela est de la dernière conséquence!...

» J'ai été ravi du petit livre (odieuse calomnie imprimée en Hollande); il y est nommé et bien nommé, cela fera ici un effet terrible contre lui. »

Ce futur janséniste poussait le zèle de secte et de famille jusqu'à appeler dans sa correspondance Fénelon: « *Cette bête féroce!* »

Pendant ces négociations, la calomnie, à Rome et à Paris, poursuivait l'animosité par les mêmes moyens, la flétrissure des mœurs de madame Guyon, afin de faire rejaillir cette flétrissure, non-seulement sur la doctrine, mais sur la vertu de l'archevêque de Cambrai.

La tête du religeux Lacombe, enfermé dans les cachots du chateau de Lourdes, dans les

Pyrénées, s'était affaiblie et égarée par la torture de l'isolement. Il avait fini par écrire à l'évêque de Tarbes des lettres dans lesquelles il semblait confesser des relations coupables avec madame Guyon. Aussitôt qu'on eut connaissance à Paris de ces aveux du délire, on fit transférer le religieux au château de Vincennes. Là il écrivit, sous l'insinuation ou sous la contrainte, à madame Guyon une lettre où il l'exhortait, comme sa complice, à confesser leurs égarements et à se repentir.

Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, lut cette lettre à madame Guyon et la somma d'avouer les désordres confessés par le religieux, Elle se souleva contre une telle horreur. Elle soupçonna que le religieux était tombé en démence et qu'on abusait contre elle et contre Fénelon de la folie d'un prisonnier. Son désaveu et son indignation lui furent imputés à crime. Transférée pour subir une plus étroite captivité

à la Bastille, elle persista dans son innocence et dans son supplice. On s'empressa néanmoins d'envoyer ces lettres infamantes à Rome, pour y ternir celui qu'on voulait perdre.

Le cardinal de Noailles, Bossuet, madame de Maintenon elle-même, sur la foi de ces rêves d'un insensé, ne doutèrent plus du crime du religieux et de madame Guyon. « Ces lettres, écrivait l'abbé Bossuet à son oncle, feront plus d'impression que vingt démonstrations théologiques. Voilà les arguments dont nous avons besoin ! » La démence du religieux ne tarda pas à éclater. On le jeta dans une loge d'aliénés, où il mourut dans le délire. On fut forcé de reconnaître que Fénelon n'avait jamais vu ce religieux et n'avait entretenu aucune correspondance avec lui.

XXVI

On se vengea de cette déception de l'animosité par l'expulsion de tous les amis de Fénelon de la cour du duc de Bourgogne. Bossuet publia une relation du *quiétisme*, où toutes les colères et toutes les insinuations contre la doctrine prenaient la gravité de son accent contre les sectaires eux-mêmes. Fénelon voulait se taire, de peur d'entraîner dans sa ruine le duc de Beauvillier, son dernier ami auprès de son élève ; les instances de son représentant à Rome

le contraignirent à repondre. Sa réponse retourna et attendrit les cœurs.

Le contraste entre la dureté de Bossuet et la patiente réserve de l'accusé éclata aux yeux de l'opinion. « Pouvez-vous comparer, s'écrie Fénelon à la fin de sa réponse, votre procédé au mien? Quand vous publiez mes lettres, c'est pour me diffamer; quand je publie les vôtres, c'est pour montrer que vous êtes mon consécrateur. Vous violez le secret de mes lettres intimes, et c'est pour me perdre! Je me sers des vôtres, mais après vous, et c'est, non pour vous accuser, mais pour montrer mon innocence opprimée! Les lettres que vous produisez de moi sont ce qu'il y a de plus secret dans ma vie après ma confession, qui me fait, selon vous, le *Montanus* d'une nouvelle *Priscille*. Ah! pourquoi mettez-vous votre gloire à me diffamer? Qui ne sera étonné qu'on abuse du génie et de l'éloquence jusqu'à comparer une défense

si innocente, si légitime, si nécessaire, à une si odieuse révélation des secrets d'un ami ? »

On vit avec douleur, dit le contemporain d'Aguesseau, que l'un des deux grands adversaires *disait faux*, et il est certain que Fénelon, du moins, sut se donner dans l'esprit du public l'avantage de la vraisemblance. »

« Qui lui conteste de l'esprit? s'écria Bossuet en lisant cette défense; il en a *jusqu'à faire peur !* Son malheur est de s'être chargé d'une cause où il en faut tant! »

Il montra bientôt, dans cette crise de sa vie, que son âme était supérieure encore à son esprit.

XXVII

Cependant la condamnation du livre des *Maximes* n'arrivait pas. Rome hésitait. Le pape Innocent XII dissimulait mal sa conviction secrète de l'innocence de Fénelon, de la pureté de ses mœurs, du charme de sa vertu. Les cardinaux chargés d'examiner son livre se partageaient en égal nombre pour et contre. Bossuet et Louis XIV intervinrent et dictèrent l'arrêt par une lettre impérative au souverain pontife.

« Je ne puis apprendre sans douleur, disait le roi au pape, que ce jugement si nécessaire

soit retardé encore par l'artifice de ceux qui ont intérêt à le suspendre. On ne peut attendre le repos que d'une décison, mais claire, nette, qui ne puisse recevoir aucune interprétation ambiguë, pour arracher la racine du mal. Je vous demande ce jugement pour votre propre gloire; j'ajouterai à tous ces grands motifs qui doivent vous déterminer la considération que je vous prie de faire à mes instances, etc. »

Pendant que cette objurgation au pape partait accompagnée d'une plus sévère réprimande à la mollesse de l'ambassadeur du roi, Louis XIV, devançant la condamnation, se faisait apporter solennellement le tableau des officiers de la maison du duc de Bourgogne, effaçait de sa propre main le nom de Fénelon du rang de précepteur, supprimait ses appointements et faisait fermer sa chambre à Versailles.

Proscrit de l'éducation et du palais, Fénelon ne tarda pas à apprendre que l'arrêt de l'Église

allait le frapper jusque dans son caractère pontifical.

« *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons*! lui écrivait de Rome son fidèle ami, l'abbé de Chantérac. Mais nos souffrances seront heureuses si elles servent à défendre le véritable amour de Dieu. Que j'ai de joie quand je pense qu'il nous tiendra unis pendant le temps et l'éternité! Ah! combien de fois me dis-je, dans ces jours de troubles et de ténèbres : ALLONS, MOURONS AVEC LUI ! »

« Oui *mourons dans notre innocence*! lui répond Fénelon. Si Dieu ne veut plus se servir de moi dans mon ministère, je ne songerai qu'à l'aimer le reste de ma vie, n'étant plus en situation de le faire aimer des autres! »

On lui annonça en même temps la mort de madame Guyon à la Bastille. C'était un faux bruit, mais Fénelon le croyant vrai : « On me mande, écrit-il, que madame Guyon vient de mourir

dans sa captivité. Je dois dire après sa mort ce que j'ai dit pendant sa vie, que je n'ai rien connu d'elle qui ne m'ait puissamment édifié. Fût-elle un ange de ténèbres incarné, je ne pourrais dire d'elle que ce qui m'en a paru sur la terre. Ce serait une lâcheté horrible que de parler ambigument là-dessus pour me tirer moi-même d'appréhension. Je n'ai plus rien à ménager pour elle. La vérité seule me retient. »

XXVIII

Enfin la condamnation obtenue avec tant de peine de la justice et de la bonté d'Innocent XII arriva à Paris avec un cri de joie des ennemis de Fénelon à Rome.

« Nous vous envoyons la peau du lion qui nous a donné tant de peine à arracher, écrivirent-ils, et qui a étonné tout le monde par ses rugissements depuis tant de mois. »

Au moment où Fénelon reçut à Cambrai la première nouvelle de sa condamnation, il allait monter dans sa chaire pour parler au

peuple sur un sujet sacré qu'il méditait depuis quelques jours. Il n'eut pas le temps d'échanger une seule parole avec son frère, qui lui avait apporté ce coup du sort pour l'adoucir. Les assistants ne le virent ni rougir ni pâlir à cette douleur. Il s'agenouilla seulement un moment, le front dans ses mains, pour changer le sujet et le plan de son discours, et se relevant avec la sérénité de son inspiration ordinaire, il parla avec une onction pénétrante sur la soumission sans réserve due, dans toutes les conditions de la vie, à la légitime autorité des supérieurs.

Le bruit de sa condamnation, répandu de bouche en bouche par des chuchotements dans sa cathédrale, attirait tous les regards sur lui, et sa résignation invitait aux larmes. Tout le troupeau semblait frappé dans le pasteur. Lui seul se sentait soulagé et guéri par la main même qui venait de le frapper; car sa peine

n'était pas dans son orgueil, elle était dans son incertitude de conscience. L'autorité qu'il reconnaissait, en le délivrant de cette incertitude, le délivrait en même temps de son angoisse. Il avait remis sa conscience à l'Église, elle avait prononcé: il crut entendre la voix de Dieu, et il s'inclina sous l'arrêt.

« L'autorité a déchargé ma conscience, écrivait-il le soir même de ce jour; il ne me reste plus qu'à me soumettre et me taire, et à porter en silence mon humiliation. Oserai-je vous dire que c'est un état qui porte avec soi sa consolation pour un homme droit qui ne tient pas au monde? Il en coûte sans doute à s'humilier; mais la moindre résistance coûterait cent fois davantage à mon cœur. »

Le lendemain il publia une déclaration à ses diocésains, dans laquelle il s'accusa lui même d'erreur dans son livre des *Maximes des Saints*.

« Nous nous consolerons, dit-il dans cette

déclaration, l'acte le plus chrétien de sa vie; « nous nous consolerons de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification n'en soit pas affaibli, et que l'humiliation du pasteur profite en grâce et en fidélité au troupeau! »

Ce grand acte et ces belles paroles ont été interprétés par les ennemis de Fénelon vivant, en sacrifice de son orgueil d'évêque à son orgueil plus grand d'homme de cour. On y a vu la volonté habile d'enlever un prétexte d'éloignement à ses rivaux de faveur, une avance de réconciliation faite aux dépens de sa conscience à Louis XIV, un désaveu lâche et simulé d'opinions religieuses qu'il gardait intactes dans son âme, et qu'il ne condamnait que par politique. Tout homme impartial l'absout de ces calomnies adressées à sa mémoire. Si Fénelon avait eu assez d'ambition mondaine et

de dissimulation pour désavouer une opinion qui déplaisait au roi et à la cour, il en aurait eu assez pour ne pas professer cette opinion devant le roi et devant la cour, au risque de la disgrâce et de l'exil qu'il avait volontairement encourus. Sa défaveur durait déjà depuis des années, et ce n'était pas à la fin de son martyre qu'il aurait apostasié sa foi. La vérité est qu'il souffrit pour sa philosophie transcendante et pour sa piété éthérée tant que cette philosophie et cette piété ne furent réprouvées en lui et en ses amis que par le roi et par le monde, mais que, le jour où l'autorité religieuse eut prononcé, il sacrifia sans hésiter à son devoir ce qu'il avait refusé de sacrifier à son ambition.

Sans doute l'arrêt officiel de Rome ne changea pas au fond de son cœur ses sublimes convictions sur l'amour désintéressé et absolu de Dieu, il ne crut pas s'être trompé dans ce qu'il

sentait ; mais il crut s'être égaré dans ce qu'il avait exprimé, il crut surtout que l'Église voulait imposer le silence sur des subtilités qui peuvent troubler les âmes et embarrasser son gouvernement, et il acquiesça avec bonne foi et avec humilité à ce silence.

XXIX

Cette humilité et ce silence, qui édifièrent le monde, irritèrent davantage ses ennemis. Ils voulaient un hérésiarque à foudroyer, Fénelon ne leur livrait qu'une victime à admirer.

« On est très-étonné, s'écrie Bossuet lui-même, que Fénelon, si sensible à son humiliation, le soit si peu à son erreur. Il veut qu'on oublie tout, excepté ce qui l'honore. Tout cela est d'un homme qui veut se mettre à couvert de Rome, sans avoir aucune vue du bien! »

Le génie de ce grand homme ne sert ici qu'à

illustrer sa haine : il l'emporta au tombeau. Sa mort suivit de près son triomphe.

« Je l'ai pleuré devant Dieu, et j'ai prié pour cet ancien maître de ma jeunesse, écrit alors Fénelon ; mais il est faux que j'aie fait célébrer ses obsèques dans ma cathédrale, et que j'aie prononcé son oraison funèbre. De pareilles affectations, vous le savez, ne sont pas dans mon âme. »

La persécution de Bossuet contre le plus doux des disciples a entaché sa mémoire. Rien ne reste impuni, même sur la terre, des faiblesses du génie.

L'ardeur du zèle pour l'unité de foi dans le pontife n'excuse pas la cruauté du polémiste dans la dispute. Bossuet était un prophète biblique, Fénelon un apôtre de l'Évangile : l'un tout terreur, l'autre tout charité. Tout le monde envie Bossuet comme écrivain ; qui voudrait lui ressembler comme homme ? C'est

l'expiation des hommes supérieurs qui ne surent pas aimer, de n'être pas aimés après eux dans leur gloire.

Madame Guyon, cause de toutes ces agitations, sortit de Vincennes après la mort de Bossuet et vécut reléguée en Lorraine chez une de ses filles. Elle y mourut de longues années après, dans une renommée de piété et de vertu qui ne se démentit jamais, et qui justifie l'estime de Fénelon.

XXX

Tout semblait pacifié, et tout promettait à Fénelon un retour prochain auprès de son élève, le duc de Bourgogne, que les années rapprochaient du trône, quand l'infidélité d'un copiste qui livra aux imprimeurs de Hollande un manuscrit de *Télémaque*, rejeta pour jamais l'auteur dans la disgrâce de la cour et dans la colère du roi. *Télémaque*, ainsi dérobé, éclata comme une révélation et courut avec la rapidité de la flamme. Le temps l'appelait; les chances de la gloire, de la tyrannie, de la

servitude et des malheurs des peuples à la suite des guerres de Louis XIV, avaient soufflé dans toutes les âmes en Europe une sorte de pressentiment de ce livre. C'était la vengeance des peuples, la leçon des rois, l'inauguration de la philosophie et de la religion dans la politique. Une poésie éclatante et harmonieuse y servait d'organe à la vérité, et même à l'illusion.

Tout fit écho à cette douce voix d'un pontife législateur et poëte, qui venait instruire, consoler et charmer le monde. Les presses de la Hollande, de la Belgique, de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, ne pouvaient suffire à multiplier les exemplaires du *Télémaque* au gré de l'avidité des lecteurs. Ce fut en peu de mois l'évangile de l'imagination moderne; il fut classique en naissant.

Le bruit en vint à Louis XIV. Ses courtisans, en lui montrant son image dans le faible et dur

Idoménée, fléau de ses peuples, lui dirent « qu'il fallait être son ennemi pour peindre un pareil portrait. » On vit une satire sanglante des princes et du gouvernement dans les récits et dans les théories du païen. La malignité publique se complut à voir la figure du roi, des princes, des ministres, des favoris et des favorites dans tous les personnages dont Fénelon avait composé ses tableaux. Ces portraits, composés ainsi dans le palais de Versailles, sous les auspices de la confiance que le roi avait placée dans le précepteur de son héritier, parurent une trahison domestique.

Les beaux rêves de Fénelon, en contraste avec les sombres réalités de la cour et avec les tristesses d'un règne à son déclin, se levèrent comme autant d'accusations contre le monarque. La témérité, la noirceur et l'ingratitude furent imputées à l'imagination d'un poëte qui n'avait d'autre tort que d'avoir rêvé et peint

plus beau que nature. L'antipathie naturelle de Louis XIV pour Fénelon devint de l'indignation et du ressentiment. Quand on compare le règne et le poëme, on ne peut ni s'étonner, ni accuser le roi d'injustice. Un tel livre, composé à l'ombre des palais et publié à l'insu du prince, paraissait en effet la plus sanglante satire et le plus cruel outrage à la confiance intime comme à la majesté du souverain. Fénelon n'avait jamais eu dans l'âme, en l'écrivant, les sinistres allusions et les ingrates dénonciations qu'on lui supposait. Il s'était innocemment livré à sa belle imagination qui colorait tout, les gouvernements eux-mêmes, de sa perfection morale, de sa candeur et de son amour de l'humanité. Il avait voulu préparer en silence pour son royal élève un modèle de prince et de législation. Ce n'était ni son intention ni sa faute si la splendeur même de la vertu éclatant sur ses interlocuteurs et sur ses personnages

rejetait une ombre plus forte sur le règne arbitraire, superbe et persécuteur du roi. La crainte même de ces allusions lui avait fait cacher son poëme comme un mystère entre son élève et lui. Il ne comptait jamais en tirer éclat pour sa propre gloire; il le réservait pour l'instruction et pour la gloire d'un règne futur. Il n'avait jamais recherché la publicité littéraire de ses écrits; il les avait tous composés pour de petits cercles d'amitié ou de sainteté, dont ils n'étaient sortis que par leur propre rayonnement.

C'était ainsi qu'il avait écrit *Télémaque*. Ce poëme, qui, dans sa pensée, ne devait voir le jour qu'après la mort de Louis XIV, avait été écrit dans son cabinet de sa propre main, et plus tard copié par une main dont il se croyait sûr. Il était, après sa mort, légué à sa famille pour en faire l'usage que le temps comporterait. Pour lui, dans sa conscience, la publication de son poëme lui causa autant de trouble que de

douleur. Il y vit sa condamnation certaine à un éternel exil, et sa situation d'ennemi public dans une cour qui ne lui pardonnerait jamais.

XXXI

Il ne se trompait pas. Le soulèvement de la cour contre lui fut soudain. Elle eut le pressentiment du tort que ce livre lui ferait dans la postérité. Elle déguisa mal la terreur sous le dédain.

« Le livre de Fénelon, dit Bossuet qui vivait encore à l'époque de son premier bruit, est un roman. Ce livre partage les esprits : la cabale l'admire, le reste du monde le trouve peu sérieux et peu digne d'un prêtre. »

« Je ne me soucie aucunement de lire *Téléma-*

que, » écrit madame de Maintenon. Le roi, qui lisait peu, dédaigna de le lire. On affecta de l'étouffer sous le silence. Il fut convenu à Versailles qu'on n'en prononcerait pas le titre devant le roi : il le crut oublié, parce qu'il l'oubliait lui-même. Seize ans après que *Télémaque*, imprimé sous toutes les formes et traduit dans toutes les langues, inondait l'Europe, les orateurs de l'Académie française, en parlant des œuvres littéraires du temps, se taisaient sur le livre en possession du siècle et de la postérité.

Cette colère de la cour consterna l'âme du duc de Bourgogne, que la séparation, l'injustice et l'adversité attachaient davantage à son maître. Ce prince, pour échapper à la jalouse tyrannie de son grand-père, était obligé de faire un mystère de son attachement à Fénelon, et de cacher comme un crime d'État sa rare correspondance avec son ami.

» Enfin, lui écrit le jeune prince, je trouve une occasion de rompre le silence que je suis contraint de garder depuis quatre ans. J'ai souffert bien des maux; mais un des plus grands était de ne pouvoir vous dire ce que je sentais pour vous pendant ce temps, et que mon amitié augmentait par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense avec bonheur au temps où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce temps ne soit encore bien loin!... Je continue toujours à étudier seul, et j'y ai plus de goût que jamais. Rien ne me charme plus que la philosophie et la morale, et je ne me lasse pas d'y travailler. J'en ai fait quelques petits ouvrages que je voudrais bien vous envoyer pour être corrigés par vous!... Je ne vous dirai pas ici combien je suis révolté contre tout ce qu'on fait à votre égard; mais il faut se soumettre!... Ne montrez cette lettre à personne au monde, excepté à l'abbé de Langeron,

car je suis sûr de son secret... Ne me faites pas de réponse... »

Fénelon répondait de loin en loin par des lettres où les conseils de l'homme d'État étaient pénétrés de l'onction d'une tendresse paternelle. Sa consolation était dans ce coin retiré du palais de Versailles où il avait laissé son âme et où il la retrouvait dans son élève qui devait la faire régner un jour.

« Je ne vous parle que de Dieu et de vous, écrivait-il; il n'est pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix. Ma plus rude croix est de ne plus vous voir; mais je vous porte sans cesse devant Dieu dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. Amen, amen! »

Le duc de Bourgogne, en allant prendre le commandement de l'armée de Flandre dans la campagne de 1708, passa par Cambrai.

« Le roi était moins préoccupé, dit Saint-Simon, de la décoration de son petit-fils que de la nécessité de son passage par Cambrai, qui ne se pouvait éviter sans affectation. Il eut de sévères défenses, non-seulement d'y coucher, mais de s'y arrêter même pour manger; et, pour éviter le plus léger particulier avec l'archevêque, le roi lui défendit, de plus, de sortir de sa chaise. Saumery eut ordre de veiller de près à l'exécution de cet ordre; il s'en acquitta en Argus, avec un air d'autorité qui scandalisa tout le monde. L'archevêque se trouva à la poste, il s'approcha de la chaise de son pupille dès qu'il arriva, et Saumery, qui venait de mettre pied à terre et lui avait signifié les ordres du roi, fut toujours à son coude. Le jeune prince attendrit la foule qui l'environnait par le transport de joie qui lui échappa, à travers toute sa contrainte, en apercevant son précepteur. Il l'embrassa à plusieurs

reprises, et le feu de ses regards, lancé dans les yeux de l'archevêque, regards qui suppléèrent à tout ce que le roi avait interdit, eurent une éloquence qui enleva tous les spectateurs. On ne fit que relayer, mais sans se presser ; nouvelles embrassades, et on partit. La scène avait été trop publique et trop curieusement remarquée pour n'être pas rendue de toutes parts. Comme le roi avait été exactement obéi, il ne put trouver mauvais ce qui s'était pu dérober parmi les étreintes ou les regards du prince et de l'archevêque. La cour y fit grande attention, et encore plus l'armée. La considération de l'archevêque qui, malgré sa disgrâce, avait su s'en attirer dans son diocèse et même dans les Pays-Bas, se communiqua à l'armée, et les gens qui songeaient à l'avenir prirent depuis leur chemin par Cambrai plus volontiers qu'ailleurs pour aller ou revenir de Flandre. »

XXXII

C'est là, c'est à Cambrai, pendant les tristes années où l'Europe liguée faisait expier à Louis XIV l'éclat dominateur, les longues prospérités, la gloire hautaine de son règne, qu'il faut surtout admirer Fénelon. En se retournant vers le passé, la postérité ne rencontre rien de plus beau, de plus simple, de plus dévoué, de plus sage, de plus respectable ni de plus respecté que cet homme souverainement aimable, s'appliquant aux devoirs de sa charge.

Le prêtre, l'évêque, l'administrateur, l'ami, le citoyen, l'homme, et, dans chacun, tous les nobles sentiments qui parent la nature humaine, prennent sur cette figure un éclat singulier. C'est surtout au milieu des complications de la guerre malheureuse dont son diocèse est le théâtre et la victime, qu'elle devient la plus touchante personnification de la charité. Des traits charmants, ramenés chaque jour par les misères qui les multiplient en se multipliant, font bénir le nom de Fénelon et surtout sa présence. On se les redit avec amour autour de lui, comme pour en prendre sa part et s'entr'aider à supporter le malheur des temps. Les imaginations en sont émues et ajoutent encore à la vérité mille détails qui s'y joignent si naturellement qu'ils semblent l'idéaliser pour la mieux peindre. Une sorte de légende naît ainsi sous les pas du *bon archevêque* et le suit comme la douce odeur de ses vertus. Ces

récits ou ces fictions de la charité sont dans toutes les mémoires.

Pendant l'hiver et pendant la disette de 1709, cette charité s'exerça avec un zèle plus actif et sous les formes les plus diverses, pour répondre à la triple épreuve de la guerre, du froid et de la famine. Les désastres s'étaient accumulés. Les places fortifiées avec tant de soins par la prudence du roi étaient au pouvoir de l'ennemi. Les troupes, mal payées, désapprenaient l'obéissance et la discipline, comme elles avaient désappris la victoire. Le trésor était vide. L'inépuisable imagination du fisc était elle-même épuisée, et ne savait plus sous quel prétexte ou par quel appât vénal arracher au pays un dernier écu. La rigueur de l'hiver avait partout stérilisé les semences confiées à la terre. Les hommes mouraient de froid. L'été venu en vit mourir de faim, une poignée d'herbe à la bouche. Dans un grand nombre

de villes et de provinces, des séditions étonnèrent ce règne, qui trouvait tout prosterné devant lui. Les exécutions répondirent aux égarements de la misère. La paix, qu'il n'avait jamais su garder, fuyait maintenant les sollicitations humiliées de Louis XIV. L'ambition du prince Eugène et l'avarice de Marlborough prolongeaient la guerre, qui les servait eux et leur gloire. Après Hœchstædt et Ramillies, Oudenarde, Lille et Malplaquet semblaient sonner à grands coups l'heure de la France. Elle conserva longtemps la cruelle impression et elle frémit encore au souvenir de cette année où Dieu sembla punir les hommes de leurs discordes, en comblant d'une main sévère la mesure des maux dont ils s'accablaient eux-mêmes.

Mais au-dessus de ce triste souvenir, et dans cette impression même, se trouve le souvenir et l'impression de l'homme divin que la Provi-

dence montre et donne comme exemple et consolation, lorsqu'elle frappe. C'est une loi historique. Aux époques de déchirement, les grands hommes et les grandes vertus; aux désastres, les héros de charité; aux massacres des Indiens, Las-Casas; aux guerres de religion, l'Hôpital; aux vices de son siècle, saint Vincent de Paul; saint Charles Borromée à Milan; Belzunce à Marseille; aux bourreaux de la Terreur, leurs victimes. L'année 1709 et la Flandre eurent Fénelon. A ces signes de rédemption, on reconnaît la main qui châtie pour enseigner.

Le palais épiscopal de Cambrai fut l'asile de tous les malheurs. Quand il devint trop étroit, Fénelon leur ouvrit son séminaire et loua des maisons dans la ville. Des villages entiers, ruinés, par les gens de guerre, venaient se réfugier auprès de lui. Ces pauvres gens étaient reçus comme des enfants, dont les plus malheureux

avaient droit aux premiers soins. D'un autre côté, généraux, officiers, soldats malades ou blessés, étaient apportés à cette vaillante charité qui ne compta jamais les misères devant elle. C'est encore Saint-Simon qu'il faut écouter ici. Sa louange est rare et lui fait violence; mais, quand il s'agit de Fénelon, il est contraint d'essuyer tout le fiel de sa plume:

« Sa maison ouverte, et sa table de même, avait l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, et tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal, et toujours beaucoup de gens de guerre distingués, et beauconp d'officiers particuliers, sains, malades, blessés logés chez lui, défrayés et servis, comme s'il n'y en eût eu qu'un seul, et lui ordinairement présent aux consultations des médecins et des chirurgiens; il faisait d'ailleurs auprès des malades et des blessés les fonctions du pasteur le plus charitable, et souvent il allait exercer le même ministère dans les maisons et

les hôpitaux où l'on avait dispersé les soldats, et tout cela sans oubli, sans petitesse, et toujours prévenant avec les mains ouvertes. Une libéralité bien entendue, une magnificence qui n'insultait point et qui se versait sur les officiers et les soldats, qui embrassait une vaste hospitalité, et qui, pour la table, les meubles et les équipages, demeurait dans les justes bornes de sa place; également officieux et modeste, secret dans les assistances qui pouvaient se cacher, et qui étaient sans nombre; leste et délié sur les autres jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnait, et à le persuader; jamais empressé, jamais de compliments, mais d'une politesse qui, en embrassant tout, était toujours mesurée et proportionnée, en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'était que pour lui, avec cette précision dans laquelle il excellait singulièrement; aussi était-il adoré de tous. L'admiration et le dévouement pour lui étaient dans

le cœur de tous les habitants des Pays-Bas, quels qu'ils fussent, et de toutes les dominations qui les partageaient, dont il était l'amour et la vénération. »

XXXIII

Voilà donc Fénelon à l'œuvre. Il se donne aux malheureux; il fait mieux que les secourir et les soigner, il vit avec eux. Chez lui, dans les hôpitaux, par la ville, il est partout où sa présence est bonne. Ni misères rebutantes, ni maladies infectes ne l'arrêtent. Après ce que lui inspire le plus ardent désir de soulager ceux qui souffrent, il a mieux que le remède ou l'aumône, il a son regard, un mot tendre, un soupir, une larme. Il pense à tout, il pourvoit à tout, il descend au plus petit détail. Rien ne lui

semble au-dessous de ses soins, mais rien ne le surcharge. Ce n'est là que l'exercice naturel de son cœur. Il conserve une entière liberté d'esprit. Il prie, il médite comme un solitaire derrière le cloître. Comme un homme qui occupe ses loisirs, il entretient une correspondance étendue, officieuse et serviable, ou sérieuse, appliquée, pleine de lumières, avec les hommes les plus considérables, et souvent sur les affaires les plus épineuses ou les questions les plus ardues. Évêque et théologien, il compose plusieurs ouvages, instructions et mémoires sur les sujets difficiles qui, en ce moment même, occupent l'Église de France. Ses forces et ses ressources semblent intarissables, comme s'il n'avait qu'à les puiser dans son âme. Sévère et retranché pour lui-même, il ne vit que de légumes. Il ne partage même pas ce qu'il offre; il ne s'accorde rien de ce qu'il peut s'ôter pour les autres.

Le culte et la vénération que son nom inspirait traversaient ces lignes ennemies que nos armes ne savaient plus rompre. Seul et sans protection, il pouvait parcourir son diocèse. On vit la plus décriée de toutes les troupes, les hussards impériaux, l'accompagner et s'improviser en escorte pour lui dans une de ses courses pastorales. Les terres qui lui appartenaient, respectées par ordre d'Eugène et de Marlborough, devenaient un refuge pour les paysans du voisinage qui, à l'approche des gens de

guerre, y couraient avec leurs familles et tout ce qu'ils pouvaient emporter. Souvent, pour mieux protéger ses grains, ses bois, ses prairies contre les maraudeurs, les généraux ennemis prirent le soin d'y mettre des gardes.

Un jour même, des chariots chargés de blé arrivèrent sur la place d'armes de Cambrai, escortés par les troupes de Marlborough. Craignant que la rareté des subsistances ne lui permît pas de faire respecter plus longtemps ces blés dans la petite ville de Cateau-Cambrésis où Fénelon les avait déposés, le général anglais les avait fait enlever et conduire dans la ville française, en vue de son propre camp. C'est le privilége des belles âmes, de monter ainsi les autres à leur diapason et d'inspirer comme de faire les nobles actions. Le saint archevêque honorait jusqu'aux ennemis de son pays par le respect qu'ils avaient pour lui.

XXXV

Le dévouement de Fénelon ne se borna pas à des actes particuliers ; il put s'élever au noble rôle d'assistance publique. Il porta secours à son pays. Les témoignages d'admiration dont il était l'objet servirent la France. Au moment où notre armée sans subsistances allait mourir de faim, il eut la gloire (il n'y en eut jamais de plus pure ni de plus personnelle), il eut la gloire de la sauver. Il livra ses magasins aux ministres de la guerre et des finances ; et, quand

le contrôleur général l'invita à fixer lui-même le prix du blé que la nécessité rendait si précieux :

« Je vous ai abandonné mes blés, monsieur, répondit-il ; ordonnez ce qu'il vous plaira, tout sera bon. »

Il écrivait en même temps au duc de Chevreuse :

« Si on manque d'argent pour de si presants besoins, j'offre ma vaisselle d'argent et tous mes autres effets, ainsi que le peu qui me reste en blé. Je voudrais servir de mon argent et de mon sang, et non faire ma cour. »

Et quand tous les efforts et tous les sacrifices ne suffisaient plus à subvenir aux nécessités les plus urgentes de l'armée et des habitants de la Flandre, il adressait à l'intendant de l'armée cette lettre qui peint au vif les misères avec lesquelles il était aux prises :

« Monsieur, je ne puis m'empêcher de faire

ce que notre ville et notre pays désolé me pressent d'exécuter. Il s'agit de vous supplier instamment d'avoir la bonté de nous procurer les secours que vous nous avez promis de la part du roi. Ce pays et cette ville n'ont pour cette année d'autre ressource que celle de l'avoine, le blé ayant absolument manqué. Vous jugez bien, monsieur, que les armées qui sont presque à nos portes et qui ne peuvent subister que par les derrières, enlèvent une grande partie de l'avoine qui est sur la campagne. Il en périt beaucoup plus par le dégât et par le ravage que par les fourrages réglés... Il ne s'agit plus de froment, qui est monté jusqu'à un prix énorme où les familles même les plus honnêtes ne peuvent plus en acheter : sa rareté est extrême. L'orge nous manque entièrement. Le peu d'avoine qui nous restera peut-être ne saurait suffire aux hommes et aux chevaux. Il faudra que les peuples périssent ; et l'on doit craindre

une contagion qui passera bientôt d'ici jusqu'à Paris... De plus, vous comprenez, monsieur, mieux que personne, que si les peuples ne peuvent ni semer ni vivre, vos troupes ne pourront pas subsister sur cette frontière sans habitants qui leur fournissent les choses nécessaires. Vous voyez bien aussi que, l'année prochaine, la guerre deviendrait impossible à soutenir dans un pays détruit. Le pays où nous sommes se trouve tout auprès de cette dernière extrémité; nous ne pouvons plus nourrir nos pauvres, et les riches tombent en pauvreté. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que le roi aurait la bonté de faire venir dans ce pays beaucoup de grains de mars, c'est-à-dire d'orge et d'avoine : c'est l'unique moyen de sauver une frontière si voisine de Paris et si importante pour la France. Je croirais manquer à Dieu et au roi, si je ne vous représentais pas fidèlement notre état. Nous attendons tout de la compas-

sion de Sa Majesté pour des peuples qui ne lui montrent pas moins de fidélité et d'affection que les sujets de l'ancien royaume... »

XXXVI

Cependant le roi vieillissait; une maladie rapide enleva à Meudon le père du duc de Bourgogne, fils de Louis XIV, qui devait régner avant le disciple de Fénelon. Les courtisans, qui ne voyaient plus de degrés entre le trône et le duc de Bourgogne, commencèrent à tourner leurs regards vers le soleil levant et à apercevoir de nouveau Fénelon derrière lui. Le tableau que Saint-Simon, ce lynx des cours, trace de cette mort du grand Dauphin, père du duc de Bourgogne, fait entrer le jour vrai jusque dans

les cœurs les plus ténébreux. Jamais le voile des intérêts, des égoïsmes, des douleurs simulées, des joies secrètes, des espérances retournées du couchant au levant, de la tombe au trône, ne fut si impitoyablement déchiré par la plume du grand satiriste :

« Tandis que Meudon était rempli d'horreur, tout était tranquille à Versailles, sans en avoir le moindre soupçon. Nous avions soupé. La compagnie, quelques heures après, s'était retirée, et je causais avec madame de Saint-Simon, prête à se mettre au lit, lorsqu'un valet de chambre de madame la duchesse de Berri entra tout effarouché ; il nous dit qu'il y avait de mauvaises nouvelles de Meudon. Je courus chez madame la duchesse de Berri aussitôt ; il n'y avait plus personne ; ils étaient tous allés chez madame la duchesse de Bourgogne. J'y poussai tout de suite.

» J'y trouvai tout Versailles rassemblé, ou y

arrivant; toutes les dames en déshabillé, la plupart prêtes à se mètre au lit, toutes les portes ouvertes, et tout en trouble. J'appris que monseigneur avait reçu l'extrême-onction, qu'il était sans connaissance et hors de toute espérance, et que le roi avait mandé à madame la duchesse de Bourgogne qu'il s'en allait à Marly, et de le venir attendre dans l'avenue entre les deux écuries pour le voir en passant.

» Ce spectacle attira toute l'attention que j'y pus donner par les divers mouvements de mon âme, et ce qui tout à la fois se présenta à mon esprit. Les deux princes et les deux princesses étaient dans le petit cabinet derrière la ruelle du lit. La toilette pour le coucher était à l'ordinaire dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne, remplie de toute la cour en confusion. Elle allait et venait du cabinet dans la chambre, en attendant le moment d'aller au passage du roi; et son maintien toujours

avec ses mêmes grâces, était un maintien de trouble et de compassion que celui de chacun semblait prendre pour sa douleur. Elle disait ou répondait en passant devant les uns et les autres quelques mots rares. Tous les assistants étaient des personnages vraiment expressifs. Il ne fallait qu'avoir des yeux sans aucune connaisance de la cour pour distinguer les intérêts peints sur les visages, ou le néant de ceux qui n'étaient de rien : ceux-ci tranquilles à eux-mêmes, les autres pénétrés de douleur ou de gravité et d'attention sur eux-mêmes pour cacher leur élargisement et leur joie.

» Mon premier mouvement fut de m'informer à plus d'une fois, de ne croire qu'à peine au spectacle et aux paroles ; ensuite de craindre trop peu de cause pour tant d'alarme; enfin, de retour sur moi-même par la considération de la misère commune à tous les hommes, et que moi-même je me trouverais

un jour aux portes de la mort. La joie néanmoins perçait à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler. Ma délivrance particulière me semblait si grande et si inespérée, qu'il me semblait, avec une évidence encore plus parfaite que la vérité, que l'État gagnait tout en une telle perte. Parmi ces pensées, je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade en réchappât, et j'en avais une extrême honte.

» Enfoncé de la sorte en moi-même, je ne laissai pas de mander à madame de Saint-Simon qu'il était à propos qu'elle vînt, et de percer de mes regards clandestins chaque maintien, chaque mouvement; d'y délecter ma curiosité, d'y nourrir les idées que je m'étais formées de chaque personnage, qui ne m'ont guère trompé, et de tirer de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est

si rarement maître, et qui par là, à qui connaît la carte et les gens, deviennent des inductions sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en tout autre temps rassis.

» Je vis arriver madame la duchesse d'Orléans, dont la contenance majestueuse et compassée ne disait rien ; quelques moments après passa M. le duc de Bourgogne, avec un air fort ému et peiné ; mais le coup d'œil que j'assénai vivement sur lui ne m'y rendit rien de tendre, et ne me rendit que l'occupation profonde d'un esprit saisi.

» Valets et femmes de chambre criaient déjà indiscrètement, et leur douleur prouva bien tout ce que cette espèce de gens allait perdre. Vers minuit et demi, on eut des nouvelles du roi ; et aussitôt je vis madame la duchesse de Bourgogne sortir du petit cabinet avec monseigneur le duc de Bourgogne, l'air alors plus touché qu'il ne m'avait paru la première fois,

et qui rentra aussitôt dans le cabinet. La princesse prit à sa toilette son écharpe et ses coiffes; debout et d'un air délibéré, traversa la chambre, les yeux à peine mouillés, mais trahie par de curieux regards lancés de part et d'autre à la dérobée, et suivie seulement de ses dames, gagna son carrosse par le grand escalier.

» Comme elle sortait de sa chambre, je pris mon temps pour aller chez madame la duchesse d'Orléans, avec qui je grillais d'être. En entrant chez elle, j'appris qu'ils étaient chez Madame. Je poussai jusque-là à travers leurs appartements. Je trouvai chez elle madame la duchesse d'Orléans avec cinq ou six de ses dames familières. Je pétillais cependant de tant de compagnie; madame la duchesse d'Orléans qui n'en était pas moins importunée, prit une bougie et passa derrière sa chambre. J'allai alors dire un mot à l'oreille à la duchesse de Villeroy; elle et moi pensions de même sur

l'événement présent. Elle me poussa, et me dit tout bas de me contenir. J'étouffais de silence parmi les plaintes et les surprises narratives de ces dames, lorsque M. le duc d'Orléans parut à la porte du cabinet et m'appela.

» Je le suivis dans son arrière-cabinet en bas sur la galerie, lui près de se trouver mal, et moi les jambes tremblantes de tout ce qui se passait sous mes yeux et au dedans de moi. Nous nous assîmes par hasard vis-à-vis l'un de l'autre ; mais quel fut mon étonnement lorsque, incontinent après, je vis les larmes lui tomber des yeux. Monsieur! m'écriai-je en me levant dans l'excès de ma surprise. Il me comprit aussitôt, et me répondit d'une voix coupée et pleurant véritablement : — Vous avez raison d'être surpris, et je le suis moi-même; mais le spectacle touche. C'est un bon homme avec qui j'ai passé ma vie ; il m'a bien traité et avec amitié, tant qu'on l'a laissé faire et qu'il a agi

de lui-même. Je sens bien que l'affliction ne peut être longue : dans quelques jours je trouverai tous les motifs de me consoler dans l'état où l'on m'avait mis avec lui ; mais présentement le sang, la proximité, l'humanité, tout touche, et les entrailles s'émeuvent. Je louai ce sentiment, et le prince se leva, se mit la tête dans un coin, le nez dedans, et pleura amèrement et à sanglots : chose que, si je n'avais vue, je n'eusse jamais crue. Je l'exhortai à se calmer ; il y travaillait lorsqu'il fut averti que madame la duchesse de Bourgogne arrivait : il la fut joindre, et je le suivis.

» Madame la duchesse de Bourgogne, arrêtée dans l'avenue entre les deux écuries, n'avait attendu le roi que fort peu de temps. Dès qu'il approcha, elle mit pied à terre et courut à sa portière. Madame de Maintenon, qui était de ce même côté, lui cria : Où allez-vous, madame ? N'approchez pas ; nous sommes pestiférés. Je

n'ai point su quel mouvement fit le roi. qui ne l'embrassa pas à cause du mauvais air. La princesse à l'instant regagna son carrose et s'en revint.

« La princesse, à son retour, trouva les deux princes et madame la duchesse de Berri avec le duc de Beauvillier qu'elle avait fait appeler. Les deux princes, ayant chacun sa princesse à son côté, étaient assis sur un même canapé près des fenêtres, le dos à la galerie; tout le monde épars, assis et debout, et en confusion dans ce salon, et les dames les plus familières par terre, aux pieds ou proche du canapé des princes.

» Là, dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait apertement sur les visages. Monseigneur n'était plus; on le savait, on le disait; nulle contrainte ne retenait plus à son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel, et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec

sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée.

« Les premières pièces offraient les mugissements continus des valets; plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée, pleuraient amèrement ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point

ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine; en un mot, en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière. Les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots, qui avaient en partage le caquet, les questions, le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces que les plus touchés; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leurs corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout, un

certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux, les accidents momentanés qui arrivaient à ces rencontres; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se décomposer; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux, les distinguaient malgré qu'ils en eussent.

» Les deux princes et les deux princesses assises à leurs côtés, prenant soin d'eux, étaient les plus exposés à la pleine vue. Monseigneur le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douleur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berri, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, et poussait, non des sanglots, mais des cris, des hurlements. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même et se précautionner de remèdes et de gens de la faculté. Ma-

dame la duchesse de Berri était hors d'elle; le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage; on y voyait comme écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secourir, à le soutenir, on voyait un soin vif de lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même. Madame la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée. Quelques larmes amenées du spectacle, et souvent entretenues avec soin, fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage; et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

» Le duc de Beauvillier, debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid, donnait ses ordres pour le soulagement des princes.

» Madame, rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie en pleine nuit pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

» Madame la duchesse d'Orléans, quelques-unes de ses dames affectées de même à l'égard de l'événement, s'étaient retirées dans le petit cabinet. Elles y étaient quand j'arrivai.

» Je voulais douter encore, quoique tout me montrât ce qui était; mais je ne pus me résoudre à m'abandonner à le croire que le mot ne m'en fût prononcé par quelqu'un à qui on pût ajouter foi. Un hasard me fit rencontrer M. d'O, à qui je le demandai, et qui me le dit nettement. Cela su, je tâchai de n'en être pas

bien aise; je ne sais pas trop si je réussis bien, mais au moins est-il vrai que ni joie ni douleur n'émoussèrent ma curiosité, et qu'en prenant bien garde de conserver toute bienséance, je ne me crus pas engagé par rien au personnage douloureux. Je ne craignais plus le retour du feu de la citadelle de Meudon, ni les cruelles courses de son implacable garnison, et je me contraignis moins qu'avant le passage du roi pour Marly de considérer plus librement toute cette nombreuse compagnie, d'arrêter mes yeux sur les plus touchés et sur ceux qui l'étaient moins, de suivre les uns et les autres de mes regards et de les en percer tous à la dérobée. Il faut avouer que pour qui est bien au fait de la carte intime d'une cour, les premiers spectacles d'événements rares de cette nature, si intéressante à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême. Chaque visage vous rappelle les soins, les intrigues, les sueurs

employées à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales; les adresses à se maintenir et à en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela, les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manéges, les avances, les ménagements, les petitesses, les bassesses de chacun, les déconcertements des uns au milieu de leur chemin, au milieu ou au comble de leurs espérances; la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée; la vertu de ressort qui pousse dans cet instant leurs menées et leurs concerts à bien; la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là (et j'en étais des plus avant), la rage qu'en conçoivent les autres, leur embarras et leur dépit à le cacher; la promptitude des yeux à voler partout en sondant des âmes, à la faveur de ce premier

trouble de suprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'esprit en eux et plus en d'autres qu'on n'avait pensé : tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes forme un plaisir à qui le sait prendre, qui, tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour.

» Mais celui de tous, continue Saint-Simon, à qui cet événement fut le plus sensible, fut Fénelon. Quelle longue prépartion de son esprit à cette mort! Quelle approche d'un triomphe sûr et complet! quel puissant rayon de lumière vint à percer tout à coup une demeure de ténèbres? Confiné depuis douze ans dans son diocèse, ce prélat y vieillissait sous le poids inutile de ses espérances, et voyait les années s'écouler dans une uniformité qui ne pouvait que le désespérer. Toujours odieux au roi, à

qui personne n'osait prononcer son nom, même en choses indifférentes; plus odieux encore à madame de Maintenon, parce qu'elle l'avait perdu!... plus en butte que tout autre à la terrible cabale qui disposait du Dauphin mort, il n'avait de ressource que dans l'inaltérable amitié de son pupille, devenu lui-même victime de cette cabale, et qui, selon le cours ordinaire de la nature, devait l'être trop longtemps pour que son précepteur pût se flatter d'y survivre... En un clin d'œil ce pupille devient Dauphin, en un autre clin d'œil il parvient à une sorte d'avant-règne. »

XXXVII

La cour tout entière eut l'arrière-pensée de Fénelon à cet événement; son nom se présenta comme un remords ou comme une espérance à tous. On crut le voir régner dans un lointain qu'une mort si inattendue rapprochait des imaginations. La conduite du roi envers son petit-fils, tenu jusque-là dans l'ombre par son grand-père, redoubla l'inquiétude chez les uns, l'espoir chez les autres. Louis XIV retint un matin le jeune prince dans son cabinet au moment du conseil, et ordonna à tous les ministres d'al-

ler travailler chez le duc de Bourgogne toutes les fois que ce prince les appellerait, et, dans le cas où il ne les appellerait pas, d'aller d'eux-mêmes lui rendre compte des affaires de l'État comme au roi lui-même.

« Ce fut, dit l'historien des *Mystères du Palais*, le coup de foudre pour les ministres, presque tous ennemis du prince et de Fénelon. Quelle chute pour de tels hommes, ajoute-t-il, que d'avoir à compter avec un prince qui n'avait plus rien entre le trône et lui, qui était capable, éclairé, d'un esprit juste et supérieur; qui pesait tout au poids de sa conscience, et qui, de plus, était secrètement en confidence d'âme et de cœur avec Fénelon! »

Ce changement était l'œuvre de madame de Maintenon, à qui le jeune prince, conseillé par Fénelon, avait témoigné une déférence flatteuse pour son amour-propre et rassurante pour son avenir. Elle avait senti, à travers la mort du Dau-

phin, le frisson d'un règne futur. Pour s'assurer éventuellement une prolongation d'influence, elle voulait acheter la reconnaisance du successeur. Elle avait passé, le lendemain des funérailles du Dauphin, dans le parti qu'elle avait tenu jusque-là écarté de la faveur. Le roi, qui ne pensait plus que par elle, sembla préparer lui-même la transition de sa tombe au trône de son petit-fils.

XXXVIII

Fénelon, relevé de son découragement par cette main de la mort qu'il prit pour la main de Dieu, jeta un cri de délivrance et de joie sévère vers son élève.

« Dieu, lui écrivait-il, vient de frapper un grand coup! mais sa main est souvent miséricordieuse, jusque dans ses coups les plus rigoureux. Ce spectacle affligeant est donné au monde pour montrer aux hommes éblouis combien les princes, si grands en apparence, sont petits en réalité. Heureux ceux qui n'ont

jamais regardé leur autorité que comme un dépôt qui leur est confié pour le seul bien des peuples ! Il est temps de se faire aimer, craindre, estimer. Il faut de plus en plus tâcher de plaire au roi, de s'insinuer dans son cœur, de lui faire sentir un attachement sans bornes, de le ménager, de le soulager par des complaisances convenables. Il faut devenir le conseil du roi, le père des peuples, la consolation des oprimés, la resource des malheureux, *l'appui de la nation ;...* écarter les flatteurs, distinguer le mérite, le chercher, le prévenir, apprendre à le mettre en œuvre ; se rendre supérieur à tous, puisqu'on est placé au-dessus de tous... Il faut vouloir être le père et non le maître ; il ne faut pas que tous soient à un seul, mais un seul à tous pour faire leur bonheur. »

Ces conseils directs de Fénelon étaient commentés tous les jours par les avis plus intimes qu'il faisait parvenir au prince par ses deux

amis, le duc de Beauvillier et le duc ds Chevreuse.

« Qu'il détrompe le public, leur écrit Fénelon, sur les petitesses de piété scrupuleuse qu'on lui impute ; qu'il soit sévère pour lui-même en particulier, mais qu'il ne fasse point craindre à la cour une réforme sévère dont le monde n'est pas capable. Il ne doit dire que ce qu'on peut porter : point de puérilité ni de minuties en religion.... On apprend plus à gouverner les hommes en les étudiant qu'en étudiant les livres! »

XXXIX

Le palais jusque-là désert de Fénelon à Cambrai devint le vestibule de la faveur. Les courtisans et les ambitieux qui s'étaient écartés douze ans, comme d'une contagion, de la disgrâce de Fénelon, y accoururent sous tous les prétextes. Chacun voulait prendre les gages du crédit futur. Il reçut tout le monde avec cette grâce naturelle qui le faisait régner par anticipation sur les cœurs.

Les mémoires sur le gouvernement, qu'il

adressait par le duc de Chevreuse au Dauphin, étaient une constitution tout entière de la monarchie. Ses réformes politiques avaient passé de la poésie dans la réalité; mais elles s'y étaient dépouillées des chimères qui les décréditaient dans le *Télémaque*, et elles y portaient l'empreinte de la maturité, de la réflexion et de la pratique. Le saint était devenu ministre, et le poëte homme d'État. On y trouve tout ce qui s'est accompli, tenté ou préparé depuis pour l'amélioration du sort des peuples :

Le service militaire réduit à cinq ans de présence sous les drapeaux;

Les pensions aux invalides, servies dans leurs familles pour être dépensées dans leurs villages, au lieu d'être dilapidées dans l'oisiveté et dans la débauche du palais des Invalides dans la capitale;

Jamais de guerre générale contre toute l'Europe;

Un système d'alliances variant avec les intérêts légitimes de la patrie:

Un état régulier et public des recettes et des dépenses de l'État;

Une assiette fixe et cadastrée des impôts, le vote et la répartition de ces subsisdes par les représentants des provinces;

Des assemblées provinciales;

La suppression de la survivance et de l'hérédité des fonctions;

Les états généraux du royaume convertis en assemblées nationales;

La noblesse dépouillée de tout privilége et de toute autorité féodale, réduite à une illustration consacrée par le titre de la famille;

La justice gratuite et non héréditaire;

La liberté réglée de commercer;

L'encouragement aux manufactures;

Les monts-de-piété, les caisses d'épargne;

Le sol français ouvert de plein droit à tous

les étrangers qui voudraient s'y naturaliser;

Les propriétés de l'Église imposées au profit de l'État;

Les évêques et les ministres du culte élus par leurs pairs ou par leur peuple;

La liberté des cultes;

L'abstention du pouvoir civil dans la conscience du citoyen, etc.

Tels étaient les plans tout prêts de Fénelon pour le moment qui l'appellerait au ministère. Si le duc de Bourgogne avait vécu, et si Fénelon avait conservé sur lui l'ascendant que tant d'années d'absence avaient respecté, 1789 aurait commencé en 1715, et la monarchie, réformée, n'eut été que la république chrétienne avec une tête.

Mais il n'est jamais donné à un seul homme de devancer un peuple. La Providence allait renverser, dans la tombe prématurée du prince, les idées, les plans, les vertus, les rêves, l'ambition, l'espoir et la vie du philosophe.

XL

Un vent de mort soufflait sur la famille royale; tout tombait d'avance autour de Louis XIV, prêt à tomber, la duchesse de Bourgogne, les délices de la cour et la passion de son mari, inopinément frappée, entraîna son mari au tombeau. Le coup fut aussi prompt que terrible. Fénelon n'eut pas le temps d'y préparer son cœur; il apprit en même temps la maladie et la mort de son élève. Cet élève était devenu la perspective de la France; elle attendait son règne comme celui de la vertu

et de la félicité publique. Fénelon avait corrigé et achevé dans cette âme l'œuvre ébauchée par la nature d'un prince accompli.

« Quel amour du bien! s'écrie le moins adulateur des historiens, quel dépouillement de soi-même! quelle pureté d'intention! quels effets de la Divinité dans cette âme candide, simple et forte, qui, autant qu'il est donné à l'homme ici-bas, en avait conservé l'empreinte! quels vifs élans d'actions de grâce, dans l'agonie, d'être préservé du sceptre et des comptes qu'il en faut rendre! quel ardent amour de Dieu! quel perçant regard sur son néant! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde! quelle confiance tempérée! quelle sage paix! quelle invincible patience! quelle douceur! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu!.... La France enfin tombe sous ce dernier châtiment; Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas : la terre n'en était pas digne!... »

Or, ce prince, ces vertus, ces saintetés, ces espérances montrées et perdues, c'était Fénelon qui les avait faites ! C'était le maître qui disparaissait dans le disciple ; c'était Fénelon qui mourait avec le duc de Bourgogne.

Il ne laissa échapper qu'un mot :

« Tous mes liens sont rompus... rien ne m'attache plus à la terre !... »

Sa vie en effet était désormais sans mobile, il en avait perdu le but. Ce règne qu'il avait rêvé pour le genre humain était enseveli avec le Germanicus de la France :

« Il l'a montré au monde, et il l'a détruit, écrit-il quelques semaines après au duc de Chevreuse, confident de ses larmes. Je suis frappé d'horreur, et malade sans maladie, de saisissement. En pleurant le prince mort, je m'alarme pour les vivants. Il faut que le roi fasse la paix. Si nous allions tomber dans les orages d'une minorité ! sans mère, sans régent, avec une

guerre malheureuse au dehors, tout épuisé au dedans!... Je donnerais ma vie, non-seulement pour l'État, mais encore pour les enfants de notre cher prince, qui vit plus en moi encore que pendant sa vie. »

Il conseillait avec passion au duc de Beauvillier d'aller entretenir madame de Maintenon de la nécessité urgente pour le roi de former un conseil de gouvernement à la tête duquel seraient ses vertueux amis.

« J'espère peu, dit-il, de cette favorite surannée, pleine des ombrages, des jalousies, des petitesses, des aversions, des dépits et des finesses de femme; mais enfin Dieu se sert de tout! » Il conjure le duc de Chevreuse de ne pas refuser, par une funeste modestie, d'entrer dans le conseil de régence. Ce gouvernement, composé de ceux qu'il inspirait depuis tant d'années, aurait été encore celui du duc de Bourgogne. Fénelon poursuivait le rêve de sa vie pour le bon-

heur des peuples jusque dans le sépulcre du prince pour lequel il avait rêvé; il voulait le faire régner après sa mort. Dans cette pensée, qui le travailla jusqu'à la fin, il tremblait que le roi ne découvrît dans les papiers du duc de Bourgogne un écrit qui aurait paru à ce prince un crime plus impardonnable que le *Télémaque:* c'était la *Direction pour la conscience d'un roi*, code de piété, de tolérance, de devoir envers les peuples, dont chaque ligne était une accusation contre l'égoïsme, l'intolérance, la gloire onéreuse et personnelle de Louis XIV. Les amis de Fénelon avaient fait disparaître ce manuscrit des papiers de son petit-fils.

XLI

Mais la mort des deux amis de Fénelon, le duc de Chevreuse et le duc de Beauvillier, fit écrouler cette dernière chimère du bien public. La sainte ambition de leur ami mourut enfin avec eux. Fénelon détourna ses regards des décadences et des calamités du règne qui finissait, et il se tourna tout entier vers les pensées immortelles. Ses écrits et ses correspondances de cette époque portent l'empreinte de cette mélancolie qui, dans les hommes du siècle, n'est que le découragement d'une vie trompée; qui

dans les hommes de foi, n'est que le déplacement de leurs espérances d'ici-bas, là-haut. Il écrivit, comme Socrate discourut à sa dernière heure, sur l'immortalité de l'âme. L'amitié du moins lui restait : il en perdit la meilleure part avec l'abbé de Langeron, le disciple, le confident, le soutien de son cœur dans toutes les fortunes. L'abbé de Langeron expira dans les bras de son maître.

« Ah! je n'ai pas la force que vous me supposez, écrivait Fénelon à un ami commun qui le félicitait de ne pas sentir à travers sa piété les tristesses des séparations humaines : j'avoue que je me suis pleuré moi-même en pleurant mon ami. Il me reste une espèce de langueur intérieure; je ne me console que par la lassitude de la douleur. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin si claire et si douce, que vous en auriez été attendri. Lors même que ses idées se brouillaient un peu, ses sentiments

étaient tout d'espérance, de patience d'abandon entre les mains de Dieu. Je vous raconte tout ceci pour ne pas vous affliger de ma tristesse, sans vous représenter en même temps cette joie de la foi dans la douleur dont parle saint Augustin, et que Dieu m'a fait sentir dans cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ce qui était ici-bas ma consolation! Je lui offrais celui que je tremblais de perdre!... »

« Je ne vis plus que d'amitié, s'écrie-t-il ailleurs en revenant sur cette perte, et ce sera l'amitié qui me fera mourir! Mais nous retrouverons bientôt tout ce que nous semblons perdre; encore un peu de temps, et il n'y aura plus à pleurer. »

XLII

Une fièvre dont la cause était dans l'âme le saisit le premier jour de l'année 1715; elle consuma en six jours le peu vie que les années, le travail et la douleur avaient épargné dans ce cœur qui avait tout prodigué aux hommes. Il mourut en saint et en poëte, en se faisant lire dans les cantiques sacrés les hymnes les plus sublimes et les plus douces qui emportaient à la fois son âme et son imagination au ciel.

« Répétez-moi encore ce passage! disait-il, en savourant ces chants de l'espérance, à son

lecteur. Encore, encore! Jamais assez de ces divines paroles! reprenait-il quand on se taisait parce qu'on le croyait endormi. Il était insatiable de cet avant-goût d'immortalité. »

« Seigneur, s'écria-t-il une fois, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail du reste du jour; faites votre volonté! »

Ces paroles affligèrent les assistants, et l'abbé de Chantérac, son premier et son dernier ami, lui dit:

« Mais pourquoi nous quittez-vous? Dans cette désolation, à qui nous laissez-vous? Peut-être que les bêtes féroces vont venir ravager votre petit troupeau! »

Il ne répondit que par un regard tendre et par un soupir. Il expira doucement le matin de la nuit suivante, dans une résignation semblable à la joie, dans la prière et dans l'amitié

L'abbé de Chantérac, comme s'il n'eût plus

rien eu à faire sur la terre après la mort de celui pour lequel il avait uniquement vécu, expira de douleur après les funérailles de son ami. La France entière porta dans son âme le deuil de son poëte et de son saint. Louis XIV lui-même sembla s'apercevoir à la fin, mais trop tard, qu'une grande âme manquait à son empire et une grande force à sa vieillesse.

« Voilà, s'écria-t-il, un homme qui aurait pu être bien nécessaire dans les désastres dont mon royaume va être frappé! »

Vain regret posthume, qui n'apprécie le génie qu'éteint, et la vertu que dans la tombe!

XLIII

Ainsi vécut et mourut Fénelon. Son nom est resté populaire et plus immortel encore que ses œuvres, parce qu'il répandit plus d'âme encore que de génie dans ses ouvrages et dans son siècle. Ce qu'on adore en lui, c'est lui-même. Son nom est son immortalité. Les hommes sont plus justes qu'on ne croit dans leur rétribution. Fénelon aima, ce fut son génie ; il fut aimé, ce sera sa gloire. De tous les grands hommes de ce grand siècle de Louis XIV,

aucun n'a laissé une mission si douce à regarder : il y a de la tendresse dans l'accent de tout homme qui parle de cet homme. Sa poésie enchante notre enfance; sa religion respire la douceur de l'agneau, symbole du Christ; sa politique même n'a que les erreurs et les illusions de l'amour trompé; sa vie tout entière est le poëme de l'homme de bien aux prises avec les impossibilités des temps.

Il n'a rien opéré, dit-on, des biens qu'il méditait de faire. Il a fait plus : il en a donné l'idée, il a appliqué dans sa pensée son évangile à la société, il a voulu le règne de Dieu sur la terre, il a enseigné aux rois les droits sacrés de l'homme en enseignant aux peuples les devoirs du citoyen. Il a eu la soif de l'égalité chrétienne, de la liberté réglée, de la justice, de la morale, de la charité dans les rapports des gouvernants avec les peuples, des peuples avec les gouvernants; il a été le tribun de la

vertu, le prophète de l'amélioration sociale; il a versé son âme dans l'âme de deux siècles; il a adouci et christianisé le génie de la France; quelquefois le poëte de la chimère, mais toujours le poëte de la charité. La conscience lui doit une vertu de plus, la tolérance; les trônes un devoir de plus, l'amour des peuples; les républiques une gloire de plus, l'humanité. La France a eu des génies plus mâles, elle n'en a eu aucun d'aussi tendre. Si le génie avait un sexe, on dirait que Fénelon a eu l'imagination d'une femme pour rêver le ciel, et l'âme d'une femme pour aimer la terre. Quand on prononce son nom ou quand on ouvre son livre, chacun croit voir sa figure; on croit entendre la voix d'un ami. Y a-t-il une gloire qui surpasse en élévation et en solidité tant d'amour?

Quand on voudra faire son épitaphe, on pourra l'écrire en ces mots:

« Quelques hommes ont fait craindre ou briller davantage la France ; aucun ne la fit plus aimer des nations. »

FIN

BOSSUET

I

Si, après avoir étudié dans tous ses détails la vie, les actes, les œuvres, les croyances, les fautes, les vertus, le style, la parole d'un homme aussi mémorable que Bossuet, on cherche à résumer en un seul mot le caractère général de cet homme, le mot qui se présente à l'esprit pour caractériser Bossuet, c'est le mot Prêtre.

Le Prêtre, pour apparaître dans toute sa majesté, dans toute son autorité, dans toute sa pompe morale pour l'imagination, ne peut

pas se personnifier plus complétement que dans Bossuet.

Bossuet, pour être lui-même, pour développer dans toute son étendue et à toute sa hauteur les grandes qualités d'âme, de génie, de gouvernement, d'éloquence, dont la nature l'avait pétri, ne pouvait être autre chose que prêtre, cet homme était formé pour le sacerdoce, pour le pontificat, pour l'autel, pour le parvis, pour la chaire, pour la robe traînante, pour la tiare. Aucun autre lieu, aucune autre fonction, aucun autre costume ne siéent à cette nature. L'imagination ne saurait se représenter Bossuet sous l'habit laïque. Il est né pontife. La nature et la profession sont si indissolublement liées et confondues en lui que la pensée même ne peut les séparer. Ce n'est pas un homme, c'est un oracle.

II

Nous ne voulons ni flatter ni dénigrer ici le sacerdoce. Nous ne voulons parler du prêtre qu'en philosophe et en historien; la théologie est, comme la conscience, du domaine privé de chaque communion. Nous n'y entrons pas; mais, en laissant de côté la théologie du prêtre et en ne considérant ici que la profession sacerdotale dans ses rapports avec le monde, nous devons reconnaître les supériorités morales et les priviléges inhérents à cette profes-

sion pour l'homme de génie et de vertu qui s'y consacre.

Et d'abord un préjugé de piété, de force et de vertu se répand à l'instant sur le prêtre. La sainteté du sanctuaire le suit en quelque sorte hors du lieu saint. Ce préjugé n'est pas purement imaginaire. Nous connaissons les faiblesses, les vices, les ambitions, les orgueils, les hypocrisies d'état, emmaillotés de bure ou de lin; l'Évangile lui-même lève la pierre des *sépulcres blanchis* pour décréditer les saintes apparences. Oui, la robe ne transforme pas les infirmités du corps. Il y a des vices dans les sacerdoces, et ces vices mêmes sont plus vicieux que dans les autres conditions, parce qu'ils jurent plus avec la sainteté de Dieu et avec la pureté de la morale.

Mais, en ne concédant à cet égard aucun privilége aux sacerdoces, il nous est impossible de ne pas reconnaître que la vocation a une in-

fluence sur la vie et que la profession sacerdotale est celle où à nombre égal, le regard impartial du philosophe et du moraliste découvrira le plus de piété et le plus de vertu.

Il n'y a pas besoin pour cela d'en chercher une cause surnaturelle. La cause, à défaut de toute autre, est dans la vocation elle-même. D'abord (non pas pour tous, mais pour le plus grand nombre), les natures qui se destinent à cette vie âpre, ingrate, contemplative, de renoncement sur la terre et d'habitation anticipée dans le ciel, sont des natures graves, mélancoliques, chastes de cœur, sevrées des passions énergiques qui troublent la vie, inclinées à l'obéissance, au recueillement, à l'adoration, à la prière, à l'abnégation des choses terrestres pour les choses célestes. Cette vocation n'est pas la vertu, mais elle en est la pente. Il y a plus de probabilité à ce que l'homme qui est placé par sa nature sur cette

pente arrive à la sainteté qu'à la dépravation.

Ensuite la profession est un exercice habituel et constant de certaines facultés morales de l'homme au détriment des autres facultés. Cet exercice, commandé depuis l'enfance jusqu'à la tombe par la profession, fortifie les bons penchants et atténue les mauvais. La vertu est une force; on centuple cette force comme toutes les autres en l'exerçant. Qui oserait prétendre que la lutte ne forme pas l'athlète; la bataille, le guerrier; la tribune, l'orateur; la réflexion, le philosophe? Pourquoi l'étude, la prière, le recueillement, le combat corps à corps contre la nature, ne formeraient-ils pas aussi la piété et la vertu? L'habitude seule de les méditer, de les prêcher, de les pratiquer dans les actes extérieurs suffirait pour en inspirer le goût et pour en former le simulacre, sinon la réalité dans l'âme. Le sa-

cerdoce en général est donc une présomption légitime de vertu.

Quand vous voulez de l'or, vous le cherchez chez l'orfèvre; quand vous voulez de l'encens, vous le cherchez dans l'encensoir; quand vous voulez de la sainteté, vous la cherchez chez ceux qui se sanctifient par excellence.

Il y a une autre raison pour que la vertu soit plus fréquente et plus pure dans la profession sacerdotale que dans les autres : c'est ce supplément à l'honnêteté qu'on appelle la pudeur publique. Les regards du monde sont sur le prêtre pour voir s'il conforme sa vie à sa profession. Le vice, qui n'est que le vice dans le monde, est scandale dans le sanctuaire. Cette pudeur est une gardienne profane, mais enfin c'est une gardienne vigilante de la vie du ministre des autels. Celui qui porte une tunique blanche craint plus les taches que celui qui porte le vêtement de la foule.

La vénération d'instinct qui enveloppe le prêtre d'un préjugé de vertu supérieure au reste des hommes n'est donc pas purement une chimère. Les respects pour les sacerdoces sont un signe du respect intérieur que toute âme pieuse porte à la Divinité. Ces hommes passent pour vivre en communication plus intime avec l'infini que nous cherchons tous; ils ont des noms mystérieux écrits sur leur poitrine; ils portent la livrée du roi des rois; c'est lui qu'on salue en eux.

Et puis ils ont la parole à la tribune des âmes, ils sont les orateurs de la morale, la chaire est leur trône. Ce trône, pour le prêtre de génie, est plus haut que celui des rois : c'est de là qu'il règne sur le monde des consciences. De toutes les places où un homme peut monter sur la terre, la plus haute pour un homme de génie est incontestablement une chaire sacrée. Si cet homme est Bossuet, c'est-à-dire s'il réu-

nit dans sa personne la conviction qui assure l'attitude, la pureté de vie qui préconise le Verbe, le zèle qui dévore, l'autorité qui impose, la renommée qui prédispose, le pontificat qui consacre, la vieillesse qui est la sainteté du visage, le génie qui est la divinité de la parole, l'idée réfléchie qui est la conquête de l'intelligence, l'explosion soudaine qui est l'assaut de l'esprit, la poésie qui est le resplendissement de la vérité, la gravité de la voix qui est le timbre des pensées, les cheveux blancs, la pâleur émue, le regard lointain, la bouche cordiale, les gestes enfin qui sont les attitudes visibles de l'âme; si cet homme sort lentement de son recueillement ainsi que d'un sanctuaire intérieur; s'il se laisse soulever peu à peu par l'inspiration, comme l'aigle d'abord pesant, dont les premiers battements d'ailes ont peine à embrasser assez d'air pour élever son vol; s'il prend enfin son souffle et son essor, s'il

ne sent plus la chaire sous ses pieds, s'il respire à plein souffle l'esprit divin, et s'il épanche intarissablement de cette hauteur démesurée l'inspiration ou ce qu'on appelle la parole de Dieu à son auditoire, cet homme n'est plus un homme, c'est une voix.

Et quelle voix !... une voix qui ne s'est jamais enrouée, cassée, aigrie, irritée, profanée dans nos rixes mondaines et passionnées d'intérêt ou du siècle! une voix qui, comme celle du tonnerre dans les nuées ou de l'orgue dans les basiliques, n'a jamais été qu'un organe de puissance ou de persuation divine pour nos âmes! une voix qui ne parle qu'à des auditeurs à genoux! une voix qu'on écoute en silence, à laquelle nul ne répond que par une inclination du front ou par des larmes dans les yeux, applaudissements muets de l'âme! une voix qu'on ne réfute et qu'on ne contredit jamais, même lorsqu'elle étonne ou qu'elle blesse! une voix

enfin qui ne parle ni au nom de l'opinion, chose fugitive; ni au nom de la philosophie, chose discutable; ni au nom de la patrie, chose locale; ni au nom de la souveraineté du prince, chose temporelle; ni au nom de l'orateur lui-même, chose transformée; mais au nom de Dieu, autorité de langage qui n'a rien d'égal sur la terre, et contre laquelle le moindre murmure est impiété et la moindre protestation blasphème!

Voilà la tribune du sacerdoce, voilà le trépied du prophète, voilà la chaire de l'orateur sacré! On ne peut y voir que Bossuet, et on ne peut voir Bossuet ailleurs. Son histoire n'est que l'histoire de cette éloquence. L'homme était digne de sa tribune : les autres éloquences ne montent pas à ces hauteurs. Les noms qui la représentent restent grands; mais Bossuet, qui les égale par le génie, les dépasse par la portée de sa tribune. Ils parlaient de la terre, il

parle du nuage. Cicéron n'a pas plus de culture et d'abondance, Démosthène n'a pas plus de violence et de persuasion, Chatham n'a pas plus de poésie oratoire, Mirabeau n'a pas plus de courant, Vergniaud n'a pas plus d'images. Tous ont moins d'élévation, d'étendue et de majesté dans la parole. Ce sont des orateurs humains; l'orateur divin, c'est Bossuet. Pour l'entendre, il faut d'abord monter à son niveau, le ciel.

Disons sa vie, ce ne fut que sa voix. Il naquit, il vécut, il mourut dans le temple. Son existence ne fut qu'un discours. L'homme disparaît en lui dans le prêtre. C'est là qu'il faut chercher la source de son génie, de ses vertus et de ses rigueurs. Homme bon, prêtre inflexible, en vengeant son dogme, il crut venger Dieu.

III

Il naquit à Dijon, capitale de la Bourgogne, le 28 septembre 1627. Il fut porté le lendemain dans l'église gothique de Saint-Jean par une famille pieuse, comme s'il eût été dans sa destinée de faire entendre ses premiers vagissements à ces cathédrales du vieux christianisme qu'il devait remplir jusqu'à la mort de sa grande voix. On lui donna les noms de Jacques-Bénigne. Son aïeul, qui tenait un registre domestique des événements et des dates de sa maison, inscrivit prophétiquement à la suite

de ce nom de son petit-fils ce verset de la Bible : « Le Seigneur l'a amené et l'a enseigné ; il l'a préservé comme la prunelle de ses yeux. »

Son père s'appelait Bénigne Bossuet, sa mère Madeleine Mochette. Cette femme avait déjà donné six enfants à son mari, Bossuet fut le septième ; elle devait en donner encore trois autres à cette maison.

La famille des Bossuet, qui devint par cet enfant la gloire de la Bourgogne, était antique. L'étymologie de ce nom, dérivée du latin, semblait indiquer à son origine le caractère rural, laborieux et patient de quelque aïeul, laboureur de durs sillons, *Bos suetus aratro*, « le Bœuf accoutumé à la charrue. » Le génie infatigable et discipliné de l'enfant qui venait de naître ne devait pas démentir cette caractérisation de sa race.

Cette famille n'était pas vieille à Dijon. Elle y avait été transplantée d'une autre petite

ville de la même province, nommée Seurre, ville de culture et de pâturage dans les prairies aux sources de la Saône. Le mouvement naturel et ascendant qui porte les familles aisées, à mesure qu'elles s'allient plus loin et plus haut, à se transplanter des campagnes dans les petites villes et des petites villes dans les capitales des provinces, avait amené l'aïeul de Bossuet à Dijon. Dijon était une ville, pour ainsi dire, fédérale, qui conservait les vestiges de sa nationalité indépendante. L'aïeul de Bossuet, ses frères, ses fils, ses neveux, y avaient occupé ces charges inférieures, mais considérées, du parlement et de la chambre des comptes, degrés par lesquels la haute bourgeoisie montait, de magistrature en magistrature héréditaire, à la noblesse. Il avait des alliances et des parentés dans l'aristocratie fière, exclusive et dédaigneuse de Dijon. Ce mépris inné que Bossuet apporta en naissant

pour l'égalité des conditions, cet instinct des hiérarchies et des castes, ce goût pour l'autorité, ce verbe haut, ce regard sec, sont des empreintes de cette race patricienne de la haute Bourgogne, où le sang, chaud à la tête, laisse souvent le cœur froid. Le caractère d'une race se retrouve dans chacun de ses enfants. Les exceptions ne sont que des hasards. Le génie d'un homme ne dément pas le génie d'une ville. Dijon est une capitale d'intelligence, non d'enthousiasme ni de sentiment. Saint Bernard, Bossuet, Buffon, les enfants de cette ville, sont des hommes de bronze ou de marbre plutôt que de chair. L'un a pour victime Abélard, l'autre Fénelon; le troisième dissèque la nature entière sans y trouver ni une larme, ni une hymne, ni un Dieu.

IV

Vers le temps de la naissance de Bossuet, son père fut nommé conseiller au parlement de Metz. Il laissa sa femme et ses enfants à Dijon. Un de ses frères, Claude Bossuet, aussi conseiller au parlement de Bourgogne, se chargea du soin de la famille. C'était un homme austère et lettré comme sa profession. Il démêla de bonne heure les aptitudes transcendantes de son neveu et s'étudia à les cultiver pour l'honneur du nom. L'enfant, élevé dans sa maison, mais allant recevoir tous les jours

l'enseignement classique et religieux au collége des jésuites, dépassait de nature tous ses égaux d'années. Maîtres et condisciples ne le mesurèrent bientôt qu'à lui-même. On n'envie que ce qu'on espère égaler. La suprématie de cette intelligence déconcerta tout, même l'admiration. Il n'eut d'enfance que sur son visage; son esprit fut mûr en naissant. Les livres de la bibliothèque de son oncle suffisaient à peine à son impatience de lecture. Sa passion pour le beau dans l'idée, dans l'image et dans l'harmonie des langues, le livra surtout aux poëtes, ces divins musiciens de l'âme. Il s'enivra de vers. Homère surtout, qui retrace toute la nature comme un océan limpide retrace en les remuant ses rivages, fut la Bible profane de son imagination. C'est là qu'il puisa la simplicité, la majesté, le pathétique. Les prophètes lui donnèrent le lyrisme et le cri. On comprend moins comment il s'engoua pour toute

sa vie du poëte latin Horace, esprit exquis, mais raffiné, qui n'a pour cordes à sa lyre que les fibres les plus molles du cœur; voluptueux indifférent qui s'amuse à écouter murmurer en lui le flot de la vie courant parmi les fleurs à la mort. Il n'y a rien dans Horace qui soit de nature à justifier cette prédilection de Bossuet, à moins que ce ne soit cette grâce nue de la pensée, ce premier mot venu de l'inspiration, ce jeu périlleux et toujours heureux du vers libre que le poëte lance, comme au hasard de le briser dans sa chute, et qui retombe toujours cadencé et toujours juste sur l'idée. Bossuet, comme tous les hommes heureux, aimait ces hasards.

Peut-être aussi cette inexplicable prédilection pour Horace, le moins divin de tous les poëtes, tenait-elle à ce que la poésie avait apparu à Bossuet enfant, pour la première fois, dans les pages de ce poëte. Cette ravissante

apparition s'était prolongée et changée en reconnaissance dans son âme. Il y a dans les bibliothèques, comme dans le monde, de mauvaises rencontres qui deviennent de vieilles amitiés.

V

Mais la Bible effaça tout, excepté ce léger souvenir d'Horace. La Bible, et surtout la Bible poétique, foudroya d'éclairs et d'éblouissements les yeux de l'enfant. Il crut voir le feu vivant du Sinaï et entendre la langue de Dieu répercutée par les rochers de l'Horeb. Son Dieu à lui fut Jéhovah, son législateur Moïse, son pontife Aaron, son poëte Isaïe, sa patrie la Judée. La vivacité de son imagination, le lyrisme de son esprit, l'analogie de sa nature avec la nature orientale, l'enthousiasme de

l'âge, la divinité de la langue, la nouveauté éternelle du récit, la majesté des lois, le cri déchirant des hymnes, enfin le caractère de vétusté, de consécration, de divinité traditionnelle du livre firent à l'instant de Bossuet un homme biblique. Le métal était en ébullition, l'empreinte fut reçue, elle resta à jamais. Cet enfant devint prophète. Tel il naquit, tel il grandit, tel il vécut, tel il mourut. La Bible s'était faite homme.

VI

On ne peut étudier dans les récits de son enfance l'impulsion que Bossuet reçut de cette lecture sans se rappeler ces traces profondes et gigantesques de l'orteil ou du pied d'Adam et de Boudha, que les habitants crédules de l'Inde ou de l'Arabie montrent aux voyageurs, imprimées dans le granit du Liban ou du Thibet. Le roc, pétrifié par les siècles, a gardé en creux l'impression reçue par l'argile. La chair s'est faite granit. Ainsi fut-il de la Bible dans l'esprit de l'enfant.

Il n'avait pas encore neuf ans qu'on lui coupa les cheveux en couronne au sommet de la tête, en signe de consécration à l'autel. A treize ans, on le nomma chanoine de Metz par une dotation anticipée sur ces richesses de l'Église qui l'enrôlait et le soldait avant l'âge des services. Cette tonsure et ce vêtement seyaient à sa physionomie comme à son maintien. On reconnaissait le lévite dans l'adolescent. Sa taille, qui devait grandir beaucoup encore, était élevée pour son âge; elle avait la délicatesse et la souplesse de l'homme qui n'est pas destiné à porter d'autre fardeau que la pensée, qui se glisse avec recueillement, à pas muets, entre les colonnes des basiliques, et que la génuflexion et le prosternement habituel assouplissent sous la majesté de Dieu. Ses cheveux, de teinte brune, étaient soyeux ; un épi involontaire en relevait au sommet du front une ou deux boucles comme le diadème

de Moïse ou comme les cornes du bélier prophétique; ces cheveux ainsi plantés, dont on retrouve le mouvement jusque dans ses portraits d'un âge avancé, donnaient du vent et de l'inspiration à sa chevelure. Ses yeux étaient noirs, pénétrants, mais doux. Son regard était une lueur continue et sereine. La lumière ne jaillissait point par éclairs, elle en coulait par un rayonnement qui attirait l'œil sans l'éblouir. Son front élevé et plan laissait voir à travers une peau fine les veines entrelacées des tempes. Son nez, presque droit, mince, délicatement sculpté, entre la mollesse grecque et l'énergie romaine, n'était ni relevé par l'impudence ni abaissé par la pesanteur des sens. Sa bouche s'ouvrait largement entre des lèvres fines ; ses lèvres frémissaient souvent sans parler, comme sous le vent d'une parole intérieure que la modestie réprimait devant les hommes plus âgés. Un demi-sourire plein de

grâce et d'arrière-pensée muette était leur expression la plus fréquente. On y sentait une disposition naturelle à la sincérité, jamais la rudesse ni le dédain. En résumé général, dans cette physionomie, la grâce du caractère couvrait si complétement la force de l'intelligence, et la suavité de chaque trait y tempérait si harmonieusement la virilité de l'ensemble, qu'on ne s'y apercevait du génie qu'à l'exquise délicatesse des muscles et des nerfs de la pensée, et que l'attrait l'emportait sur l'admiration. Nul lecteur des œuvres ou de la vie de cet homme redoutable ne mettrait le nom de Bossuet sur cette figure tempérée que les peintres nous ont laissée. C'est que l'âme évidemment, dans ce grand homme, était d'une trempe, et le génie d'une autre. La nature l'avait fait tendre, le dogme l'avait fait dur. Mais alors il n'était que serein. La maigreur des joues et la pâleur précoce du teint

imprimaient sur ce visage l'ascétisme du temple et les veilles de l'étude luttant contre la séve de la vie.

Tel était Bossuet à cet âge, tel nous le retrouverons dans sa vieillesse, sous le pinceau du peintre ou sous le ciseau du statuaire : beauté morale qui n'a point d'enfance et qui n'a point de caducité.

VII

Cette figure et ce caractère le faisaient respecter par ceux qui l'aimaient. On ne voit pas trace d'un défaut dans son enfance ou d'une légèreté dans sa jeunesse; il semblait échapper sans lutte aux fragilités de la nature et n'avoir d'autre passion que le beau et le bien. On eût dit qu'il respectait d'avance lui-même l'autorité future de son nom, de son ministère, et qu'il ne voulait pas qu'il y eût une tache humaine à essuyer sur l'homme de Dieu quand il entrerait, de plain-pied, du siècle dans le tabernacle.

VIII

A quatorze ans, son père, doyen du parlement de Metz, le rappela dans cette ville pour y jouir de son canonicat et pour y achever ses études de lettres humaines et de théologie. On ne tarda pas à l'envoyer à Paris pour l'exposer de plus haut aux yeux de l'Église dont il était déjà l'espérance.

Il entra dans Paris le jour où le cardinal de Richelieu mourant y rentrait, comme Tibère à Rome, au milieu du silence de la terreur, et tout empourpré du sang de Cinq-Mars et de

de Thou qu'il venait de verser à Lyon. Bossuet assista à cette entrée du prêtre ministre et bourreau, qui menait son maître asservi à sa suite. Ce spectacle rappelait le Bas-Empire dans toute son ignominie et dans toute sa férocité. Le ministre jaloux arrachait au roi ses amis et jetait insolemment leurs cadavres à ses pieds, sous prétexte de les immoler en victimes à la monarchie. Le roi tremblait, pleurait, se taisait. Le peuple, étonné, regardait sans comprendre. L'histoire a été assez lâche pour imiter le peuple et pour faire à ce Séjan capricieux, bizarre, sanguinaire, un mérite de ses audaces et une mémoire de ses échafauds. Cette mémoire finira par être de la honte quand la vraie postérité jugera les actes à la moralité et non au succès.

IX

La main de Dieu s'était chargée enfin de délivrer le trône et la nation de ce Cromwell de la France. Le cardinal de Richelieu expirait de la fatigue de son ambition et de sa tyrannie. Il se déguisait à lui-même et il cherchait à déguiser au peuple son agonie sous le fard de ses joues et sous l'appareil d'un triomphe. Pour lui éviter les secousses des roues, vingt de ses licteurs personnels, la tête toujours nue, sous le soleil ou sous la pluie, se relayant d'une extrémité du royaume à l'autre, soutenaient

sur leurs épaules sa litière. Cette litière était une chambre portative, dans laquelle il avait son lit, sa table de conseil, ses familiers, ses secrétaires, donnant en route ses ordres à l'empire pour distraire ses insomnies. Comme les portes des villes n'étaient ni assez hautes ni assez larges pour ce palais mobile, on les abattait pour laisser passer le vieillard. On avait ainsi abattu celles de Paris; on avait tendu des chaînes sur le bord des rues que le cardinal devait suivre en se rendant au Louvre, pour contenir la curiosité de la foule. Elle contemplait avec stupeur, à travers des fenêtres de cristal, le cardinal à demi couché sur un lit de pourpre, dictant à son secrétaire, assis devant sa table, on ne sait quels ordres d'ostentation pour ses ministres. On s'inclinait devant le prêtre en frémissant devant le tyran.

Bossuet éprouva une profonde et durable impression de ce triomphe. C'était l'image vi-

vante de cette théocratie et de cette monarchie égyptiennes liées l'une à l'autre par une indissoluble solidarité d'empire, mais où le roi s'abaissait devant le prêtre et où le peuple se prosternait devant tous les deux. Cette première apparition fortuite, le jour même de son arrivée à Paris, dut faire rêver on ne sait quoi d'antique à ce jeune homme. C'était la pourpre du prince de l'Église et la toute-puissance du ministre en perspective dans un même homme. Bossuet devait aspirer à l'un par sa profession, à l'autre par son génie. On verra bientôt que, si ce ne fut pas sa destinée, ce fut du moins jusqu'à la mort son système.

X

Le jeune homme fut admis, par l'influence de sa famille, dans un de ces établissements moitié laïques, moitié religieux, où l'Église, maîtresse alors de l'Université, se préparait des néophytes. On appelait cette maison le collége de Navarre : Bossuet en était à la fois membre et disciple. Il y jouissait de la liberté dans une discipline décente, protectrice des bonnes mœurs et des études de la jeunesse. Il fut bientôt reconnu à Paris, comme à Dijon, pour un prédestiné de l'éloquence. L'Université

le choisit, au talent, pour les harangues d'apparat dans les jours de solennité. Les évêques et les ministres auxquels il parla à ce titre furent ravis de la convenance, de la dignité et de l'élocution de ce jeune homme. Son nom se répandit comme le retentissement d'une merveille. On l'arracha malgré lui à son obscurité; on se le disputa dans les cérémonies ecclésiastiques ou littéraires; on le rechercha dans les palais des princes et des princesses qui s'occupaient avec passion des choses d'esprit. C'était à Paris une époque de renaissance des lettres assez semblable à celle de Léon X à Rome ou à celle des Médicis à Florence. Le profane et le sacré, la Bible et la Fable, les prophètes et les poëtes, les prédicateurs et les orateurs, s'y confondaient dans le goût ou dans l'enthousiasme de la littérature. Un parent du jeune étudiant, François Bossuet, secrétaire du conseil des finances à la cour, présenta son neveu

chez le marquis du Plessis-Guénégaud, ami du ministre Fouquet et protecteur des lettres auprès de ce Mécène. Le marquis de Feuquières, gouverneur de Versailles, qui avait connu le père de Bossuet pendant qu'il commandait à Metz, accueillit le fils avec cette faveur des vieilles amitiés reportées sur la jeunesse. Il en parla à madame de Rambouillet et à sa société raffinée, qui voulut le voir et l'entendre. On lui fit improviser un sermon, dans le salon de M. de Feuquières, devant ces juges délicats. Voiture, le juge souverain de tous, y était. On prit Bossuet au dépourvu; on lui donna le texte, le sujet, l'heure. Il eut la faiblesse de consentir, ou par déférence ou par vanité, à ce jeu du génie sur les choses sacrées : il fut heureux et sublime. Le cri d'admiration de Voiture et de madame de Rambouillet éclata du salon de M. de Feuquières dans tout Paris. La vogue, quelquefois le présage, plus souvent la

parodie de la gloire, s'empara du nom de Bossuet et le fit retentir jusqu'au roi. Le grand Condé, sur la tombe de qui Bossuet vieilli devait pleurer de si mémorables larmes, se fit gloire d'assister un jour à un discours d'épreuve de ce jeune homme, qui promettait d'illustrer son gouvernement de Bourgogne. Les princes de Condé présidaient héréditairement ces états, c'est-à-dire le conseil délibérant sur les intérêts administratifs de cette province. Ils venaient tous les ans tenir, pendant quelques semaines leur cour à Dijon; ils connaissaient de vue et de nom toutes les familles notables de la province. Ils avaient leurs clients à Dijon; ils en étaient les clients naturels à Paris. De là cette protection toute paternelle du vieux Condé pour le fils des Bossuet.

XI

Pendant que le jeune orateur se formait au goût des lettres et au ton des cours dans ces intimités avec les plus illustres maisons du royaume, il se formait aux plus hautes vertus de son état dans la société et sous la discipline des ecclésiastiques vénérés de son temps. Un vieillard dont tout le génie était dans la charité, et qu'on pourrait appeler le saint Jean du christianisme moderne, achevait alors sa vie à Paris pendant que Bossuet commençait la sienne : c'était saint Vincent de Paul.

Brisé par le temps, lassé de controverses,

dégoûté de ces querelles religieuses qui n'avaient fait que des victimes et des bourreaux, ce saint homme n'avait trouvé le véritable domaine du prêtre que dans la clémence et la charité, qui consolent au lieu de disputer. Il avait pris le rôle de la Providence bienfaisante et secourable à tous les partis. La vertu lui avait paru la meilleure part dans le sacerdoce. On conteste des doctrines, on ne conteste pas des services. Dans un cloître à demi ouvert où il s'était retiré, un petit nombre de disciples venaient entendre ses derniers préceptes, résumés, comme ceux de saint Jean, en un seul précepte : *Aimez Dieu et aimez-vous les uns les autres.* Saint Vincent de Paul les réunissait dans des conférences où il exerçait ces jeunes novices à la parole familière plutôt qu'oratoire de leur profession. Le cœur ne déclame pas. Saint Vincent de Paul ne leur enseignait pas le discours, mais la tendresse et la persuasion.

XII

Il distingua Bossuet parmi ces disciples, et il s'étudia à former sa conscience plus que son talent; il lui donna de sa main un confesseur plus soigneux de sa piété que de sa gloire. Cette piété, il faut le reconnaître, était plus chère à Bossuet que son talent. Il se pliait avec humilité, et même avec goût, aux plus austères pratiques de sa foi; il aimait la prière, la méditation, les exercices de l'âme, les cérémonies, le temple, l'autel; il y édifiait ses émules par son assiduité. Il trouvait dans la contem-

plation des mystères des profondeurs de sagesse et des abîmes de révélation dans lesquels il se complaisait à plonger. Son ardente imagination croyait y saisir les secrets de Dieu à leur source; il avait trop d'enthousiasme pour admettre le doute. C'était un génie convaincu à force de volonté. Un tel génie n'est pas loin d'imposer au monde la tyrannie qu'il s'impose à lui-même. Croire avec une telle conviction, c'est subjuguer en soi toute délibération de la pensée sur les choses surnaturelles; quand on s'est si complétement subjugué soi-même, on se croit en droit de subjuguer dans les autres tous les doutes ou toutes les résistances à la foi. Ce fanatisme inné, sincère et sans réplique fut la source des intolérances et des conversions par la gloire de Bossuet.

XIII

Cependant il conserva toujours un bon souvenir de l'onction chrétienne et des vertus clémentes de saint Vincent de Paul, qui contrastaient tant avec l'âpreté de son prosélytisme. Quand l'Église s'occupa de rechercher la vie de cet homme de bien, après sa mort, pour consacrer sa mémoire en le sanctifiant, Bossuet, consulté, écrivit son témoignage :

« On se réunissait, dit-il, chez lui le mardi de chaque semaine; de grands évêques y étaient amenés par la réputation de piété de

cet excellent homme. Ils y apprenaient à prêcher l'Évangile autant par leurs exemples que par leurs discours. Plein de reconnaissance pour la mémoire de ce pieux personnage, nous l'avons connu personnellement dans notre jeunesse; il nous a enseigné la piété et la discipline, et aujourd'hui, touchant nous-même à la vieillesse, nous nous rappelons avec un singulier plaisir ses tendres leçons. Avec quelle édification n'avons-nous pas contemplé à loisir ses vertus, son admirable charité, la gravité de ses mœurs, sa rare prudence, unis à la plus parfaite simplicité; son application aux affaires, son zèle pour les âmes, ses instructions charitables, où sa mémoire vit dans chacune des saintes femmes qui continuent ses œuvres! »

XIV

Ces pieux exercices n'empêchaient pas Bossuet de s'exercer avec la même ardeur dans l'éloquence, vocation dès lors caractérisée de sa vie. Il soignait le talent autant que l'âme. Le grand artiste de la parole se révélait en lui sous le lévite. Il étudiait la poésie et l'éloquence dans tous leurs monuments littéraires; il étudiait même la diction. Pour former sa voix, sa pose, son geste, il allait assidûment entendre au théâtre les grands acteurs tragiques, qui récitaient sur la scène les dialogues

et les harangues de Rotrou, de Corneille, de Racine. Il ne croyait point avilir la parole de Dieu dans sa bouche en appropriant à cette parole l'organe humain; il empruntait à l'art profane tout ce qu'il pouvait lui ravir pour perfectionner en lui l'art sacré. Ce qu'il cherchait au théâtre, ce n'était pas le vain plaisir d'une déclamation cadencée, c'étaient les modèles de la diction oratoire. Il ne cachait pas aux autres cette fréquentation de la scène, seul Forum où l'on pût alors se modeler sur les orateurs antiques, et les autres ne l'en blâmaient pas. La voix, l'attitude, le geste, sont communs aux orateurs sacrés, aux orateurs politiques et aux grands récitateurs tragiques de la scène; ils se perfectionnent les uns les autres en se regardant. Bossuet voulait être un grand acteur de Dieu dans ses temples. Il étudiait la déclamation comme il avait étudié la langue; il se trompait seulement dans l'idée

de trouver là des modèles. L'artifice de diction n'aurait pu que lui nuire. La nature, la foi, la piété avaient tout fait pour lui. Il était né modèle; c'était aux acteurs à venir étudier l'apôtre.

XV

Il s'arracha à ces études et à ces amitiés de Paris pour retourner auprès de son père, à Metz, où il devait prendre possession de son canonicat et attendre l'âge des hautes fonctions ecclésiastiques auxquelles sa renommée l'appellerait inévitablement. Il y vécut six ans de la vie d'un cénobite. Ces six années n'y furent pour lui qu'une longue méditation de la Bible, de l'Évangile et des écrits des premiers fondateurs du christianisme. Saint Jean-Chrysostôme, ce Démosthène sacré; Tertullien, ce Tacite des

persécutions; Origène, ce poëte du dogme; saint Augustin surtout, ce Platon de la doctrine, furent sa société antique. Il fallait que la sévérité et la sobriété naturelle de son goût fussent bien innées en lui pour ne pas se corrompre, s'exagérer, s'enfler ou se raffiner avec ces écrivains et ces orateurs d'un âge de décadence littéraire, qui forcent la langue ou l'image en la faisant déclamer et non parler.

Mais l'éloquence de Bossuet était incorruptible, même à ses maîtres. Il prit dans ce commerce leur foi, et répudia instinctivement leurs erreurs. Il n'avait pour distraction à ces études que la société du maréchal de Schomberg, gouverneur de Metz. La maréchale de Schomberg, femme célèbre par sa beauté et par son esprit, qu'une passion contenue et chaste avait autrefois attachée au roi Louis XIII, aimait et protégeait le jeune orateur. Elle ne cessait de vanter, dans ses lettres à la cour, le

mérite et le talent du chanoine de Metz. Elle l'engageait à complaire au roi en appliquant son zèle à la conversion des protestants de Metz. Bossuet prit, dans ses controverses avec quelques ministres du culte réformé de la province, cette habitude hautaine de fulminer contre ce qu'il jugeait des erreurs en matière d'orthodoxie, et de faire des crimes contre l'État des différences sur les dogmes. Cette habitude fut la faiblesse et plus tard la tache de sa vie.

XVI

Le zèle de l'unité de foi dévorait à cette époque toutes les âmes; l'unité politique ne semblait assez bien affermie ni à Richelieu, ni à Mazarin, ni au jeune roi Louis XIV, ni à sa mère, la pieuse et douce Anne d'Autriche elle-même, tant que le catholicisme ne ferait pas plier dans le royaume, par conviction, par corruption ou par force, toutes les consciences.

Anne d'Autriche vint à Metz, vit Bossuet, admira sa parole, excita son zèle. Elle l'engagea à former une société de missionnaires

pour la conversion des familles de la religion réformée. Cette mission devint le germe des compulsions et des proscriptions qui ensanglantèrent et dépeuplèrent plus tard le royaume. Bossuet s'accoutuma à faire de la prédication sacerdotale un supplément sacré du pouvoir politique, à menacer du roi ceux auxquels il voulait persuader Dieu, et à recevoir en crédit à la cour la récompense, involontaire sans doute, mais cependant directe, de ses travaux pour le ciel. Son prosélytisme, tout religieux dans son principe, devint contrainte morale sur les âmes, et bientôt contrainte armée sur les consciences; il confondit dans un seul rôle son ministère sacré et son ministère politique. C'est cette première confusion entre le prêtre et l'homme de cour qui faussa souvent la ligne de sa vie. Les abjurations du protestantisme, que Bossuet recevait par conversion réelle ou par conversion simulée, étaient autant d'hom-

mages que ce conquérant des âmes envoyait au roi. La cour ne persécutait pas ouvertement encore, mais elle séduisait et intimidait déjà partout. Bossuet, par son talent, sa jeunesse, sa piété, son zèle, son empressement à servir la pensée de la cour, était le plus utile et le plus éclatant instrument de cette conquête du royaume à la religion du prince. La conversion d'un courtisan, l'abbé de Dangeau, et bientôt la conversion plus illustre du maréchal de Turenne, lui valurent une nouvelle célébrité.

Turenne était un politique rompu par une longue vie aux manéges des cours, aussi courtisan que guerrier. Ayant passé, pendant la minorité de Louis XIV, du parti de la révolte dans le parti de la cour, il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner pour reconquérir la faveur du roi affermi sur son trône. Il n'y avait pas pour Turenne de meilleur gage à donner qu'une adoption tardive de la religion du roi.

Soit qu'il crût que le ciel était à ce prix, soit qu'il calculât que son rang dans les armées et dans le conseil tenait à cet acte, il hésita le temps nécessaire pour donner de la décence à ce changement. Il voulut être instruit par Bossuet, qui avait été rappelé à Paris et désigné à l'épiscopat. Bossuet eut peu de peine à convaincre un vieux soldat qui se présentait de lui-même à la conviction. Turenne, suffisamment convaincu, se rendit à la cour à une heure où les courtisans affluaient dans le palais. Le roi était à table. Turenne lui demanda un moment d'entretien pressé et secret. Le roi se leva de table et conduisit avec déférence le général dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Sire, lui dit Turenne, j'ai une confidence à vous faire, que je vous prie de ne point divulguer encore. Je veux changer de religion.

— Ah! que je suis aise! s'écria le roi en lui ouvrant ses bras pour le presser sur son cœur; »

mais, se contenant de peur de révéler trop de joie par cet embrassement aux courtisans qui les regardaient sans les entendre, il fit entrer le nouveau converti dans son cabinet.

Là, il l'embrassa, le félicita et lui dit qu'il allait envoyer sur l'heure un courrier au pape, pour ne pas retarder le bonheur que le souverain pontife allait ressentir d'une si illustre conquête. « N'en faites rien, je vous en conjure, Sire, lui dit Turenne, car, si je croyais que cette conversion toute spontanée pût me valoir seulement le gant que vous portez à la main, je ne changerais pas de foi! » Le roi, aussi familier que triomphant, voulut donner à Turenne un confesseur de sa main; ils montèrent tous deux dans un carrosse, sans gardes et sans armoiries pour aller ensemble, et sans être connus, chercher un confesseur pour Turenne dans les monastères de Paris.

XVII

Cette conversion rapprocha encore Bossuet de l'épiscopat. On attribua la conquête du vieux guerrier à la lecture d'un livre que Bossuet venait de publier, intitulé *Exposition de la doctrine de l'Eglise romaine*. Ce livre, écrit pendant son séjour à Metz, témoignait plus de sa foi que de son talent. La lucidité dans la controverse, l'ordre dans le style, et le raisonnement appliqué aux mystères, sont les seuls caractères de ce premier de ses écrits. Bossuet s'y montrait plus grand cathéchiste que grand écrivain;

mais c'était le mérite que voulait le moment. Ce livre, en naissant, devint texte ; il l'est encore pour les catholiques romains. Sa renommée, grande déjà comme orateur, grandit comme théologien. On l'appela à prêcher enfin à Paris. Ce fut là qu'il éclata tout entier.

XVIII

Un concours tel qu'on n'en avait pas vu depuis le temps d'Abélard se pressa dans les églises où le jeune prédicateur prenait la parole. On avait entendu et on devait entendre des discours plus littéraires et plus achevés; on n'avait rien entendu, on ne devait rien entendre de plus haut. Cette voix enlevait d'un mot au sublime. Bossuet déplaçait son auditoire de ses pensées habituelles pour le transporter dans des régions nouvelles de la contemplation et de la présence

de Dieu. C'était l'orateur au-dessus des nuées, touchant de la main le ciel, voyant la terre bien loin et bien bas sous ses pieds, jouant avec les éclairs et les foudres, et comblant de dédain pour les choses mortelles l'abîme de pensées hautes, fortes, éternelles, sur lequel il penchait ses auditeurs en leur donnant le vertige de sa prodigieuse élévation.

Son style, conforme à cette majesté du lieu, paraissait de plain-pied avec l'infini. Ce style était simple comme l'oracle qui dédaigne de plaire, inculte comme le mot qu'on jette sans choix à la précipiation de la pensée, lent comme la méditaton qui oublie l'heure, hâté comme l'inspiration qui craint de s'échapper à elle-même, inachevé comme le trait qu'on lance au hasard et qu'on ne suit pas même de l'œil pour en ramasser un autre, nu comme la vérité à qui on arrache tous ses voiles pour les fouler aux pieds, dans son empressement

vers elle seule ; abondant comme l'infini, recueilli comme le temple, quelquefois vulgaire comme le peuple, toujours approprié par la nature et non par l'art à l'idée ou au sentiment, lyrique surtout, c'est-à-dire oubliant l'auditoire et le raisonnement pour jeter le cri inattendu de la joie ou de la douleur, et criant ou chantant alors directement face à face avec Dieu, dans des dialogues ou dans des hymmes qu'on n'avait pas entendus depuis Moïse ou depuis les prophètes.

XIX

Voilà ces sermons de Bossuet. Nous n'en possédons que les préparations et les ébauches. Ce sont des jalons jetés dans l'espace entre ciel et terre pour tracer la route à travers les hasards de l'inspiration. Mais ces ébauches et ces préparations sont si enchaînées par la logique, qu'on rétablit facilement les chaînons rompus çà et là, et qu'on remplit facilement les vides par l'imagination. On entend le discours tout entier par quelques mots; on mesure l'impression de l'auditoire alors vivant, non pas

au texte, mais aux lacunes mêmes du texte de ces discours. On sent que chacune de ces lacunes était un abîme de réflexions, de considérations, d'exclamations, dans lequel l'orateur se plongeait avec ses auditeurs, et l'on a, par ce qui manque, une plus étonnante idée de ce qui fut. Qui n'a pas reconstruit ainsi, à l'aide de quelques vestiges, des édifices aussi entiers et aussi gigantesques que ceux de Palmyre ou de Balbeck, bien que le plan ne se lise que dans les fondations et les matériaux que dans la poussière?

XX

La diction était (disent les traditions) conforme au génie. Une stature élevée, une pose ferme, un visage recueilli, un geste rare, une voix profonde, partant d'une âme et non d'un rôle, une dignité qui était dans la vie autant que dans le ministère, un profond sentiment de la supériorité, non de l'homme, mais de l'organe de la parole divine sur les hommes attentifs à sa voix; enfin on ne sait quoi de prestigieux que le pressentiment de la gloire future donne, dès le commencement d'une

carrière, aux hommes qui doivent survivre à leur temps : tels étaient les traits de Bossuet dans la chaire. On oubliait l'homme, on ne voyait que l'inspiré, on n'assistait pas à un discours, mais à une respiration d'éloquence. On sortait ému plutôt que ravi. On n'avait pas le temps de penser à l'admiration. Ce n'était pas l'admiration non plus que cherchait l'orateur. De tous ses mépris pour le monde, le plus sincère était son mépris pour la gloire humaine, et c'est ce mépris sincère qui le rendait plus éloquent.

Sa parole tombait de si haut, qu'en tombant elle écrasait tout, même l'orateur. De là vient qu'elle avait tant de poids et tant de retentissement dans la chute.

XXI

La reine Anne d'Autriche se souvint du jeune théologien qu'elle avait entrevu à Metz, elle voulut l'entendre. Cette princesse, après avoir abdiqué l'empire, avait la piété tendre comme le cœur. Sa longue familiarité avec Mazarin, italien de Léon X autant que de Machiavel, lui avait exercé le goût pour les arts et pour l'éloquence. Bossuet prêcha devant elle dans une chapelle de monastère de femmes. Il caressa le cœur de la mère en faisant une comparaison un peu adulatrice entre cette reine qui

avait formé un roi pour le trône et cette vierge qui avait élevé un Dieu pour la croix. L'adulation, ennoblie par la maternité, n'enleva rien à la sainteté du discours. L'orateur fut plutôt le consolateur d'une disgrâce que le courtisan d'une reine. Anne d'Autriche pleura d'admiration et de reconnaissance. Elle voulut que le jeune orateur notât les pensées et les mouvements de ce discours, pour le répéter une autre fois devant elle dans une plus vaste enceinte. Le poëte sacré Santeuil, qui avait été admis à la suite de la reine dans ce cénacle d'auditeurs privilégiés, fut si enthousiasmé de la poésie oratoire du prédicateur, que des souvenirs du sermon il composa une hymne, chantée encore aujourd'hui dans les temples, comme un retentissement en vers des sublimités de Bossuet.

XXII

Ces succès firent rechercher Bossuet par tous les monastères qui voulaient illustrer leur église par cette série de discours pieux qu'on appelle des carêmes, thème uniforme de tous les mystères et de tous les anniversaires, varié par la fécondité et par le talent des orateurs.

Le premier carême de Bossuet fut prêché dans l'église des Carmélites de la montagne Sainte-Geneviève, quartier à la fois monastique et littéraire de Paris. On raconte que les maîtres et les disciples des colléges voisins,

les académiciens, les théologiens des différentes factions qui divisaient l'Église entre les jésuites et les jansénistes, se disputaient dès l'aurore les places autour de la tribune de Bossuet. Quand il était redescendu de la chaire, des groupes d'abord recueillis, puis peu à peu agités par la discussion, se formaient dans la vaste cour du monastère pour voir passer l'homme de l'éloquence. Les uns interprétaient ses paroles en faveur de leurs opinions, les autres le revendiquaient pour leur secte, tous s'accordaient à proclamer en lui le prodige de la chaire. L'unanimité d'enthousiasme faisait un moment la paix entre les partis. Bossuet, en effet, s'élevait au-dessus de tous par la haute impartialité du dédain. Il cherchait l'Église plus loin que ces sectes, et Dieu plus haut que ces disputes; il forçait un moment ces hommes à le suivre dans l'éternité.

C'est dans un de ces couvents qu'il s'aban-

donna un jour, dans un éloge de saint Paul, ce Platon inspiré de la Judée, à un élan d'éloquence que des débris conservés de ce discours nous permettent de citer. On y voit Bossuet lui-même transparent et pour ainsi dire transfiguré dans saint Paul; c'est Michel-Ange imprimant de son rude ciseau ses propres traits et sa propre inspiration sur le visage de sa statue de Moïse.

« Chrétiens, n'attendez de l'Apôtre ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille les charmer par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit de lui-même : Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié. Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent et qu'il ne veut être

connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles, faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

» C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mys-

tères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine; il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare; il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de saint Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses ha-

rangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

» Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où ses eaux se sont précipitées; ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même

dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend. »

XXIII

La célébrité du prédicateur s'élevait et s'étendait à chaque discours. Le grand Condé voulut l'entendre à Dijon, dans cette chaire pour ainsi dire natale, dont un autre orateur sacré devait s'emparer de nos jours pour faire souvenir sa patrie de Bossuet. Il y fut ce qu'il savait être toujours, à la fois politique et théologien, inspiré, foudroyant et habile, n'oubliant jamais la cour en parlant du ciel, ni le ciel en parlant à la cour.

Après un éloge oratoire du grand Condé qu

l'écoutait, après son prosternement de courtisan, Bossuet, dans ce discours, reprend tout à coup sa taille d'apôtre.

« Mais non, s'écrie-t-il, en me souvenant au nom de qui je parle, j'aime mieux abattre aux pieds de mon Dieu les grandeurs du monde que de les admirer plus longtemps dans un héros. »

XXIV

Le roi, prévenu par sa mère et par sa cour, voulut enfin que Bossuet parlât devant lui dans la chapelle du Louvre. Ce prince, presque illettré alors, avait plus que la science du beau dans les arts, il en avait la révélation. Le don d'admirer, plus rare encore que le don de juger, était la vertu d'esprit de Louis XIV. C'est à ce don qu'il dut la majesté de son règne. La gloire qu'il aimait, et qu'il discernait du fond de son ignorance, rejaillit par reconnaissance sur lui. Il eut une grandeur

de reflet ; les flambeaux qu'il alluma l'illuminèrent.

La grande voix de Bossuet le remua dès le premier jour. Il pressentit le prophète de son temps ; il discerna aussi du premier regard le génie de bon sens, de convenance et de discipline naturelle qu'on sentait dans cette éloquence, comme on sent la forte charpente sous la majesté et sous les ornements de l'édifice. Il augura que cet orateur serait un politique ; il se souvint du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin, tyrans ou tuteurs de son enfance. La force de l'un, l'habileté de l'autre, lui parurent revivre, confondues et agrandies, dans ce jeune homme, né comme eux pour le gouvernement d'un empire bien plus que pour la direction d'une communauté ou d'un diocèse. Il le réserva, dans sa pensée, pour son conseil plus que pour sa conscience. Il songea à le préparer par les dignités au maniement

de l'Église de France sous sa propre main. C'était alors une des nécessités les plus capitales de son règne.

XXV

Tout était faction dans la foi. Le roi méditait de subjuguer toutes ces factions sous le joug de l'Église romaine, et de rester, lui seul dans son royaume, indépendant de cette autorité à laquelle il voulait bien soumettre l'homme, mais non le roi. Il lui fallait pour cela plus qu'un évêque, moins qu'un schismatique, presque un patriarche. Il eut la révélation de cet homme dans Bossuet : il ne se trompait pas.

En rentrant au Louvre après l'avoir entendu,

le roi chargea son secrétaire intime, Rose, d'écrire pour lui au père du prédicateur qu'il venait d'entendre. Rose écrivit une de ces lettres laconiques, mais mémorables, telles qu'il convient à un roi qui s'abaisse à admirer un sujet. Le roi copia la lettre de sa main.

« Un père, disait-il au conseiller du parlement de Metz, doit être glorieux d'avoir un tel fils. »

C'était promettre la faveur et inviter à l'ambition. Le père comprit; le roi ne tarda pas à justifier ces espérances. Il appela Bossuet à parler en toute occasion devant lui. Nulle parole ne sembla désormais digne de Dieu et du roi, excepté la sienne.

Le père de Bossuet étant venu à Paris pour entendre son fils, on le montra un jour à Louis XIV confondu dans l'auditoire et les yeux mouillés de larmes.

« Ah! dit le roi, voilà un père bien heureux

d'assister à la gloire et à la sainteté de son enfant ! »

Pour combler la joie de ce père, il donna de lui-même, peu de jours après, l'évêché de Condom au fils. Il y avait dix ans qu'il remplissait de son nom les chaires de Paris.

XXVI

Cette dignité n'interrompit point entièrement ses prédications. Elle ne fit qu'ajouter plus d'autorité au prêtre et plus de respect à l'attention publique. Un autre orateur s'empara de la chaire sacrée au moment même où Bossuet abdiquait la parole pour l'épiscopat. Cet orateur était Bourdaloue. On compara avec passion ces deux émules d'éloquence. A la honte du temps, le nombre des admirateurs de Bourdaloue dépassa en peu de temps celui des enthousiastes de Bossuet. La raison de

cette préférence d'une argumentation froide sur une éloquence sublime est dans la nature des choses humaines. Les hommes de stature moyenne ont plus d'analogie avec leur siècle que les hommes démesurés n'en ont avec leurs contemporains. Les orateurs qui argumentent sont plus facilement compris par la foule que les orateurs qui s'enthousiasment : il faut des ailes pour suivre l'orateur lyrique, il ne faut que de la logique pour suivre l'orateur qui raisonne. La logique dans un auditoire est un don plus commun que l'inspiration. Tout le monde n'a pas les ailes qui élèvent et qui soutiennent dans l'espace. C'est ainsi qu'on admirait plus à la tribune de l'assemblée constituante Barnave que Mirabeau. Ces engouements, qui sont les épreuves du génie et les ovations de la rivalité, ne sont pas les arrêts de l'avenir. Les hommes de haute supériorité ne peuvent être jugés que par leurs pairs. Ces

pairs, c'est-à-dire ces égaux des hommes de génie, existent en trop petit nombre du vivant de ces hommes culminants pour décider de la prééminence véritable, pour décerner le rang définitif dans la gloire. Ils sont étouffés par la multitude qui juge plus grand ce qu'elle voit de plus près. Il faut plusieurs générations, et quelquefois plusieurs siècles, avant que ces égaux, pairs des hommes supérieux, naissent et jugent en assez grand nombre pour former le tribunal compétent de la vraie grandeur. Jusque-là, la foule se trompe. C'est là le mystère de la postérité : ses jugements cassent ceux du temps. Attendre est la condition de la gloire.

Bourdaloue et Massillon ont été déclarés, à leur époque, plus grands orateurs de la chaire que Bossuet; les années ont rectifié ce jugement. Bourdaloue n'est qu'un puissant argumentateur; Massillon, qu'un mélodieux flatteur

d'oreilles; Bossuet seul était complétement éloquent, parce qu'il était à la fois lyrique et pathétique, qu'il avait les ailes et le cri de l'aigle, mais il volait et criait trop haut dans le ciel pour être entendu d'en bas.

Madame de Sévigné, qui a transmis avec tant de grâce les chuchotements d'un siècle à un autre, et dont on peut appeler le livre le commérage immortel de la postérité, parle sans cesse dans ses *Lettres* des harangues de Bourdaloue et ne dit pas un mot des sermons de Bossuet.

XXVII

Jusqu'au moment où il fut désigné par le roi pour l'évêché de Condom, la vie de Bossuet à Paris était ce qu'elle avait été à Dijon et à Metz, solitaire, studieuse, exemplaire. Il logeait chez l'abbé de Lameth, doyen de l'église Saint-Thomas du Louvre, sorte de retraite entre le monastère et le monde, qui protégeait l'austérité des mœurs en laissant la fréquentation des amitiés. Les mœurs de ce grand homme avaient cette *tristesse évangélique* qui, selon la Bruyère, est l'âme de l'éloquence chrétienne.

Rien ne s'évaporait hors de lui de ses pensées. Quelques ecclésiastiques de haute naissance, de science consommée, de vie irréprochable, noviciat d'élite de l'épiscopat d'alors, étaient sa société la plus assidue. Un attrait vers la gloire et vers la vertu les groupait alors autour de l'homme prématurément illustre ; ils semblaient pressentir sa grandeur et s'honorer du titre de ses disciples.

Dans ces disciples, Bossuet ne voyait que des amis. C'étaient l'abbé d'Hoquincourt, plus tard évêque de Verdun ; l'abbé de Saint-Laurent, précepteur du duc d'Orléans, futur régent. Cet ecclésiastique élevait le prince à la piété avant l'infâme Dubois, que ses vices firent cardinal à la dérision de la vertu. Racine le fils raconte pathétiquement, dans une de ses lettres, la mort de l'abbé de Saint-Laurent, arraché aux bras de Bossuet.

C'était M. de Bédacier, évêque d'Auguste,

qui ne voulut mourir aussi qu'au bruit des exhortations de son ami, et qui lui légua, en mourant, un prieuré dont il jouissait à Mantes, C'était l'abbé Letellier, le fils du chancelier de ce nom, qui combla le jeune prédicateur des bénéfices et des dignités dépendant de son évêché de Reims. C'étaient l'abbé de Choisy, d'abord célèbre par des légèretés de jeunesse scandaleuses dans sa profession, ramené à l'austérité de vie et à la foi par Bossuet, et dirigé par lui dans des études historiques utiles à l'Église; Hardouin de Péréfixe, ancien précepteur du roi, et alors archevêque de Paris; Fénelon, alors disciple, depuis rival, mais toujours tendre et cordial; c'étaient tous les jeunes amis de Fénelon, entraînés par lui dans ce culte du cœur qu'il avait voué à Bossuet; c'était surtout l'abbé Ledieu, le commensal, le confident, le secrétaire et le familier de Bossuet pendant vingt ans, et qui notait heure

par heure, pour la postérité, la vie et les paroles de son maître.

Ce cénacle de vertu, de foi, de philosophie, d'éloquence, d'entretiens, d'amitié commune, rappelait les écoles philosophiques d'Athènes, rendues seulement plus chastes et plus saintes par l'austère discipline du christianisme qui en était le lien. Bossuet n'en sortait que pour monter dans la chaire ou pour cultiver quelques hautes faveurs de cour, convenances de sa dignité. Depuis qu'il était évêque, il prêchait plus rarement dans les chaires banales ; il réservait sa parole pour d'éclatantes solennités, dont sa voix faisait des dates d'éloquence.

XXVIII

Un nouveau genre d'éloquence, rappelant les panégyriques des anciens, l'avait tenté. C'étaient les oraisons funèbres, discours éminemment adaptés à son génie par leurs circonstances, dont la tribune était un tombeau, dont une vie mémorable, tragique ou sainte, terminée par une mort récente, était le texte, et dont un cercueil était l'appareil. Là tout prêtait à l'éloquence de l'orateur sacré des accents, des spectacles, des gémissements, des consolations, des cris, des hymnes dignes

de sa voix : le temple en deuil, l'autel nu, les torches funèbres, les prêtres vêtus de couleurs sinistres, le catafalque entouré de la famille, des amis, des enfants, des serviteurs attristés; les larmes des proches, le contraste de la grandeur, de la puissance ou de la renommée du mort, avec ce cadavre tombé tout à coup des hauteurs de la vie dans ce coffre de bois, pour devenir un moment le vain sujet d'un discours, puis à jamais la proie de la terre déjà ouverte pour l'ensevelir; cette vicissitude quotidienne, soudaine mais toujours frappante, de la vie au tombeau; ces examens à haute voix, comme dans l'Egypte antique, de la mémoire encore chaude du mort au seuil de son sépulcre; ce pressentiment audacieux du jugement de Dieu sur le mort, au moment où il est déjà jugé par l'infaillible juge; ce récit majestueux ou touchant des grandes choses de la vie, ces accents de l'histoire dans les annales d'un de ses ac-

teurs; ces retours à la religion, seul objet apparent du discours; ce pathétique des derniers moments et des récents adieux, retracé au bruit des sanglots de ceux qui sentent le vide de cette disparition dans les cœurs; enfin cette voix sereine et inaltérable du sacerdoce qui domine ces honneurs, ces vanités, ces sanglots, et qui recommande à ceux-ci de pleurer, à ceux-là de se consoler, à tous de se confondre devant le mystère de la volonté de Dieu et devant la souveraineté de la mort, voilà la scène, à la fois tragique, théâtrale et sainte, qui fascina Bossuet et qui lui fit résoudre de ne plus prendre pied dans ses harangues que sur un tombeau, et de ne plus aborder son auditoire qu'entre le temps et l'éternité.

Cette résolution était déjà du talent, car le caractère à la fois littéraire, historique, pathétique et religieux de ces discours autorisait

l'orateur à se montrer un grand artiste, sans cesser d'être un grand apôtre. Il accomplit avec une inimitable supériorité de parole ce qu'il avait conçu avec tant de sagacité; il vivait dans un siècle où les occasions de louer, de pleurer et de s'étonner ne manquaient pas. Le siècle était plein de grandes choses et de grands hommes. L'éloquence de Bossuet, comme une pleureuse antique, les attendait au bord du cercueil.

XXIX

L'amitié ou la reconnaissance personnelle qu'il portait à ces grandes mémoires ajoutait en général une note plus pathétique à ces éloges. Le cœur montait aux lèvres. On sentait que l'orateur prenait sa part dans les tristesses qu'il remuait au fond des autres âmes.

Ce fut ainsi qu'il fit, en 1667, l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Cette princesse, belle, sensible, politique, tendre et pieuse, avait été le jouet de toutes les fortunes et de toutes les infortunes des cours.

Épouse d'un mari froid, bizarre et scrupuleux, qui tremblait devant le cardinal de Richelieu, son ministre, elle n'avait connu du titre de reine que les ombrages et les servitudes dont ce ministre l'environnait pour se prémunir contre l'ascendant de sa jeunesse et de sa beauté. Veuve de bonne heure et mère d'enfants que leur âge tendre éloignait du trône, la minorité de ses fils avait été une longue tempête, d'où les manœuvres de Mazarin avaient sauvé laborieusement leur berceau. Attachée par politique et peut-être par sentiment à cet aimable et habile ministre, elle avait tellement mêlé sa fortune à la sienne, qu'elle avait préféré l'exil avec lui au trône sans lui. Les factions et la Fronde l'avaient ballottée de l'outrage à l'adoration, et de l'adoration à l'ingratitude. Le roi majeur et Mazarin mort, elle n'avait semblé tenir à la vie que par la résignation et par la douleur. Une maladie lente

et cruelle l'avait torturée jusqu'au tombeau; elle venait d'y descendre. Epouse déshéritée de l'amour d'un mari imbécile, reine méconnue d'un peuple turbulent, amie d'un ministre haï de ses sujets, mère d'un roi dont elle avait préparé le règne par sa constance, Anne d'Autriche devait subir encore les injustices de la postérité en n'occupant pas jusqu'ici dans l'histoire la place éminente que la France lui doit parmi ses femmes les plus accomplies et parmi ses reines les plus consommées. Bossuet lui-même ne lui rendait pas alors la justice et les hommages qui lui reviennent. Mais il se souvenait du moins qu'elle avait été la première à l'admirer lui-même. Il lui devait un des premiers tributs de cette voix qu'elle avait fait connaître à son fils. Ce discours ne fut pas imprimé alors. Les larmes pour ses infortunes et les admirations pour sa piété furent sa seule éloquence. Bossuet oublia la politique pour la

vertu, mais il était trop plongé dans le règne du fils pour parler avec équité de la mère.

En descendant de la chaire, il apprit la maladie de son père. Il courut à Metz recevoir son dernier adieu. Le père de Bossuet avait résigné depuis quelques années sa place au parlement pour entrer, sur les pas de son fils, dans le sacerdoce. Bossuet, par son influence auprès du distributeur des bénéfices ecclésiastiques, avait fait donner à son père un canonicat à Metz. Il considérait les biens de l'Église comme un patrimoine de famille. Il ne se faisait aucun scrupule d'en disposer largement pour les siens. Ce n'était pas cupidité, c'était habitude du temps. L'autel, selon lui, devait honorer et rétribuer amplement le prêtre. Il avoue plusieurs fois, dans des lettres à ses amis (lettres que nous avons sous les yeux), cette nécessité de l'aisance pour le ministre de la parole sacrée.

« Quant à moi, dit-il, mon esprit n'aurait

pas sa liberté dans les gênes d'une existence étroite et mal assurée. Il ne faut pas que celui qui est chargé de penser aux autres soit contraint par ses embarras personnels de rétrécir sa vie et son âme en se repliant sans cesse sur d'abjectes nécessités. »

Voilà le sens et presque les expressions de ces lettres, franchise d'un homme qui, se sentant supérieur à la fortune, l'apprécie cependant non comme une condition de jouissance, mais comme une condition de liberté.

Bossuet administra lui-même les derniers sacrements à son père, mêlant les prières et les larmes, fils et pontife à la fois, ouvrant, à celui qui lui avait ouvert la vie, l'éternité.

XXX

Revenu à Paris après ce deuil, il fut jeté avec la passion du zèle à travers les controverses ardentes du jour entre les protestants et les jansénistes. Ces nouveaux apôtres, inspirés par Arnaud, Nicole, Pascal, en combattant un schisme, menaçaient l'Église d'une secte. Hommes de piété cénobitique, de vertus absolues, de logique inflexible, d'éloquence indomptée, ils exagéraient la vertu. C'étaient les Lacédémoniens du christianisme. On avait eu peur de leurs excès de sainteté; on avait prétendu dé-

couvrir dans leur chef de doctrine, Jansénius, des textes répréhensibles aux yeux de l'orthodoxie, textes que les uns affirmaient exister dans les livres de ce docteur hollandais, dont les autres niaient même l'existence. De là des querelles interminables que le gouvernement envenimait en y mettant l'œil et la main.

Bossuet, pour son malheur, commença dès lors à prendre parti dans ces querelles scholastiques, et à dépenser son génie et son caractère à ces polémiques de mots. Il parut d'abord incliner vers les jansénistes, par analogie de nature et de vertu. Bientôt les deux sentiments dominant en lui, le sentiment de l'autorité de l'Église et le sentiment de l'autorité du roi, supérieurs à toutes divergences de doctrines, l'éloignèrent de ces hommes selon son cœur, et firent de lui l'homme du gouvernement.

Nous parlerons peu de ces polémiques où la grandeur du talent se perd dans le néant des

disputes. L'éloquence le rappela à la chaire, son vrai piédestal.

Il y remonta en 1669 pour pleurer la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, exilée en France par le meurtre de son mari. *Fille, femme, sœur, mère de rois*, sa vie, dit Bossuet, renfermait toutes les extrémités des choses humaines. Le roi le chargea d'égaler l'éloquence à la grandeur et aux infortunes de cette destinée. Louis XIV, après avoir donné pendant sa vie à cette reine proscrite une royale hospitalité à Saint-Germain, ne pouvait lui donner, à sa mort, une plus glorieuse commémoration que la voix de Bossuet. Cette oraison funèbre fut la première où il développa toutes les grandeurs d'âme, de politique, d'histoire et de parole dont la nature, l'étude et la profession l'avaient doué. Ce fut un cours d'histoire et de politique à vol d'aigle.

Bossuet, en faisant remonter au schisme de

Henri VIII les causes du régicide de Charles Ier, proféra sur la fatale union du sacerdoce et de l'empire, de l'Église et de l'État, des vérités qu'il devait trop tôt démentir lui-même en servant l'Église par le glaive du roi, et le roi par la contrainte sur l'Église.

« Qu'est-ce, dit-il, que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Église, qui est son tout, et quand il se sépare de Rome, qui est son centre, pour s'attacher contre nature à la royauté? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement quand elles se confondent. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Les peuples ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe si on leur ôte ce frein nécessaire, et on ne leur laisse plus rien à ménager quand on les laisse maîtres de leur religion. Tout se tourne en révolte et en pensées

séditieuses quand l'autorité de la religion est anéantie. »

Tout le caractère sacerdotal et politique de Bossuet est dans cette période, dont la première phrase jure si étrangement avec la dernière. Comme prêtre, il commence par déclarer avec vérité que la religion n'a rien à recevoir du pouvoir civil, et que ces deux puissances se dénaturent en s'alliant. Comme politique, il déclare, dans la seconde phrase, que les gouvernements ne peuvent laisser les peuples disposer librement de leur conscience sans s'anéantir eux-mêmes dans leur autorité temporelle. Il revêt ces deux contradictions de la même majesté de parole. On voit d'avance l'homme qui conseillera bientôt au roi de s'insurger respectueusement, mais inflexiblement, contre Rome, pour fonder une Église gallicane, c'est-à-dire une indépendance dans l'obéissance et une diversité dans l'unité.

L'homme de Dieu disparaît ici devant l'homme du prince, et l'homme de discipline disparaît à la fin devant l'homme de gouvernement. Ce poids tout humain des religions, seul capable de tenir les peuples, ce frein nécessaire, cet appel au despotisme sur les consciences, pour s'assurer contre les révolutions et les séditions du peuple, sont des maximes où l'on sent plus de l'impiété de Machiavel que de la foi de Bossuet.

XXXI

On retrouve ce fatalisme politique dans le portrait de Cromwell, en qui Bossuet, à l'exemple de son temps, ne voyait qu'un hypocrite. Il n'osait ni trop le louer, de peur de manquer au cercueil de cette reine, sa victime ; ni trop le flétrir, de peur de manquer au roi, qui avait traité avec ce dictateur. Il se jeta dans la théocratie, qui explique, qui excuse, qui légitime tout sur ses lèvres, et il s'écria avec le despotisme du prophète :

« Quand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête

le cours; il enchaîne, il aveugle, il dompte tout ce qui est capable de résistance. »

C'est de ce portrait de Cromwell, c'est de cette complicité sophistique de la Providence avec la victoire, que les théocrates modernes, M. de Maistre et ses adeptes, ont déduit cette adoration immorale de la force, impiété soi-disant pieuse, qui prosterne l'homme devant le succès au lieu de le redresser sur la justice. Ces interprètes menteurs de la Providence placent le dessein de Dieu dans l'événement, au lieu de le placer dans la moralité de l'acte. Voilà le danger, pour un homme supérieur comme Bossuet, de lancer une fausse maxime dans le monde : les hommes secondaires s'en font une autorité, et les peuples s'en font une fausse règle de leurs jugements. C'est ainsi que la théocratie détruirait au nom de Dieu son plus bel ouvrage, la conscience du bien et du mal dans le genre humain.

XXXII

Ce discours, dans sa partie pathétique, déborde, du reste, de majesté, de douleurs, d'exclamations, d'éplorations sublimes. Bossue semble faire son propre portrait en y parlant de ce poëte funèbre, Jérémie, « qui seul était capable, dit-il, d'égaler les lamentations aux calamités ! »

Un cri d'admiration s'éleva de toute la cour et de toute l'Église à ce discours. Aucun moderne n'avait encore parlé en prophète. On conjura Bossuet de publier ce chef-d'œuvre : l'Europe s'émut et pleura.

Six jours après, une jeune et séduisante princesse, fille de celle que Bossuet venait d'illustrer et de l'infortuné Charles Ier, rappela l'orateur à un autre cercueil : c'était le cercueil de cette princesse elle-même. Henriette d'Angleterre avait épousé le duc d'Orléans, frère du roi. Ce prince, ignoble d'esprit et dépravé de goût, était indigne d'apprécier tant de grâce sous des traits de femme. Il avait les vices des Valois. Henriette mourut soudainement à Saint-Cloud, sans preuve, mais non sans rumeur de poison. On accusait les complices des goûts dépravés du duc d'Orléans d'avoir versé la mort dans le sein de son épouse, pour dominer sans une rivale les sens et le cœur de ce prince. Le roi avait pour Henriette d'Angleterre une de ces prédilections que la parenté seule empêchait d'être un amour. Cette passion contenue s'était changée en tendresse. La mort de la duchesse d'Orléans

frappa le roi au cœur. Elle était le rayon de la cour; la lumière du firmament semblait s'être amoindrie par la disparition de cet astre éteint dans une nuit. Bossuet l'aimait pour son esprit et pour ses malheurs. Elle admirait Bossuet comme le miracle vivant de l'Europe. Elle lui avait souvent dit, en badinant avec des idées tristes :

« Si je meurs, parlez de moi à Dieu et aux hommes; je ne veux d'éloges que votre amitié et d'apothéose que vos larmes! »

XXXIII

Le roi fit prier Bossuet de parler. Son cœur était aussi ému que sa voix. Ce fut le plus éploré de ses discours. L'antiquité ne nous a rien laissé d'un pareil accent. « Je vais vous faire voir, chrétiens, dit-il, dans une seule mort, la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines ! »

Pour être émouvant, Bossuet n'avait rien à imaginer, il n'avait qu'à se souvenir. Henriette, se sentant mourir, l'avait appelé à cris répétés pour lui prêter sa main dans le passage

de la terre au ciel. Bossuet, rencontré trop tard à Paris, était accouru au milieu de la nuit. Il s'était jeté à genoux au pied du lit de la princesse; il avait pleuré, prié, consolé jusqu'au jour; il avait entendu les dernières confidences et reçu le dernier soupir. Un moment avant d'expirer, Henriette, appelant du geste une de ses femmes, lui avait dit en anglais, pour n'être pas comprise de Bossuet :

« Quand je serai morte, détachez de mon doigt cette émeraude, et donnez-là à ce saint évêque en mémoire de moi ! »

Tout ce drame de l'agonie, qui n'était que terreur et pitié pour les autres, était souvenir, image et tendresse pour lui; il racontait ce qu'il avait vu, il ressentait ce qu'il avait senti, il admirait ce qu'il avait admiré ! On entendait dans ses paroles le tumulte d'un palais réveillé par la mort, le sursaut des serviteurs, l'empressement des amis, le gémissement des

femmes, l'étonnement des indifférents, le cri de la cour et de la ville : *Elle se meurt! elle est morte!* cri où le coup ne laissait pas de temps à la menace ni le désespoir à la respiration; on assistait à cette sanctification foudroyante d'une femme à qui le ciel ne donne que des minutes pour mûrir en un clin d'œil à l'éternité.

« Ce peu d'heures, racontait Bossuet, saintement passées parmi les plus rudes épreuves, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte, et le concours de l'âme a été parfait! La grâce se plaît quelquefois à renfermer en un seul jour la perfection d'une longue vie! »

« Non, répondit-il après quelques élans de contemplation sur les avantages de naissance, de rang, de beauté, de charmes, de cette morte : Non, après ce que nous venons de

voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous!... Et cependant elle fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde!... J'ai vu sa main défaillante chercher encore en retombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres le signe de notre rédemption. »

« ... La voilà, malgré ce grand cœur, reprend-il, la voilà telle que la mort nous l'a faite!... Encore, ce reste tel quel va s'évanouir! Et nous l'allons voir dépouillée de cette triste décoration... Elle va descendre dans ces sombres lieux et ces demeures souterraines, pour y dormir avec ces grands de la terre, avec ces princes et ces rois anéantis, parmi lesquels à peine peut-on trouver de la place, tant les rangs sont pressés! tant la mort est

prompte à remplir ces places!... Peut-on bâtir sur ces ruines?... »

Puis, passant de l'élégie à la réflexion chrétienne :

« La grandeur et la gloire, s'écrie-t-il, pouvons-nous prononcer encore ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même pour ne pas s'apercevoir de son néant! Que peuvent la naissance, la grandeur, l'esprit, puisque la mort égale tout, domine tout, et que, d'une main si prompte et si souveraine, elle renverse les têtes les plus respectées? Quoi! ne saurons-nous rien prévoir de ce qui est si près? Quoi! les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront dans un moment leur gloire passer à leur nom, leurs titres à leur tombeau, leurs biens à des in-

grats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux?... »

Ces pensées le détachent de la terre et lui font prendre toutes ces vanités et toutes ces tristesses même en pitié, il recommande à Dieu cette poussière qui palpitait hier d'ivresse et d'orgueil ; il recommande cette âme à la prière, cette amitié des âmes survivantes ; et il congédie enfin son auditoire dans ce recueillement et dans ce silence où l'on craint de faire retentir le bruit de ses pas devant le vide du sépulcre, et de respirer trop haut de peur d'être entendu de la mort.

Où trouver cette scène, cet homme, cette tribune, cette voix, dans les annales de l'esprit humain? Bossuet avait inventé le frisson de la mort et l'éloquence de l'éternité.

XXXIV

Bossuet sentit lui-même le contre-coup de son âme sur l'âme de son auditoire.

L'abbé de Rancé, son ancien condisciple, esprit excessif comme tous les esprits légers, qui avait passé de la volupté à l'ascétisme, s'était précipité vivant dans le tombeau du monastère de la Trappe. Là le solitaire, comme saint Jérôme, entretenait sa piété lugubre par la contemplation de crânes humains, vidés par les vers du sépulcre. Bossuet, en faisant une allusion enjouée à cet ameublement de la cellule du converti, lui écrivit :

« Je vous envoie deux oraisons funèbres qui, parce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire ; en tous cas, on peut les regarder *comme deux têtes de mort assez touchantes !* »

L'artiste, on le voit à ce badinage sévère, se jugeait avec complaisance dans le panégyriste chrétien. Ce néant n'était pas seulement pour lui un sujet de médiation, il était un texte d'éloquence.

XXXV

Il suivait, en effet, du même pas sa double carrière de saint vers le ciel et de politique vers le pouvoir. Louis XIV, à qui tant de triomphes oratoires le rappelaient à propos, le nomma, après ce discours, précepteur de son fils. L'archevêque de Paris Péréfixe et le chancelier Letellier l'avaient recommandé pour ces fonctions. Le duc de Montansier, gouverneur du jeune prince, homme jaloux de faveurs, mais plus jaloux de piété, favorisa l'ambition de Bossuet. Le roi l'admit avec

complaisance. Le roi n'aimait pas le génie trop près de lui, pour ne pas faire mesurer sa grandeur royale aux grandeurs naturelles qui le dominaient de trop haut; mais il aimait le génie à son service comme une puissance qui, en se subordonnant à la sienne, en relevait le prestige au loin. La cour voulait pétrir le jeune héritier du trône par des mains d'évêque, afin d'assurer un règne de plus à l'Église. Louis XIV entrait par conviction autant que par politique dans ce plan. Formé à la piété italienne et espagnole par sa mère, livré par ses sens à l'amour, il ne contestait rien à la foi, pourvu qu'on lui laissât la licence de ses mœurs. C'était le moment où madame de Montespan, son idole, régnait après ses trois sœurs sur le cœur et sur la cour de Louis XIV. Rien n'égala le scandale de ces amours affichées, qui substituaient impudemment aux yeux de la nation, des armées et du peuple, et jusque

dans le carrosse de la reine, des concubines à l'épouse du roi. Louis XIV voulait être adoré jusque dans ses vices. Nul homme n'a autant corrompu par l'exemple les mœurs de son peuple que lui, parce que nul homme n'a mêlé davantage la licence et la religion et n'a imposé par autorité plus de vénération pour ses scandales. La favorite, consultée, inclina aussi pour le choix de Bossuet. Presque reine, elle pensait en reine. Un si illustre courtisan flattait son orgueil. Qui oserait murmurer contre une cour dont le plus saint orateur du siècle autoriserait par sa présence et par son silence de tels égarements? Le roi, pour indemniser le nouveau précepteur de son fils de l'évêché de Condom, lui donna l'abbaye de Saint-Lucien, près de Beauvais, bénéfice de vingt mille livres de rente, héritage du cardinal Mancini.

Un murmure contre ce surcroît de fortune

s'éleva, même parmi les amis de Bossuet. Il se crut obligé de s'en expliquer dans une lettre au maréchal de Bellefonds, devant lequel il pensait tout haut avec une sincérité rare :

« Je ne m'attends, dit Bossuet, à aucune félicitation sur les fortunes de ce monde, et l'abbaye que le roi me donne me tire d'embarras et de soins qui ne peuvent pas se concilier longtemps avec les pensées que je suis obligé d'avoir. N'ayez pas peur que j'augmente mes dépenses ; la table ne convient ni à mon état ni à mon humeur. Je paierai mes dettes le plus tôt que je pourrai. Pour ce qui est des bénéfices, assurément ils sont destinés pour ceux qui servent l'Église... Tant que je n'aurai que ce qu'il faut pour soutenir mon état, je ne sais si je dois en avoir des scrupules. Quant à ce nécessaire pour soutenir mon état, il est difficile de le déterminer précisément, à cause des dépenses imprévues ; je n'ai aucun attache-

ment aux richesses, mais je ne suis pas encore assez habile pour trouver que j'ai tout le nécessaire si je n'ai que le nécessaire; je perdrais plus de la moitié de mon esprit si j'étais à l'étroit dans mon domestique. Je tâcherai qu'à la fin tout l'ordre de ma conduite tourne à l'édification de l'Église. Je sais qu'on y a blâmé certaines choses : j'aime la régularité, mais il y a certaines situations où il est malaisé de la garder très-stricte. »

Quoique irréprochable de mœurs, sobre et exempt de cupidité vulgaire, on voit que Bossuet recherchait dans sa vie l'espace, la liberté, la grandeur qu'il avait dans l'âme. Prodigue de lui-même envers l'Église et le roi, il voulait que ces puissances fussent prodigues envers lui. Il ne marchandait pas ses services, mais il en sentait le prix.

XXXVI

Ses nouvelles fonctions à la cour, en le plaçant à la source des grâces, élevèrent encore sa fortune et son crédit.

Cette fortune et ce crédit ne lui firent pas négliger ses devoirs de précepteur d'un prince dont l'âge, le caractère et l'inaptitude d'esprit répondaient si peu à la sublimité du maître. Les travaux de Bossuet pour préparer à cet enfant les éléments tout digérés des connaissances humaines furent aussi immenses que ces travaux furent vains. Bossuet, de quarante-cinq

à cinquante ans, refit ses études tout entières pour apprendre l'étude à un enfant. Il résuma toutes ces études dans un livre, le *Discours sur l'histoire universelle*, comme Fénelon devait résumer toute son imagination et tout son cœur pour un autre enfant, dans un autre livre, le *Télémaque*. Ces deux précepteurs de princes, se résumant ainsi eux-mêmes, l'un dans une histoire, l'autre dans un poëme, caractérisent bien leurs deux génies. Le *Discours sur l'histoire universelle*, malgré la supériorité de l'histoire sur le roman, et malgré la supériorité de l'écrivain sur le poëte, sera un monument moins durable de l'éducation du Dauphin que le *Télémaque* ne l'a été de l'éducation du duc de Bourgogne. Le *Discours sur l'histoire universelle* n'est qu'une théorie de l'esprit; le *Télémaque* est un tableau de la nature. Les théories passent, la nature reste.

Le préjugé bien légitime du génie grandiose

de Bossuet comme orateur, a, selon nous, trop consacré jusqu'ici le préjugé de la supériorité de son œuvre comme historien. L'histoire raconte, elle ne contemple pas : Bossuet ne racontait jamais et contemplait toujours. Son regard généralisait trop pour rien détailler; il voyait de trop haut et trop loin pour bien peindre toutes choses autrement que par résumés et par masses. Il pouvait faire des mappemondes historiques, il ne pouvait pas faire ce drame de la vérité qu'on appelle l'histoire, drame dans lequel les nations, les hommes, les événements, calqués avec leur caractère propre, leur âme, leurs formes, sur la nature, impriment, par l'admiration, la pitié, les larmes, le sang, une empreinte vivante dans la mémoire par l'émotion du cœur. Or, sans émotion dans le lecteur, point de mémoire, et, sans mémoire, point d'histoire et point d'enseignement.

XXXVII

Le *Discours sur l'histoire universelle* n'est donc pas un récit, c'est un catalogue de peuples, de noms d'hommes et d'événements, groupés sans doute avec un admirable mécanisme de système en quelques pages, mais qui passent devant l'esprit comme des ombres confuses, sans y laisser d'autre impression durable que leur foule, leur rapidité, leurs éblouissements. On peut se donner, en le lisant, le vertige de l'histoire universelle; on ne s'en donnera pas à coup sûr la science, encore

moins le sentiment. Ce livre ressemble au tableau du *Jugement dernier*, de Michel-Ange, sur les coupoles du Vatican. Ce sont des poses, des attitudes, des muscles, des torses, des visages, des membres d'homme jetés pêle-mêle par un pinceau gigantesque sur la muraille, des anges, des dieux, des empirées, des enfers; ce n'est pas l'humanité. On éprouve la même sensation d'esprit en lisant ce récit, ce qu'on appelle l'histoire de Bossuet. On voit tout, on ne distingue rien, on sent moins encore; que peut-on retenir? C'est une géographie, ce n'est pas la terre; Bossuet est géographe, il n'est pas historien.

Mais si ce livre, trop accrédité jusqu'ici, est nul pour l'enseignement de l'histoire, il n'est pas moins inférieur à sa renommée pour la philosophie de l'histoire. Cette philosophie, c'est-à-dire cette conclusion vraie, morale et civilisatrice, qui doit ressortir d'un si sublime

et si vaste récit pour illuminer l'intelligence et améliorer les mœurs, comme la lumière se sépare du chaos à la voix de l'évocateur souverain des choses; ou comme le dénoûment sort du drame pour moraliser le spectateur; cette philosophie manque presque partout dans ce tableau, comme elle paraît manquer à la nature même de l'historien.

Pourquoi cette philosophie manque-t-elle si complétement au *Discours sur l'histoire universelle?* C'est que Bossuet, en l'écrivant, au lieu de rester homme s'est fait l'organe de Dieu. Ce livre est l'œuvre d'un orgueil surhumain. L'*Histoire universelle* est un mystère : Bossuet a prétendu en faire un système. Il a voulu déchirer le rideau sur la face et sur les pensées du Dieu incompréhensible à nos misérables intelligences. Au lieu de s'incliner comme nous tous devant cette incompréhensibilité divine, qui n'est si sublime que parce qu'elle est

la preuve de notre néant; au lieu de retracer avec un saint respect ce que le temps nous a laissé de vestiges, de nous montrer ici le berceau, là le tombeau des peuples, les races, les religions, les institutions, les vertus, les erreurs, les crimes des hommes, et de nous dire :

« Voilà ce que je sais, j'ignore le reste; voilà les commencements et les bornes de l'horizon où je viens de vous montrer quelques pas de l'humanité sur la route des temps; les lointains échappent à ma faible vue; pour tout dire, il faudrait tout voir; Dieu seul voit tout, et seul, il sait d'où nous venons et où nous allons; aveugles sous sa main clairvoyante, notre destinée antérieure est son secret, notre destinée future est son mystère; il nous a donné une lumière dans les ténèbres de notre route, la conscience. Cette lumière est courte, mais nous-mêmes nous sommes courts; elle suffit pour éclairer nos trois pas sur ce globe de boue;

quant à la lumière historique universelle et éternelle qui doit éclairer consécutivement les siècles et conduire l'humanité où il veut et comme il veut, il n'a ni voulu ni pu nous la donner; c'est la sienne; nous en serions aveuglés; la lui dérober serait une audace, la lui emprunter serait une impiété! Nous sommes des atomes, il est l'infini! »

XXXVIII

Voilà, selon nous, le langage (au génie près) qu'aurait dû tenir Bossuet en écrivant comme homme son *Discours sur l'Histoire universelle.* Mais, nous le répétons avec douleur, il ne l'a pas écrit comme homme, il l'a écrit comme prophète. Loin de se placer, pour regarder et pour raconter, au point de vue de l'insecte humain qui ne voit qu'un point du temps, de l'espace et des choses, il s'est placé au point de vue de l'être infini qui voit tout. Cet orgueil a troublé sa vue. Il a oublié que pour Dieu,

qui est l'infini, le centre est partout, et la circonférence est encore centre. Au lieu de faire circuler les astres, les mondes, les créations, les événements, les choses, autour de cet axe éternel et ineffable du monde, qui est universel et éternel comme Dieu lui-même, il a fait circuler et converger humainement toute l'histoire autour d'un seul peuple, dont les destinées, grandes selon la foi, sont bornées devant l'histoire. En un mot, Bossuet a inventé le plan de Dieu; il a contraint, avec une volonté tout humaine, les cieux et la terre, les empires et les royaumes, le passé et l'avenir, à entrer dans son cadre historique, admirable d'exécution, petit de philosophie. Les cieux, la terre, les empires, les hommes, les choses, la vraisemblance, la raison, l'histoire, la vérité, ont résisté à cette violence de l'orgueil humain. Dieu est resté Dieu, et Bossuet est resté homme. Ce rêve de Titan n'a laissé qu'un beau vestige,

l'histoire a compté un ingénieux sophisme de plus, mais le plan divin est demeuré caché dans l'ombre sainte où Dieu retient ses pensées.

Voilà le *Discours sur l'Histoire universelle :* jeu d'une imagination puissante, mais jeu enfin, qui emploie la maturité d'un grand homme à écrire d'un doigt mortel sur un sable mobile le plan éternel et immuable de la création !

Une seule chose reste digne de Bossuet dans ce catalogue des nations reliées par un fil imaginaire, c'est le style. Jamais le texte éternel des insatiabilités et des vanités humaines n'a été déclamé avec plus de majesté et de tristesse ; aucune main d'homme n'a fait tourner avec plus de bruit de rapidité et de vertige, cette roue de la fortune qui élève et qui abaisse, qui prend et qui laisse, qui couronne et qui foule les hommes, les races, les empires, les nations. Bossuet est le grand interprète du

néant des choses humaines. Il semble se complaire, comme l'enfant au bord du puits, à précipiter les religions, les institutions, les dynasties, les choses réputées immuables, au fond des abîmes, pour y entendre le bruit de leur chute, et pour faire remonter de là à l'oreille des hommes les retentissements de l'infini.

XXXIX

Bossuet voulut compléter cet ouvrage en tirant également de la Bible, pour son élève, une théorie politique à l'usage des rois. Il l'intitula la *Politique sacrée*. Ce n'est qu'un commentaire savant et dogmatique de l'histoire sainte, pour justifier aux yeux des princes leur droit absolu sur les peuples; théorie du droit de la force, où le droit de violence et de conquête est lui-même sanctifié, pourvu qu'il soit légitimé par une possession paisible de ce qu'on a dérobé. Bossuet n'attribue aux rois,

dans ce traité, d'autre juge que Dieu interprété par le prêtre. Sa politique sacrée n'est qu'une théocratie sans appel à la conscience, à la raison, au consentement des sujets; toute liberté humaine y est anéantie sous la mission indiscutable donnée aux rois par le Roi des rois. Tel prophète, tel politique. Bossuet, il est vrai, y professe de temps en temps quelques doctrines fraternelles de l'Evangile, ce code d'équité, de clémence et de liberté, si différent du sien. Il conseille aux rois de faire de la tyrannie une paternité, mais une paternité absolue, qui donne et qui ne doit rien à l'humanité.

XL

Ces deux livres, la *Politique sacrée* et l'*Histoire universelle*, les enseignements de même nature dont le précepteur et l'héritier de Louis XIV accompagnait ses textes n'étaient pas propres, comme on le voit, à former un roi selon le cœur du Christ ou selon le cœur de Fénelon. Aussi tout échoua dans cette éducation contre nature. Le disciple, lassé de ses maîtres, négligé par son père, tenu par la jalousie paternelle dans une enceinte d'étiquette, de formalités et de craintes, qui ne laissaient au-

cun jeu à ses facultés naturelles, resta le premier esclave de son père, sans goût pour les lettres, sans ambition pour la gloire, sans désir du trône, sans ressort pour la vie. Relégué de bonne heure à Meudon dans l'isolement, le Dauphin ne cultiva que ses sens, se résigna à la subalternité et mourut jeune, déjà las d'avoir tant vécu.

XLI

Bossuet se plaint en termes amers, dans quelques lettres confidentielles, de cette inaptitude de son élève. Mais on peut l'accuser lui-même d'avoir mal cultivé cet enfant, car l'intelligence dans le Dauphin ne manquait pas plus que le cœur : un Fénelon en aurait fait peut-être un autre Marcellus. Mais Bossuet, en élevant le fils, s'occupait beaucoup plus du père. La jeunesse et la santé du roi promettaient de longues années d'influence à Bossuet. Cette influence était déjà affermie par de fré-

quentes communications avec le roi et reconnue par le clergé qui entourait le souverain. Bossuet tenait à Versailles le rang d'un ministre plus que d'un précepteur. Sa table était décente, mais splendide. On se pressait dans ses appartements comme à une source des grâces ; quand il se promenait dans les jardins, l'élite des prélats et des ecclésiastiques lui formait un cortége semblable à une cour. On appelait l'allée du petit parc où il discourait avec eux en marchant *l'allée des Philosophes*. Ces philosophes, disciples et courtisans du moderne Platon, parmi lesquels il y avait un autre Platon, étaient Fénelon, Pélisson, l'abbé de Langeron, le plus tendre des amis, qui mourut de douleur à la mort de son maître ; La Bruyère, l'abbé de Longuerue, orateur et écrivain studieux ; Fleury, historien de l'Église ; beaucoup d'autres prêtres ou laïques que groupaient à la suite de Bossuet le

charme, la liberté et l'autorité de ces entretiens.

« Quels agréments dans la société d'un si grand homme ! écrit l'abbé de Choisy, revenu des légèretés de la jeunesse aux délices chastes de l'âge mûr. Quelle égalité dans son humeur ! Quel entraînement dans sa conversation ! Si la supériorité de son génie ne l'avait pas fait reconnaître, sa modestie et sa simplicité l'auraient fait oublier. »

L'entretien glissait souvent des choses saintes aux choses profanes, et les vers d'Homère, de Virgile, d'Horace résonnaient sur les lèvres de Bossuet dans les allées de Versailles. Des dissertations et des commentaires sur la Bible, sur les prophètes et les poëtes sacrés sortirent de ces promenades. Bossuet en fut bientôt distrait par des conférences polémiques avec un célèbre ministre protestant, nommé Claude. Bossuet soutint devant Claude sa doctrine de l'obéissance rigoureuse à l'autorité.

« Jamais, dit-il, aucun particulier n'a le droit de se séparer de l'Eglise. — Mais, quand Jésus-Christ parut à Jérusalem, lui repondit le ministre, la Synagogue était l'Église, et la Synagogue méconnut la vérité dans le Christ. Si un seul homme, se séparant alors de la Synagogue, avait proclamé que Jésus était le Messie, n'aurait-il pas eu raison contre l'Église? Bossuet brisa l'argument en déclarant que Jésus, du moment où il avait paru, était à lui seul la Synagogue et l'Église. »

Ces conférences, dont chacun s'arrogea la gloire, furent une vaine joute de controverse et de talent, où l'autorité du roi décernait d'avance le triomphe à son pontife : la force appuyait le dogme. Bossuet publia ces conférences.

XLII

Bientôt les vicissitudes des inconstances du roi appelèrent Bossuet à des interventions plus délicates entre les ardeurs, les refroidissements, les repentirs religieux et les retours de passion dans le cœur du prince et de deux femmes jalouses. Le roi, après avoir adoré mademoiselle de la Vallière, la plus intéressante victime de ses entraînements, commençait à aimer madame de Montespan, la plus impérieuse de ses maîtresses.

Mademoiselle de la Vallière, tantôt espérant,

tantôt désespérant de reconquérir le cœur de Louis XIV, flottait entre la cour et le cloître. Le roi la retenait par orgueil plutôt que par tendresse. Il était humilié du scandale que la fuite de sa favorite dans un couvent donnerait à son inconstance. Il se refusait à accorder à mademoiselle de la Vallière la permission de s'ensevelir vivante et si belle encore dans la tombe; il sentait que l'indignation du monde s'élèverait contre cette barbarie. D'un autre côté, il était trop épris de madame de Montespan pour la sacrifier à une convenance ou à un scrupule. Ces mystères, que l'histoire ose à peine déchirer aujourd'hui par pudeur, étaient alors l'entretien public de la cour. Les révolutions dans ses goûts étaient des révolutions dans l'État. Louis XIV n'avait aucune des pudeurs du vice. Il y avait tant de distance entre le monarque et les sujets, que la morale et la religion du peuple osaient à peine gron-

der jusqu'aux pieds du roi. On respectait tout du prince, jusqu'à ses scandales : ils faisaient partie du droit divin. On gémissait, mais on ne jugeait pas si haut.

Les ministres, même les plus sévères, de l'Église vivaient dans cette atmosphère de faiblesse. Ils se voilaient seulement le visage pour ne pas voir ces inconvenances contre leur habit. Le roi les employait tantôt à discuter, tantôt à pardonner ses faiblesses. Bossuet, cette fois, fut employé à débarrasser le roi de mademoiselle de la Vallière qui le gênait, à précipiter cette maîtresse délaissée dans le cloître avec l'énergie de sa piété inflexible, et à livrer à son insu le roi, sans rivalité, à l'ascendant d'une autre femme, madame de Montespan. Il conquit ainsi la reconnaissance de tous les trois. Le roi lui dut la liberté; madame de Montespan, l'empire; mademoiselle de la Vallière, le ciel. Les détails

de cette négociation, ou l'apôtre fut, sans le vouloir, le plus habile des courtisans, seraient trop étendus pour ce récit. L'évêque s'entendit lui-même avec madame de Montespan sur les conditions de la retraite de sa rivale. La nouvelle favorite se refusait à consentir à l'ensevelissement trop rigoureux de l'ancienne. Elle trouvait l'exemple trop austère et trop périlleux pour elle-même.

« Mademoiselle de la Vallière, écrit Bossuet, m'a obligé de traiter sa vocation avec madame de Montespan. On ne se soucie pas beaucoup de sa retraite. Il me semble que le couvent des Carmélites fait peur. On couvre cette résolution extrême de ridicule. Le roi a bien su qu'on m'avait parlé : comme il ne m'a rien dit, je me suis tu. Je conseille à mademoiselle de la Vallière d'en finir vite. »

Enfin il admire dans les exclamations suivantes le courage de la victime :

« Sa force et sa tranquillité, écrit-il au pieux maréchal de Bellefonds, augmentent à mesure que le moment approche. Je ne puis y penser sans entrer dans de continuelles effusions d'actions de grâces ! La trace du doigt de Dieu, c'est le calme et l'humilité qui accompagnent toutes ses pensées ; cela me ravit et me confond ! Je parle, et elle fait ; j'ai les discours, elle a les œuvres ! Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher. Pauvre canal où les eaux du ciel passent, et qui à peine en retient quelques gouttes !... »

XLIII

Puis il scelle par un admirable discours sacré, oraison funèbre d'une beauté vivante, la pierre de la tombe sur mademoiselle de la Vallière.

Ce discours de Bossuet était en scène plus qu'en paroles. Cette scène était si dramatique, que madame de Sévigné, dans ce chuchotage léger du temps, écrit que les paroles n'y répondaient pas. C'est que le temps était plus attentif aux palpitations du cœur de la victime qu'aux paroles du prédicateur; car

aucune parole ne peut pénétrer plus avant dans le vif de l'âme ni retentir plus haut au-dessus des sanglots humains. Cette beauté, encore dans sa fleur, arrachée à son printemps, consumée du feu qu'elle avait allumé et du feu qu'elle n'avait pu éteindre en elle ; flétrie par un bonheur qui ressemblait trop à un défi à la morale et qui l'avilissait en l'élevant ; trahie enfin par l'inconstance et rejetée par l'ingratitude de l'amour dans le sépulcre avec un cœur toujours trop vivant ; couverte, par la reine même qu'elle avait offensée, de ce voile mortuaire qui l'enveloppait de honte et de pardon, en présence de cette cour hier témoin de ses triomphes, aujourd'hui de sa sépulture ; enfin, Bossuet dans la chaire pour donner la voix à toutes ces oppressions et à tous ces silences du cœur : que fallait-il de plus à madame de Sévigné ? Est-ce que l'éloquence ne s'arrête pas sur les lèvres là où les

facultés de sentir et d'exprimer s'arrêtent dans le cœur trop ému des auditeurs ? Et cependant celle de Bossuet ne s'arrête pas même là.

« Il le faut, dit-il avec un effort visible qui semblait arracher les mots de son âme, il faut rompre un silence de tant d'années, et faire entendre ici une voix que les chaires ne connaissent plus... Qu'avons-nous vu ? et que voyons-nous ? Quel état, et quel état ? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes !... »

Et il montrait du geste cette forme agenouillée de femme jetée là, comme un cadavre, sous le linceul. Puis, comme s'interrompant dans ses pensées, il se tournait vers la reine et lui disait :

« Madame, regardez ! Voici un objet digne des yeux d'une si pieuse et si clémente reine !... »

Enfin, reprenant ses sens, il détournait de ce spectacle l'attention trop émue de ses audi-

teurs et il s'élevait à ces considérations grandioses qui sont comme la moralité des larmes humaines.

« Les sentiments de religion, disait-il, sont la dernière chose qui s'efface dans l'homme ; rien ne les remue davantage, et cependant rien souvent ne les change moins .. Est-ce là un prodige? est-là une énigme de sa nature? ou bien n'est-ce pas plutôt, si je puis parler ainsi, un reste de lui-même, un vestige de ce qu'il était dans son origine, un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, renferme encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de sa première forme ? Il est tombé en ruines par sa volonté dépravée ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur les fondements ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les ruines de ce bâtiment renversé et dans les traces de ses fondations l'idée du premier dessin et la marque de

l'architecte. L'impression de Dieu y est si forte, que l'homme ne peut la perdre, et en même temps si faible, qu'il ne peut la suivre ; si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa chute et pour lui faire sentir sa peine !... »

Quelle philosophie pouvait sortir plus majestueuse et plus pathétique d'une telle scène interprétée par un pontife ? et quelle émotion pouvait dépasser l'apostrophe du pontife à la femme coupable, déjà à moitié ensevelie sous ses yeux ?

« Et vous, descendez ! allez à l'autel, victime de la pénitence ! allez achever votre sacrifice ! Le feu est allumé ! l'encens est prêt ! le glaive est tiré ! Le glaive, c'est la parole que vous allez prononcer, la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à Dieu ! »

Qu'attendait-on donc de surhumain de Bos-

suet, si de telles paroles ne répondirent pas à l'attente publique?

Mademoiselle de la Vallière entra dans son sépulcre à cette voix, et y passa près de quarante ans entre ses deux morts.

XLIV

Mais Bossuet n'avait pas achevé son œuvre en jetant à l'éternité la première favorite du roi par la main de la seconde ; il voulait purifier la cour et arracher aussi madame de Montespan au roi.

Louis XIV, combattu entre la passion qu'il nourrissait depuis longtemps pour cette femme et les scrupules de sa conscience ravivés par Bossuet, faisait ou simulait des efforts qui le rejetaient toujours plus irrésistiblement sous le joug de son idole. Déjà plusieurs en-

fants, élevés au rang de princes légitimés, attestaient la constance et presque l'insolence de cette passion. La reine était morte, mais le mari de madame de Montespan vivait. Aucune union, même occulte, ne pouvait allier la faute. Le roi essayait quelquefois d'innocenter la présence de sa maîtresse à Versailles, en affirmant que l'amour éteint ou réprimé n'incriminait plus son attachement pour elle. Quelquefois même, aux anniversaires religieux, il l'éloignait pour quelques jours de Versailles, afin que sa présence dans le palais ne lui fît pas interdire par son clergé l'usage des mystères.

D'un autre côté, une femme dont le caractère est resté une énigme, tant il y a d'intérêt visible dans sa vertu et de piété réelle dans son ambition, madame de Maintenon s'insinuait, par les artifices les plus féminins, dans les yeux, dans l'esprit, dans les habitudes du

roi. Cette femme d'esprit portait encore, dans son nom de veuve Scarron et d'amie de la courtisane Ninon, les stigmates de son obscurité et de sa mauvaise fortune récentes. Madame de Montespan, sans soupçon de l'ambition de cette protégée, mais charmée de son esprit et touchée de sa misère, l'avait rapprochée d'elle et du roi en lui confiant ses enfants. De confidente, madame Scarron était devenue rivale. Sa beauté mûre, sa raison calme, ses grâces voilées, ses séductions en apparence involontaires, sa piété affichée, quoique indulgente aux faiblesses de son maître et de sa protectrice, enfin on ne sait quel caprice des sens qui surprend les hommes dans la satiété de l'amour heureux, et qui leur fait concevoir des charmes inattendus dans les découvertes et dans les étonnements de la beauté jusque-là invisible aux autres et à eux-mêmes, tout cela commençait à remuer dans le cœur du roi des

inclinations vagues pour cette femme si inégale au trône. Madame de Maintenon lui apparaissait comme un délicieux repos du cœur après le tumulte de ses passions présentes; sa sévérité même lui plaisait. Il aimait à être respectueusement réprimandé par elle sur le désordre de son cœur. Elle s'appuyait sur sa piété pour lui conseiller, à l'insu de madame de Montespan, de rompre à jamais un lien criminel devant Dieu, usé devant les hommes; elle empiétait sur son cœur par sa conscience; retenue à la cour par le soin des enfants du roi, pendant les éloignements forcés de la mère, la gouvernante avait l'oreille du prince à toute heure; elle connaissait les dégoûts et les amertumes de ce commerce orageux de madame de Montespan et du roi; elle s'unissait au clergé pour encourager ce prince à se jeter dans la dévotion. La dévotion devait lui livrer un roi sans rivale. Elle connaissait l'empire de

Bossuet sur la conscience de Louis XIV par la part qu'il avait prise à la réclusion de mademoiselle de la Vallière. Elle n'aimait pas ce génie trop supérieur, dont elle redoutait d'instinct la hauteur, la sévérité, la domination. Elle était trop politique pour admettre un jour entre elle et le roi un second cardinal de Richelieu. Elle s'opposait secrètement et indirectement à ce qu'on présentât au pape un homme si redoutable pour la pourpre romaine. Mais, dans l'intérêt du plan qu'elle avait ourdi pour éloigner madame de Montespan du roi, elle se rapprocha de Bossuet.

Elle écrivait dans ce temps à une confidente : « Bossuet n'a pas le génie politique ; il est destiné à être toujours dupe de la cour. » Ce jugement était faux comme tous les jugements intéressés. Le génie de Bossuet était souverainement politique ; mais son caractère n'était pas intrigant. L'intrigue est la politique de la

faiblesse. Madame de Maintenon, elle, devait s'y tromper ; la postérité ne s'y trompera pas.

Quoi qu'il en soit, Bossuet, dupe, en effet, de sa vertu et des intérêts d'une femme non hypocrite mais ambitieuse, joua, dans l'éloignement de madame de Montespan au profit de madame de Maintenon exactement le même rôle qu'il avait joué, dans l'éloignement de mademoiselle de la Vallière, au profit de madame de Montespan. Il parla, il écrivit, il agit en apôtre ; il ne craignit pas d'offenser le roi, en lui objectant les règles inflexibles de l'Église ; il fit refuser les sacrements à madame de Montespan ; il obtint du roi la promesse de ne jamais la rapprocher de lui à Versailles.

Un regard, un mot, un reproche tendre de madame de Montespan, triomphèrent souvent de l'apôtre. L'amour déchira ces serments. Madame de Montespan reprit son empire ; Bossuet la vit par l'ordre du roi ; il essaya de jeter

le trouble dans sa conscience ; il n'obtint que des respects apparents, une haine secrète. Madame de Montespan fit chercher partout des indices de faiblesse dans la vie du pontife, pour décréditer sa vertu auprès du roi. On ne trouva rien ; la vie était chaste, la piété n'avait de vice que son excès. Bossuet resta humilié de son impuissance, mais révéré de tous.

Cependant la nature, le temps, la satiété, les orages dans la passion, et, par-dessus tout, le travail lent, assidu, souterrain, de madame de Maintenon épiant à toute heure le cœur et les retours du roi, faisaient ce que la piété seule n'avait pu faire. Madame de Montespan fut vaincue et éloignée par celle qui lui devait tout, même l'occasion de la vaincre. Elle eut l'apparence de n'être remplacée que par Dieu dans l'âme du roi ; mais elle ne s'y trompait pas ; elle était remplacée par la nouvelle favorite. Madame de Montespan mourut d'humi-

liation et de tristesse. Madame de Maintenon alluma de plus en plus la passion muette du roi pour elle. En lui opposant une inflexible vertu, elle exalta cette passion jusqu'au délire. La veuve de Scarron devint l'épouse de Louis XIV. L'adresse et la piété la placèrent, de leurs mains unies, presque sur le trône. Son esprit supérieur l'y maintint. Elle régna près d'un demi-siècle. Son règne fut le règne du sacerdoce par le ministère d'une femme. On sait le reste.

Cela était nécessaire à raconter pour comprendre la part de Bossuet dans les vicissitudes de cour qui amenèrent et qui suivirent ce règne d'une favorite des yeux, devenue reine par les scrupules de la conscience.

XLV

Après l'éducation du Dauphin, prince dont l'effacement ne déplaisait pas trop à son père, on songea à récompenser Bossuet de ses efforts, et peut-être de ses insuccès dans l'œuvre de préparer un héritier au trône. Louis XIV ne voulait rien que de subalterne dans ce qui l'approchait, même dans ses fils. Le jeune prince demanda pour son précepteur l'évêché de Beauvais, devenu vacant. Louis XIV le refusa, parce que cet évêché donnait à son possesseur le titre et le rang de duc

et pair, que son orgueil ne pouvait s'accoutumer à voir associé à un nom trop plébéien. Le génie, à ses yeux, pouvait bien grandir, mais il n'anoblissait pas les hommes. Ce défaut de haute naissance dans Bossuet fut l'obstacle infranchissable de son élévation aux grands diocèses et aux grands honneurs de sa profession. Bien qu'honorée dans la magistrature, sa famille n'avait pas l'éclat des races d'épée et de cour. Elle était de celles où le roi prenait ses ministres, mais non ses pairs.

L'archevêché de Paris, auquel il aspira sourdement comme au trône du patriarcart français que la nature semblait lui décerner, fut donné à M. de Harlay, prélat d'esprit servile et de mœurs suspectes, qui n'avait de titres que son nom. On donna à Bossuet l'évêché subalterne de Meaux, sur lequel il refléta sa gloire. Bossuet avait le génie trop ambitieux pour ne pas ressentir l'humiliation de ces pré-

férences de la cour pour les hommes de cour, mais aussi il avait l'âme trop grande et la foi trop vive pour ne pas fouler aux pieds ces petitesses. Il se consacra à son église de Meaux comme à un devoir qui lui était assigné par le ciel.

Avant de prendre possession de son palais épiscopal, il alla se retremper auprès de son ami l'abbé de Rancé, au monastère de la Trappe, dans ce séjour de l'abnégation et l'humilité. Ces exemples de mortification volontaire l'endurcissaient aux mortifications du monde. L'abbé de Rancé lui parlait comme de l'autre côté de la tombe. Le monde s'évanouissait pour eux dans ces entretiens. Bossuet, pendant les jours qu'il passa cette fois, et souvent, plus tard, dans cette solitude, s'astreignit à toutes les macérations, à toutes les insomnies et à tous les anéantissements de cette vie ou plutôt de cette mort lente des cénobites. On ne peut ré-

voquer en doute la sincérité d'une piété qui dépouillait les habitudes de la cour et les splendeurs de l'épiscopat pour se couvrir de cette cendre et de ces cilices.

Il partagea dès ce moment sa vie entre son palais de Meaux, sa campagne de Germigny et Versailles; pontife à Meaux, philosphe à Germigny, politique à la cour.

XLVI

Nous touchons à l'époque de sa vie où la politique en lui sembla absorber davantage le philosophe et le pontife. Nous ne jugerons sa conduite dans la grande querelle qu'il soutint pour l'émancipation du pouvoir royal, ni du point de vue gallican, ni du point de vue romain, mais du point de vue de l'histoire. Étranger à ces débats de l'Église avec elle-même, l'impartialité en nous sera plus facile parce qu'elle sera plus neutre entre ces partis. Résumons en peu de mots cette grande lutte qui fait de Bos-

suet, pour les uns, presque un libérateur de l'autorité royale asservie aux papes; pour les autres, un tribun de l'Église et presque un patriarche schismatique du clergé français.

Comme toutes les grandes querelles qui s'enveniment en vieillissant, celle-ci commença par peu de chose, et finit par scinder et par ébranler jusque dans ses fondements les bases de l'édifice religieux à Rome et en France.

Une contestation de droit s'était élevée entre le pape Innocent XI et le gouvernement du roi sur un objet de finance. L'or se mêle à tout dans l'esprit humain : les religions commencent par des idées et finissent par se heurter à des intérêts, les symboles se compromettent dans les budgets. Il s'agissait de déterminer si le roi, dans l'intérieur de ses États, avait le droit de s'arroger pour le trésor public les revenus des évêchés de son royaume ou les re-

venus des abbayes et des bénéfices ecclésiastiques vacants par décès. L'Église disait : Ce sont des biens ecclésiastiques appartenant à l'Église, à laquelle ils ont été alloués par des legs ou des libéralités pieuses, dont elle doit seule disposer, et qu'on ne peut, sous aucun prétexte, divertir de leur destination sacrée. Le roi disait : Ce sont les terres de mon royaume dont l'usage est à l'Église, sans doute, mais dont le sol est à moi, et dont moi seul j'ai le droit de disposer tant que l'Église et moi nous ne nous sommes pas entendus pour en nommer ensemble les titulaires.

Cette querelle, déjà surannée, avait été jugée bien des siècles auparavant par le concile de Lyon, sous Grégoire X. On avait étouffé ce germe de discorde en donnant raison aux deux partis, selon les lieux et les usages établis, et en déclarant que le pape jouirait dans les provinces où il avait l'habitude de jouir,

que le roi jouirait dans les provinces où le pape n'avait pas exercé habituellement son droit.

Cette contestation, ranimée depuis quelques années par la cour de Rome, avait forcé Louis XIV à convoquer une assemblée extraordinaire du clergé français en 1682, pour vider le différend par l'autorité même des évêques. C'était une mesure bien extrême et une redoutable témérité dans un roi si attaché à l'Église, que la convocation d'une assemblée nationale et jalouse, armée de l'autorité et de la parole, en face du pontificat romain et du clergé catholique de tout l'univers, pour discuter des limites entre un pouvoir temporel et un pouvoir spirituel, si longtemps, si obscurément et si intimement confondus. L'Église tout entière pouvait s'y déchirer en grandes factions, dont les lambeaux seraient restés les uns dans la main des papes, les autres dans la main des rois. La foi

même des peuples scandalisés par leur propre pasteur pouvait s'atténuer dans ces débats. On ne conçoit guère aujourd'hui comment Louis XIV osa enlever ces questions au mystère de la diplomatie, qui les traite, les ajourne, ou les dénoue sans bruit dans les chancelleries de Rome, pour les transporter en plein bruit et, pour ainsi dire, en pleine passion publique, dans une assemblée où tout souvenir est retentissant. Sûr de son clergé, dont l'esprit national et l'esprit d'épiscopat indépendant s'identifiaient en sa cause, il l'osa cependant, et toucha par cette audace au schisme d'aussi près qu'il est possible d'y toucher avec une cour aussi prudente que celle de Rome, qui ne pouvait pas l'y précipiter sans se frapper elle-même.

Il avait fait précéder cette convocation par une déclartion péremptoire qui lui affectait à lui seul le droit de régale et le droit de nomina-

tion des évêques et des titulaires de bénéfices dans tout le royaume. Il avait exigé par cette même déclaration le serment personnel de fidélité de tous les évêques. Ce serment, unanimement prêté, lui garantissait les votes de l'assemblée. Le pape avait répondu par des menaces qui ne fulminaient pas encore, mais qui faisaient entendre le bruit des foudres du Vatican, l'excommunication.

« Nous ne traiterons plus, disait-il, cette affaire par lettres, mais aussi nous ne négligerons pas les armes que la puissance divine dont nous sommes investis met dans nos mains. Il n'y a ni périls ni tempêtes qui puissent nous ébranler. Nous ne tenons pas notre vie plus chère que notre salut et le vôtre. »

Les évêques avaient répliqué à ces menaces de Rome par une lettre collective au roi, dans laquelle ils prenaient fait et cause pour lui contre le souverain pontife, dans un langage

qui gardait la foi, mais non le respect. Le pape défié avait excommunié quelques diocèses. Le clergé s'était assemblé à Paris. Bossuet fut choisi par le roi pour être l'orateur de sa pensée devant cette Église nationale et l'athlète de ses droits devant l'Église romaine. L'orateur, cette fois plus politique que sacré, ouvrit les séances par un discours de négociateur devant un congrès. Il commença par parler de l'Église gallicane, mot qui, à lui seul, signifiait au moins une menace de distinction dans l'unité. Il fit de cette Église ainsi nationalisée par son titre un éloge qui flattait l'orgueil de ses membres. Puis, après avoir montré les dangers réciproques d'une rupture avec Rome, il termina par une invocation à l'unité et par un hymne d'adhésion à l'Église romaine, qui jurait dans sa bouche avec l'esprit de contention dont il était en ce moment l'organe, et avec la révolte du pouvoir royal qu'il venait

signifier au souverain pontife. On connaît ce dithyrambe à l'unité catholique :

« O Église romaine ! mère des Églises et de tous les fidèles ! Église élue de Dieu pour unir ses enfants dans une même foi et dans une même charité ! nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles !... Si je l'oublie, sainte Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même !... Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de mes cantiques de réjouissance. »

Tel fut, dès le premier jour de cette assemblée jusqu'au dernier, le langage contradictoire de Bossuet, langage à deux tranchants, comme celui d'un homme qui voulait se souvenir qu'il était apôtre en étant avant tout politique. On eût dit qu'il voulait assourdir le monde catholique de ses déclamations en faveur de l'unité,

et qu'il s'étudiait à étouffer, sous le bruit de ses hymnes à l'orthodoxie romaine, le bruit des coups qu'il portait à Rome et au pontificat romain.

XLVII

Les membres de l'assemblée tranchèrent tout du côté du roi. Le souverain pontife leur reprocha leur défection d'une voix où la plainte se confondait dans l'objurgation :

« Qui d'entre vous, disait-il aux évêques, a osé parler devant le roi pour une cause si sainte ? Qui d'entre vous est descendu dans l'arène afin de s'opposer comme un mur pour Israël ? Qui a eu le courage de s'exposer ? Qui a seulement proféré une parole qui sentît l'ancienne liberté ? Comment n'avez-vous pas seu-

lement daigné parler pour l'honneur et les intérêts du Christ? Nous cassons tout ce que vous avez fait! »

Bossuet répliqua aigrement et presque séditieusement, au nom de l'assemblée, dans une lettre aux évêques de France. Les paroles s'élevaient contre les paroles, les cœurs contre les cœurs. Enfin on passa aux actes. Bossuet proposa de rédiger une série de propositions, acceptées et signées par les membres de l'assemblée, et servant dans l'avenir de code immuable des maximes, des opinions et des indépendances d'une Église gallicane, Église en conformité avec l'Église romaine par la foi, en opposition par le régime intérieur, formule irrévocable de ce qu'elle voulait croire et de ce qu'elle voulait nier. On a cru généralement que Bossuet avait été l'auteur de ces propositions; il n'en fut que l'écrivain. Le gouvernement était derrière le pontife et lui glissait ses

maximes dans la main ; la politique du conseil soufflait l'orateur de l'Église gallicane. Bossuet ne fut que l'instrument de Colbert.

Un jour, dans un de ces entretiens de la vieillesse, où les confidences s'échappent du cœur des hommes avec la vie :

« Je demandai à Bossuet, raconte le confident de toutes ses pensées, l'abbé Ledieu, qui est-ce qui lui avait inspiré le dessein des propositions du clergé sur la puissance de l'Église. Il me dit que M. Colbert, alors ministre secrétaire d'État, en était véritablement l'auteur, et que lui seul y avait déterminé le roi. M. Colbert, ajouta Bossuet, prétendait que c'était la vraie occasion de renouveler la doctrine de France sur l'usage de la puissance du souverain pontife ; que dans un temps de paix et de concorde on ne l'oserait pas, et qu'il fallait profiter de la guerre ouverte. Le chancelier Letellier rejetait cette idée de Colbert, ainsi que l'archevêque de

Reims, fils de ce chancelier et ami de Bossuet. Ils frémissaient des suites. Le roi se rangea du côté de Colbert, et Bossuet du côté du roi. »

Louis XIV avait à ses yeux l'investiture surnaturelle et divine du trône. Il rédigea les propositions avec une mesure et une diplomatie dans les mots qui enlevaient à la forme presque toute l'énergie cachée du texte. Il fit précéder les quatre propositions d'un préambule qui redoublait de génuflexions devant l'unité romaine au moment où il allait la frapper. Enfin, il lut les propositions.

La première proclamait l'indépendance déjà universellement acceptée, du pouvoir temporel des rois et des princes d'avec le pouvoir spirituel des papes.

La seconde n'était que la confirmation de cette indépendance temporelle par l'Église gallicane.

La troisième recommandait au clergé de

respecter les limites de cette indépendance mutuelle.

La quatrième, qui seule attentait dans son esprit au pouvoir spirituel du souverain pontife, déclarait que :

« *Bien que le souverain pontife eût la principale part* dans les questions *de foi son, décret n'était cependant pas irréformable, à moins qu'il ne fût confirmé par le consentement de l'Eglise.* »

On voit que la dernière ligne de la dernière maxime contenait à elle seule toute la révolution dans quelques mots. L'autorité du gouvernement pontifical, même en matière de foi, n'obligeait plus l'Église gallicane, à moins que cette autorité ne fût confirmée par le consentement de l'Église. Or, où était l'Église ? était-elle à Rome? était-elle à Paris? Elle n'était que dans les conciles unis au pape. Le pape ne convoquant pas de concile, l'Église n'était donc

nulle part présente dans son autorité et dans son gouvernement. C'était l'anarchie sous le nom d'Église gallicane aujourd'hui, d'Église espagnole demain, d'Église italienne ou germanique un autre jour. L'unité existait sans doute, mais en théorie; la diversité existait en fait; la foi et la discipline flottaient à la merci des opinions ou des exigences nationales jusqu'à solution purement métaphysique d'un futur concile. En deux mots, l'unité était le principe, la division était la conséquence. L'Église universelle se perdait dans ces diversités d'interprétation de gouvernement et de discipline, sauf à se retrouver à la fin des siècles.

La constitution civile du clergé de France, en 1791, qui fit déclarer l'assemblée constituante schismatique, alla moins loin que Bossuet dans l'indépendance des Églises. L'assemblée constituante se borna à revendiquer pour la nation ce qui est à la nation, c'est-à-dire

l'administration, les biens, la discipline, ce qui est du sol et du temps. Bossuet revendiqua jusqu'à l'indépendance en matière de foi. Le schisme était plus profond, et cependant il ne fut pas fulminé expressément par Rome. Les ménagements de Louis XIV dans l'application, la longanimité pontificale dans la condamnation, amortirent les coups que les deux puissances temporelle et spirituelle venaient de se porter par la main d'Innocent XI et par la main de Bossuet. Ces deux puissances voulaient bien se menacer, non se rompre. L'Église avait besoin de Louis XIV pour dompter le protestantisme par l'épée du roi de France; Louis XIV avait besoin de la cour de Rome pour autoriser, au nom du ciel, la contrainte, la guerre et la proscription qu'il méditait dans ses États, pour tout rallier par l'unité du règne. Après s'être menacé, on s'entendit. Il y eut dissension éternelle, il n'y eut pas schisme; mais le

schisme, non déclaré dans les mots, n'en exista pas moins dans l'esprit.

Ce saint et sublime factieux, Bossuet, proclamé Père de l'Église à Paris, fut proclamé à Rome père de l'erreur et de la révolte. Il y est encore tel aux yeux des vrais monarchistes catholiques du Vatican. Les publicistes rigoureux de la catholicité incriminent sa mémoire; l'assemblée constituante l'invoque; on l'appelle partout ailleurs qu'en France le grand agitateur de l'Église, et, toutes les fois qu'un prince veut négocier violemment avec Rome ou qu'une assemblée du peuple veut secouer le frein de son gouvernement spirituel, on trouve au fond de ces révoltes religieuses, de ces agitations et de ces troubles, le nom de Bossuet.

XLVIII

Qu'y a-t-il de juste, qu'y a-t-il de faux dans cette glorification des uns, dans cette sourde malédiction des autres envers ce grand homme? Selon nous, tous ont raison: il y a pour les chrétiens de quoi glorifier et de quoi haïr dans la mémoire de ce pontife.

Il trancha d'une main hardie et d'un coup d'État sacré les prétentions théocratiques qui subordonnaient, dans les âges de ténèbres, le pouvoir temporel des peuples au pouvoir spirituel des papes. Il rendit à César ce qui était à

César, et pour cela il mérita bien à la fois de la conscience et de la politique.

Mais, chrétiennement parlant, rendit-il à Dieu ce qui est à Dieu? c'est-à-dire respecta-t-il dans la tête, dans le centre et dans l'unité du gouvernement spirituel de l'Église, cette autorité dogmatique, indéfectible, incessante et universelle, qui fait le fond du gouvernement chrétien? Non, il y porta respectueusement, mais témérairement, la plus rude atteinte que cette unité eût jamais reçue depuis les grands hérésiarques. Il fit signer par le clergé français, sous la dictée du roi, une maxime qui transporte l'autorité, en matière de foi, de la tête aux membres. Il fédéralisa la monarchie catholique; il substitua à une Église présente, souveraine, gouvernante et arbitre de la foi à Rome, une Église idéale, absente, muette, expectante, à laquelle chaque Église nationale peut en appeler pour refuser son obéissance à

l'Église visible : Église expectante qui ne peut ni se réunir, ni parler, ni agir sans l'initiative et sans le concours du souverain pontife, contre lequel on la convoque en idée sans jamais pouvoir la convoquer en fait, et pendant l'absence de laquelle chaque nation peut gouverner à son gré sa foi diverse, que Bossuet appelle vainement *une*. Appel au futur concile, véritables kalendes grecques du christianisme, et pendant cet appel indéfini, la foi et le gouvernement dévolus, au nom de l'unité, à chaque Église nationale, voilà, en dernière analyse, l'œuvre de Bossuet à l'assemblée de 1682. Grand prêtre contre les rois et les peuples en matière de liberté de conscience, grand tribun des rois et des peuples contre l'autorité spirituelle des souverains pontifes, voilà son double rôle pendant et après cette assemblée. Il y fut politique, il cessa d'y être apôtre.

XLIX

Bossuet avait témérairement soulevé cette éternelle question : l'Église catholique est-elle une monarchie? l'Église catholique est-elle une république?

Si elle est république, elle n'est plus une, elle est diverse, perpétuellement délibérante. Elle forme et elle réforme éternellement son gouvernement à la majorité des suffrages. C'est le gouvernement du nombre. En ce cas, elle n'a pas besoin d'une tête à Rome : la tête est partout.

Si elle est une monarchie, il lui faut une tête; cette tête ne peut être qu'une; cette tête ne peut être ni absente, ni muette, ni ajournée, ni transportée ici et là, comme le dit Bossuet dans sa dernière maxime.

Dans les deux cas, Bossuet, comme chrétien, comme catholique, et plus encore comme pontife, tenant son autorité de Rome, était sur le bord glissant des erreurs.

Mais l'Église catholique, selon nous, n'est ni une monarchie ni une république, c'est une théocratie, c'est-à-dire un gouvernement de Dieu. La nature de ce gouvernement, c'est l'inspiration de l'esprit divin à son Église. A qui parle cet esprit inspirateur dans la théorie catholique? aux conciles universels. Où sont ces conciles cependant? nulle part, tant que le pontife suprême, vicaire exécutif du législateur divin, ne les convoque pas. A qui donc Bossuet proposait-il de supposer l'interpréta-

tion de la foi et le gouvernement légitime de l'Église? à l'avenir, à l'expectative, et, en attendant, à l'anarchie. Chaque pontife entreprenant et éloquent, soutenu par le prince ou par le peuple, aurait été, dans sa nation, pendant cet interrègne des conciles, plus pape que le pape, plus Église que l'Église. C'était l'institution d'un patriarche dans chaque État chrétien. Le patriarche était tout désigné en France : le génie, la piété, la faveur royale nommaient Bossuet.

L

Bossuet sortit, en effet, de cette assemblée non avec le titre, mais avec l'attitude et l'autorité du patriarche de l'Église gallicane. Elle lui devait son nom, elle lui décerna la suprématie. Le roi, reconnaissant, sanctionna par sa déférence l'ascendant magistral sur les opinions et sur les consciences pris par Bossuet. L'évêque de Meaux devint l'oracle des matières ecclésiastiques. Le ministère des consciences, le plus important des ministères au lendemain d'une guerre religieuse lui fut dévolu.

Nous allons l'y voir remplir un rôle bien opposé à celui qu'il venait de prendre contre l'Église de Rome. Le tribun de l'indépendance des rois allait se faire l'adversaire de l'indépendance de conscience dans les peuples. C'est la tache sinistre sur cette vie. Pour l'honneur du génie humain et pour l'honneur de la piété chrétienne, nous voudrions pouvoir la couvrir d'oubli. Mais l'histoire est le jugement des grands hommes. Il faut qu'ils répondent; quelques saints qu'ils soient, la conscience du genre humain est plus sainte qu'eux.

LI

Bossuet commença par reprendre son humble métier de catéchiste, de prédicateur, de publiciste sacré. Il écrivit un *Traité sur la communion*, les *Elévations sur les mystères*. Là son esprit embrasse les symboles, les transfigure, les interprète, les colore de ses puissantes imaginations. Le poëte s'y retrouve sous le catéchiste. C'est Pindare sur le Calvaire chrétien.

« Ne rougissons pas de nos dogmes, écrivait-il à des prédicateurs plus timides, qui commen-

çaient à passer sous silence les mystères pour ne prêcher que la morale immuable; le silence sur notre foi serait une lâcheté! »

Il appela Fénelon son jeune et cher disciple, à prêcher dans son église de Meaux et dans les campagnes de son diocèse. Fénelon était alors l'enfant selon son cœur, Bossuet avait pour ce génie si tendre et si pieux les attraits et les pressentiments d'un père. Ce génie homérique et platonicien, attendri et sanctifié par le génie chrétien, reportait à l'évêque de Meaux l'antiquité profane et sacrée dans laquelle il vivait, toutes les fois qu'il n'était pas dans le sanctuaire. Il l'emmenait avec lui à Germigny, maison de campagne et de repos, où il se délassait de ses luttes dans les entretiens de quelques disciples. L'amitié avait sur cette âme forte un empire qui l'amollissait. Déjà parvenu au sommet de la vie, il regardait en bas avec bienveillance et tendait la main à ceux qui montaient

plus jeunes après lui. Il reprit, à la même époque, ses conférences avec les ministres protestants; mais ces conférences n'étaient que des simulacres de discussion. Bossuet y souffrait impatiemment envers la religion du roi les libertés de parole qu'il avait eu lui-même envers le pape. Il faisait intervenir constamment l'autorité du roi dans la cause de Dieu.

« Monsieur, dit-il, en se levant avec indignation de son siége, à un ministre qui argumentait avec trop de licence contre lui, si vous continuez sur ce ton, je vous ferai sortir de la chaire et de l'assemblée. Apprenez à parler respectueusement de la religion que professe votre prince ! »

Il insultait les nouveaux convertis de son diocèse en leur rappelant, sans se souvenir des apôtres du Christ, la bassesse de condition de leurs ministres.

« Souvenez-vous, leur disait-il, de Pierre Le-

clerc, votre cardeur de laine, de cet homme qui osa tout à coup sortir de sa boutique pour présider dans l'Église! C'est lui qui a fondé votre prétendue Église réformée de Meaux! »

Son ami et son panégyriste, l'abbé Ledieu, avoue que sa dureté de paroles envers les protestants les aliénait de plus en plus de sa foi. Il était trop convaincu pour ne pas être impérieux : il lui fallait l'obéissance ou la proscription. Il n'avait de douceur que pour les fidèles. Ses méditations et ses lettres à ses religieuses sont d'un pasteur des âmes: ses polémiques sont d'un dictateur des dogmes. Nous omettons la plupart de ces disputes, tombées aujourd'hui dans l'oubli, pour nous attacher à celles qui firent date dans sa vie. Pour bien en comprendre la gravité sacerdotale et pour bien en démêler la politique, choses toujours complexes dans la vie de ce pontife oracle et ministre, il faut entrer en ce moment jusque dans les der-

niers mystères du règne ; ces mystères aboutissaient tous à la chambre d'une femme de cinquante ans, gouvernante des enfants illégitimes d'un roi plus vieilli de cœur que d'années. Cette femme était madame de Maintenon ; elle vivait cachée dans les combles du palais de Versailles.

LII

Madame de Maintenon, aidée de Bossuet, était parvenue à éloigner sa bienfaitrice, madame de Montespan. L'attrait pour madame de Maintenon, beauté mûre, mais préservée par le recueillement et la chasteté de sa vie de l'évaporation du monde qui flétrit de bonne heure les autres femmes, avait aidé aux scrupules de Louis XIV. En s'attachant à madame de Maintenon, il croyait presque s'attacher à la vertu. Les charmes de la confidence, de la piété, l'entretien d'un esprit aussi fin que juste, l'orgueil

d'élever jusqu'à soi ce qu'on aime; enfin, il faut le dire à l'honneur du roi, la sûreté des conseils qu'il trouvait dans cette femme supérieure, l'idée d'avoir en elle un premier ministre qui n'offusquerait jamais sa gloire, et dont la fortune, tout identifiée en lui seul, lui assurerait une fidélité presque conjugale, tous ces instincts, tous ces entraînements, toutes ces sollicitudes pour le salut, tous ces ombrages contre des ministres dominateurs, qui réveillaient sans cesse en lui les noms de Richelieu et de Mazarin, tous ces orgueils et toutes ces tendresses avaient accru jusqu'à une absolue domination l'empire féminin et viril à la fois de madame de Maintenon. De là à la couche du roi il n'y avait qu'une faiblesse de la vertu de cette femme; de là au trône il n'y avait qu'un oubli de la dignité du roi. La femme fut inflexible, le roi fut vaincu.

Bossuet, caressé dans son ambition de don-

ner une Esther à l'Église, flatté des respects de la favorite, consulté mystérieusement par le roi sur un mariage secret qui sauverait à la fois le salut et l'honneur du prince, conseilla le mariage secret.

L'archevêque de Paris, de Harlay, pontife sans scrupule, mais non sans susceptibilité pour l'honneur du trône, consentit au mariage, à condition qu'il ne serait jamais déclaré. Louvois, fils du chancelier, devenu ministre presque absolu de la guerre, et nécessaire ainsi à la gloire du prince, voulut enfin faire rougir son maître de cet abaissement de son rang. Le ministre ne put obtenir du roi asservi autre chose que le serment de ne jamais élever au trône celle qu'il allait élever à sa couche. Le mariage fut célébré nuitamment par l'archevêque de Paris, en présence de Bossuet, de Louvois et de quelques familiers, témoins, les uns satisfaits, les autres humiliés, de ce prodige de

l'amour. Tout indique que Bossuet, qui ne voyait en tout événement que l'intérêt de la religion, n'arrêtait là ni l'ambition de madame de Maintenon, ni ses espérances, et que les marches de l'autel où l'on consacrait cette union lui paraissait les marches du trône où l'épouse du nouvel Assuérus ne tarderait pas à monter.

Quoi qu'il en soit, madame de Maintenon sortit, sinon reine, du moins dominatrice absolue. Le roi donna assez d'authenticité à son mariage pour éviter le scandale, assez de mystère pour sauver l'honneur du trône. Un appartement royal de plain-pied avec l'appartement du roi à Versailles reçut l'épouse secrète ; la famille royale et les courtisans vinrent y adorer respectueusement le caprice presque couronné du prince. Le roi y tint ses conseils avec ses ministres.

L'ameublement seul de la chambre attestait aux yeux l'élévation de la favorite au rang

de reine dans le cœur du roi et dans l'intimité de son palais. Cette chambre ne contenait que deux fauteuils égaux aux deux coins de la cheminée, l'un pour Louis XIV, l'autre pour madame de Maintenon. Une table de travail et deux tabourets étaient au milieu de la chambre. Sur l'un de ces tabourets s'asseyait le ministre appelé à travailler avec le roi ; sur l'autre madame de Maintenon déposait son livre ou son ouvrage d'aiguille. Elle assistait, muette et distraite en apparence, à toutes les affaires, gardait ordinairement un silence de déférence et de modestie devant le mystère du gouvernement ; mais, souvent provoquée par le roi à donner son avis, elle le discutait avec la justesse de sens, la solidité de raison et la convenance de paroles, caractères de sa pensée et de son élocution.

L'instinct des cours, le plus prompt et le plus servile des instincts sous un maître impérieux,

comprit tout de suite que la disgrâce ou la faveur, l'élévation ou la chute, l'empire ou le précipice était là : madame de Maintenon eut une cour, et plus heureuse qu'une reine avouée qui reçoit cette cour de l'étiquette, elle put la choisir. Elle la borna à une société intime, pieuse et lettrée, dans laquelle on compta tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus vénéré en France, depuis Racine et Nicole jusqu'à Fénelon et Bossuet.

Fénelon, plus jeune, plus aimé, plus assidu bientôt que Bossuet à cause de ses fonctions de précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils du roi, ne tarda pas à séduire, comme il séduisait tout, l'esprit, la piété, les penchants de madame de Maintenon. L'imagination de ce poëte, colorée de teintes religieuses, son aristocratie innée de manières et d'esprit, son tact à la fois caressant et digne, son éloquence fluide et pénétrante sans aucun effort, son élégance de na-

ture révélée extérieurement par la plus noble élégance de traits, enfin sa piété plus tendre que dogmatique, qui semblait une transfiguration de la douceur évangélique dans un disciple grec de Platon, charmaient madame de Maintenon.

Elle ne tarda pas à le préférer à Bossuet, pour qui elle avait plus de crainte que de sympathie. Mais elle ne put jamais faire partager au roi cette prédilection pour Fénelon. Quelque chose avertissait le tact confus, mais sûr de ce prince, que tant de grâces pouvaient cacher quelques piéges, que cette imagination pouvait se nourrir de chimères, et que des hardiesses en religion ou des utopies en politique couvaient dans l'esprit de ce philosophe ambitieux de perfections.

LIII

Cependant l'attrait de madame de Maintenon pour Fénelon était si puissant, qu'il prévalait même sur sa crainte de blesser le roi par cette préférence. Elle cachait Fénelon dans le secret de son cœur ; elle l'admettait dans le petit cercle d'hommes pieux et de femmes mystiques où l'on traitait chez elle, à Versailles et à Saint-Cyr, des raffinements platoniques de la dévotion transcendante. Elle l'écoutait avec ravissement dans ces entretiens édifiants. Son esprit, si solide, mais si longtemps sevré de douceurs

humaines, se complaisait à donner à son imagination toujours jeune, les extases du divin amour.

Une femme énigmatique, jeune encore, belle, dévote, éloquente, entourée d'on ne sait quel nuage de mysticité et de surnaturel, venait d'être introduite dans la société de madame de Maintenon, à Saint-Cyr, comme un sujet d'édification. Cette femme se nommait madame Guyon. On comprend mal comment madame de Maintenon avait admis si légèrement parmi les jeunes néophytes de son oratoire, dans son monastère royal de Saint-Cyr, une personne aussi équivoque que madame Guyon, femme indécise entre l'aventurière et l'inspirée. La dévotion a ses engouements et ses imprudences comme toute autre passion.

LIV

Madame Guyon, veuve d'un riche bourgeois de Paris, douée d'une imagination ardente, s'était précipitée toute jeune, après la mort de son mari, dans les pratiques les plus excessives de la piété. Elle avait suivi de ville en ville, et usqu'à Turin et à Lausanne, un directeur de sa conscience, moine visionnaire, qui semblait exercer sur elle une attraction surnaturelle. Elle avait fondé ici et là des couvents de femmes dont elle remettait le gouvernement à ce directeur. Expulsée par plusieurs évêques à

cause de cette liaison mystique, madame Guyon était revenue à Paris propager, dans des prédications occultes, des théories de pur amour de Dieu, et des inspirations étranges où le miracle des visions autorisait le péril des doctrines.

Elle y avait publié, sous le titre des *Torrents*, des effusions de piété sensuelle où la pensée était pure, mais où les mots étaient des scandales. Sa beauté, ses aventures, son mystère, ses inspirations, son éloquence qui se perdait en extases et qui se fondait en larmes, les persécutions qu'elle avait souffertes pour la cause de Dieu, la faisaient rechercher des personnes curieuses de perfections. Elle avait l'attrait que donne la pitié aux âmes généreuses. On se passionnait pour elle et contre elle.

Fénelon la connut chez madame de Maintenon. Il crut avoir découvert en elle une de ces sibylles que l'antiquité devait du don d'ins-

piration sur le trépied, et que le Calvaire pouvait, à ses yeux, inspirer plus divinement que Dodone. Il fut séduit surtout par cette sublime doctrine de l'amour désintéressé de Dieu, qui n'emprunte sa flamme qu'à la contemplation passionnée de la beauté suprême et qui ne demande à l'adoration d'autre récompense que l'adoration. Mais il parut glisser avec madame Guyon, son oracle, dans une des conséquences périlleuses pour la morale de ce principe :

« Qu'une fois parvenue à cet état d'amour parfait et désintéressé, l'âme, ravie entièrement par Dieu aux infirmités de la matière, devient impeccable, et qu'elle ne peut plus même être souillée par les actes que les sens commettraient en son absence dans la sphère vile de la matière et du péché. »

« *Le monde*, dit Bossuet en parlant de cette femme et de ses doctrines, *semblait vouloir enfanter quelque étrange nouveauté ?* »

Cette nouveauté couva longtemps entre madame de Maintenon, madame Guyon, Fénelon et leurs pieuses amies de Saint-Cyr et de Versailles, sans éclater. L'éducation du duc de Bourgogne touchait à sa fin, et Fénelon, par la faveur de madame de Maintenon, était déjà archevêque de Cambrai quand elle éclata.

Bossuet s'était tu jusque-là, malgré les chuchotements étranges qui montaient de temps en temps à ses oreilles. Il aimait trop Fénelon, son disciple; il croyait trop à sa vertu pour le soupçonner d'aucun égarement de cœur ou d'esprit sur les traces d'une femme visionnaire et suspecte. Il s'affligeait, mais il ne tonnait pas. Madame de Maintenon aussi lui imposait la réserve et le silence. L'évêque de Meaux craignait que ces foudres ne rejaillissent de la tête de cette Priscille sur la tête de sa puissante protectrice. Sa conduite, pendant ces années inquiètes, fut pleine de prudence pour

l'Église, de ménagements pour madame de Maintenon, de longanimité patiente pour Fénelon. La controverse seule envenima le zèle de Bossuet jusqu'à la sainte colère, puis la sainte colère jusqu'à l'injure et jusqu'à la persécution

LV

La publication du livre des *Maximes des Saints,* par Fénelon, changea une polémique jusque-là domestique en une dispute théologique. Ce livre était une habile témérité de Fénelon. Fidèle à son amitié pour madame Guyon emprisonnée pour ses erreurs, Fénelon voulut confesser cette amitié dans le malheur et prouver, par les citations des Pères de l'Église, que la doctrine fulminée dans une femme était la doctrine vénérée dans les saints.

Le livre était périlleux pour la foi, plus pé-

rilleux peut-être pour la morale. L'ombre même d'un schisme faisait horreur au roi : sa religion n'était qu'obéissance. Il avait peur de tout ce qui sortait de la lettre des préceptes : son imagination sèche, aride et froide, ne s'exaltait jamais jusqu'aux contemplations. Il reprocha à madame de Maintenon ses complaisances de cœur pour Fénelon, ses complaisances de mysticité pour une femme qui remuait les consciences et qui faisait naître des troubles dans la foi. Madame de Maintenon ne balança aucune de ses amitiés contre la faveur du prince : elle abandonna madame Guyon à ses persécuteurs, Fénelon à son antagoniste. Bossuet, avoué maintenant par elle, rompit avec douleur, mais avec énergie, le silence. La guerre commença entre le défenseur du dogme et le jeune novateur de la foi.

Cette guerre fut longue, acerbe, acharnée; elle finit par la disgrâce irrémédiable de Fé-

nelon à la cour et par sa condamnation éclatante à Rome. Elle rangea les théologiens et les courtisans du côté de Bossuet, les hommes de sensibilité, d'imagination et d'indépendance du côté de Fénelon. Cette vieille amitié déchirée entre deux pontifes, dont l'un avait été le père spirituel de l'autre, ces dénonciations au pape, ces anathèmes de Rome, ces insinuations contre l'orthodoxie et presque contre les mœurs du jeune archevêque, ces intrigues diplomatiques appuyant à Rome les intrigues sacerdotales de l'abbé Bossuet, indigne neveu d'un grand homme, ministre de la colère de son oncle auprès du pape et servant la religion par la calomnie, enfin le triomphe implacable de Bossuet, ne ménageant aucune susceptibilité et presque aucune dignité dans sa victime : tout cela a justement et fortement incriminé le caractère de Bossuet dans la postérité. Mais, disons la vérité contre

notre inclination même, la postérité a été jusqu'ici partiale ; elle devait l'être pour un si doux et si beau génie. La postérité a ses favoris comme les princes : nul plus que Fénelon ne mérita cette partialité du cœur contre l'esprit

Mais aujourd'hui que la cendre de ces pamphlets est froide et que le temps a dispersé à tous les vents les feuilles lourdes ou légères de ces polémiques, disons le vrai, et, après nous être placé avec indulgence au point de vue de Fénelon pour excuser ses fautes, plaçons-nous avec sévérité au point de vue de Bossuet pour juger équitablement ces deux grands hommes.

LVI

Voilà les deux plus beaux génies de l'Église, de la politique, de l'épiscopat et de la chaire sacrée, unis jusque-là, par l'attachement le plus paternel dans le cœur de Bossuet, par la déférence la plus filiale dans le cœur de Fénelon; l'un est déjà vieux, l'autre est jeune encore ; l'un descend et l'autre monte la pente de l'âge, des dignités et des honneurs de son ministère ; l'un, du haut de sa vie couronnée de cheveux blancs, fort de l'autorité de son aînesse dans l'épiscopat, de son *antiquité* dans

la foi, comme il nomme lui-même son auguste caractère, tend la main à l'autre pour l'élever, après lui, à cette espèce de grand pontificat qu'il exerce dans l'Église de France ; Bossuet se prépare, comme Élie, à laisser son manteau à cet autre Élysée en montant au ciel ; il le sacre lui-même archevêque de Cambrai, avec des paroles prophétiques qui le désignent au monde comme son successeur dans la suprême magistrature de la foi, du dogme et des mœurs ; il se complaît à montrer au monde dans ce jeune et éloquent disciple le flambeau sans ombre à la lumière duquel marcheront les fidèles dans une voie droite et sûre, après que Dieu l'aura éteint lui-même. C'est peu : ce vieillard est politique autant qu'il est pontife. Il a beaucoup à racheter par son zèle auprès de cette cour de Rome à laquelle il a beaucoup arraché en la violentant. Il lui doit la surveillance des esprits, l'extirpation des hérésies naissantes ;

il doit au roi, dont il est l'œil et la bouche en matière ecclésiastique, l'apaisement des troubles religieux à peine étouffés, prompts à renaître dans le royaume; il doit à l'hériter du trône, le duc de Bourgogne, confié à des précepteurs de son choix, de ne pas laisser exalter, corrompre ou altérer sa foi, qui sera celle d'un grand empire, par des vertiges, des démences ou des hallucinations dont il serait responsable envers le royaume. Enfin il doit à Dieu, dont il est le ministre par l'épiscopat et par l'inspiration, de ne pas trahir, par faiblesse de cœur ou par une lâche complaisance d'amitié, ce qu'il croit la vérité divine, le dépôt confié par la succession des apôtres au dernier de ces apôtres, lui !

Tout à coup cet apôtre, ce Père de l'Église, ce maître de la doctrine, ce gardien de la foi, ce chef de l'épiscopat, ce ministre du roi, cet exterminateur de l'hérésie, ce vice-roi de Rome,

ce tuteur religieux de l'âme de l'héritier du trône, cette sentinelle de la paix du royaume, de la pureté de la foi, s'éveille au bruit d'étranges rumeurs répandues autour de lui. Il apprend que son disciple, son fils, son successeur prédestiné, le précepteur de l'héritier du trône, l'archevêque d'une grande Église, Fénelon enfin, se livre à des rêves politiques ou à des visions extatiques, plus voisines de la chimère que de la sainteté; il apprend que, dans un livre encore secret, mais qui a déjà transpiré à la cour et à la ville, le *Télémaque,* Fénelon a écrit dans l'ombre du palais de Louis XIV, pour l'instruction du petit-fils, la plus sanglante satire du règne et le portrait le plus odieux de l'aïeul de son élève. Il apprend que ce livre, au lieu de donner à l'héritier du trône des leçons de gouvernement, lui dessine dans les nuages et lui pare de fausses couleurs une politique sans connaissance des hommes,

sans réalité et sans muscles, qui appelle toute autorité nécessaire tyrannie, qui ébranle la foi des rois en eux-mêmes, qui condamne toutes les traditions expérimentées jusqu'alors, qui les remplace dans son utopie de Salente par des puérilités ou des vanités sonores, qui préconise l'égalité au lieu de la hiérarchie, la multiplcité au lieu de l'unité du pouvoir, qui préconise le travail et qui proscrit le luxe ; livre, en un mot, ou plutôt rêve dont les fantômes se détruisent les uns par les autres, et dont la publication ne peut avoir d'autre effet, selon lui, que d'amollir l'esprit du roi futur et de décevoir les peuples par d'incohérentes illusions !

Convaincu par le premier coup d'œil jeté sur les pages de cette utopie, l'esprit si gouvernemental de Bossuet s'attriste plus qu'il ne s'irrite, et, lorsqu'on lui apporte le *Télémaque* et qu'on lui parle du grand bruit que fait ce livre de son disciple dans le monde :

« Non dit-il, je ne le lirai pas ; à mon âge, je ne lis plus de fables ! »

Depuis ce jour, Bossuet ne parle même pas de Fénelon, dans la crainte d'avoir trop à dire. Il déplore seulement tout bas que des aventures d'amour et des images de volupté soient reproduites avec complaisance par la main d'un archevêque chrétien devant l'imagination délicate d'un adolescent bientôt roi.

LVII

Mais d'autres bruits plus alarmants et plus incroyables montent à l'oreille de Bossuet. Il apprend que son disciple, fasciné par les extases et convaincu par les visions d'une jeune extatique, abandonne les augustes et saintes autorités vivantes de la foi pour chercher la doctrine et le salut dans les révélations d'une aventurière dont l'esprit a flotté à tout vent des sens, et dont les mœurs même, quoique peut-être chastes, n'ont pas été exemptes de soupçons. Il se fait lire les scandaleuses effusions

de piété de cette sainte Thérèse des salons; il croit rêver en lisant les *Torrents*, véritables accès de délire, écrits sur le trépied des sibylles. Il se fait raconter ces scènes étranges de possession prétendue par l'esprit divin, scènes pendant lesquelles, en présence de Fénelon lui-même, madame Guyon succombe à l'obsession divine, et qui font dire à Bossuet, rougissant pour l'épiscopat :

« Et vous, ô Seigneur! si j'osais, je vous demanderais un de vos séraphins, avec le plus brûlant de tous ses charbons, pour purifier mes lèvres de ce récit, quoique nécessaire! »

C'est dans ces séances, autorisées quelquefois par la présence de Fénelon, que madame Guyon prenait le nom d'épouse du Christ, racontait sa supériorité dans le cœur de son céleste époux sur la Vierge elle-même, et déclarait « que, dans l'état de purification parfaite où elle était montée par cette union, elle se refuserait à

prier, attendu que c'était aux serviteurs de prier, mais que l'épouse se bornait à demander les grâces. »

LVIII

Bossuet, dans son incrédulité charitable pour de pareils excès de mysticisme chez son disciple, se tait longtemps; il interroge enfin avec une douce inquiétude Fénelon sur la réalité de sa participation d'esprit à de telles aberrations de bon sens, de convenance, de doctrine.

Fénelon lui jure qu'il se borne à admirer la piété de madame Guyon, à éprouver ses inspirations, mais qu'il tient son jugement en suspens, sa foi à l'abri, et qu'il est prêt à ratifier les yeux fermés tous les arrêts, sans exception,

que Bossuet lui-même portera sur ces nouveautés suspectes. Cette assurance, sans cesse renouvelée de bouche et par écrit, rend confiance à Bossuet et fait prendre patience à ses foudres.

On nomme, à la requête de l'archevêque de Paris M. de Noailles, une commission de théologiens et d'évêques les plus vénérés de l'Église de France pour examiner cette affaire. A la demande de Bossuet, on y appelle Fénelon lui-même, par respect et par impartialité. Fénelon n'y assiste pas, mais il promet de signer l'arrêt de ses collègues dans l'épiscopat.

L'examen est long et interrompu par des circonstances étrangères au procès. Madame Guyon, pendant ces lenteurs, cherche à prévenir Bossuet lui-même par une déférence apparente à son autorité : elle vient vivre à Meaux dans un couvent sous sa direction, elle se fait examiner par lui, elle reconnaît ses témérités, elle

lui promet de se soumettre en tout au jugement des évêques et d'attendre ce jugement à Meaux sous sa main.

Tout à coup, Bossuet apprend que sa pénitente astucieuse l'a trompé, qu'elle s'est évadée de Meaux, et que, cachée dans Paris, peut-être avec la connivence de Fénelon, elle y continue ses séances d'inspirée et ses prédications.

La colère de Bossuet n'éclate pas encore, mais elle gronde. Le jugement des évêques est enfin lancé. Fénelon, qui a promis de signer, refuse sa signature. Il fait plus : il écrit en faveur de madame Guyon, condamnée par ses collègues. Il publie son livre des *Maximes des Saints*. Il publie lettres sur lettres contre Bossuet, lettres pleines d'insoumission et de griefs sous d'apparentes déférences. L'opinion prend parti, des factions pieuses se forment, elles divisent la cour et la ville.

Bossuet, longtemps muet par douleur et par

respect pour l'épiscopat, se croit enfin obligé de répondre pour l'Église menacée et pour lui-même; il répond dans une seule lettre aux quatre lettres accusatrices de Fénelon, et, dans une *Relation du quiétisme,* aux doutes de l'opinion publique. Il confond, mais avec ménagement encore, son ancien disciple; il respecte en lui l'antique amitié, le retour possible, le caractère épiscopal, la faveur de madame de Maintenon, la vertu enfin qu'il ne soupçonne pas en attaquant l'erreur. Ce n'est que par moments, et poussé par l'excès de l'injustice, qu'il laisse échapper le cri de son cœur ulcéré, et ce cri même n'est pas sans un dernier accent d'espérance et sans un dernier retentissement de douleur et de tendresse pour Fénelon. Puis il s'afflige, il se justifie de la nécessité de parler.

« Si l'auteur de ces nouveautés, déjà condamné par l'Église avant nous, les cache, les enveloppe, les mitige, et ne fait par là que les

rendre plus coulantes, plus insinuantes, plus dangereuses, faudra-t-il, pour des bienséances du monde, les laisser glisser sous l'herbe, et relâcher les saintes rigueurs du langage théologique? Si j'ai fait autre chose que cela, qu'on me le montre! Si c'est cela que j'ai fait, Dieu sera mon protecteur contre les mollesses du monde et ses vaines complaisances. »

Bossuet finit aussi par ressentir trop vivement peut-être l'injure humaine sous l'injure de la foi, et il lance lui-même l'injure oratoire à son adversaire, autrefois son fils.

« Après cela, dit-il, monseigneur, je n'ai plus rien à vous dire, et je m'en tiens pour vos quatre lettres à cette unique réponse. S'il se trouve dans vos écrits quelque chose de considérable qui n'ait pas encore été réfuté, j'y répondrai par d'autres moyens (l'autorité romaine et l'autorité pontificale). Pour des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira; divisez la ville et

la cour, faites admirer votre esprit et votre éloquence, ramenez les grâces des *Provinciales* (lettres de Pascal qui avaient charmé le monde et contristé l'Église). Je ne veux plus avoir de part au spectacle que vous semblez vouloir donner au public. »

« Une nouvelle prophétesse, s'écrie-t-il ailleurs, a entrepris de ressusciter de nos jours l'hérésie; c'est de cet enfant qu'elle est enceinte; l'ouvrage de cette femme n'est pas achevé. L'archevêque de Cambrai, un homme de cette élévation, est entré dans ce malheureux mystère; il ne dira pas qu'il a ignoré cette ridicule communication des grâces par cette femme en démence, ni ses prophéties, ni son prétendu état apostolique d'impeccabilité, et il l'a, de son propre aveu cependant, *laissé estimer* de tant d'illustres personnes *qui se fiaient à lui*. Il a donc laissé estimer une femme qui prophétisait les illusions de son cœur!...

» Je n'ai rien dit toutefois qu'après que la charité et la douceur ont fait leur dernier effort. En ce qui concerne M. de Cambrai, je ne suis que trop justifié par ses lettres. Où placera-t-on cette jalousie qu'on m'impute à moi et à mes collègues? Et, s'il faut se justifier d'une si basse passion, de quoi serait-on jaloux dans le nouveau livre de cet archevêque? Lui envierait-on la gloire de peindre de belles couleurs une femme comme madame Guyon? Si Dieu a voulu que l'Église eût dans la personne d'un de ses évêques ce prodige vivant de séductions, et si cette Priscille a trouvé son Montanus pour la défendre, qu'il prévienne, il en est temps encore, les jugements de l'Église! Quant au roi, qui veut laisser, par respect, à l'Église toute la liberté de son examen et de sa foi, qu'y aurait-il d'étonnant pourtant qu'il soutînt de son autorité les évêques qui marchent dans la voie droite? »

On voit partout ainsi dans Bossuet l'appel à la force suivre de trop près l'appel au bon sens. C'est le vice des convictions dominatrices et des caractères despotiques

LIX

Dans cette polémique sur madame Guyon, à l'exception de quelques mots acerbes échappés à l'ardeur de sa foi et à la revendication de son caractère, mots trop provoqués par les apostrophes plus indirectes, mais plus blessantes, de Fénelon, Bossuet est jusqu'ici, dans cette querelle, l'homme du sens, de la patience et du devoir. Fénelon est l'homme de l'illusion, de l'inexpérience et du trouble. L'un rêve en visionnaire, contriste son maître, fait secte de quelques femmes exaltées, se dérobe au juge-

ment, s'engage, se retracte, abuse enfin de la patience et du silence de l'oracle de l'Église, pour l'appeler malgré lui dans la lice et pour publier, sous l'apparence d'une justification, des accusations contre Bossuet sans justice comme sans vérité. L'autre pense en apôtre et en politique; il patiente en ami; il compatit en vieillard; il fait des efforts surhumains pour amortir le bruit, pour circonscrire le scandale dans les murs du sanctuaire; il n'éclate enfin, et il n'éclate avec larmes que quand son silence deviendrait une défection de son épiscopat, une trahison de son ministère, une déshonoration de son caractère insulté.

Jusque-là, toute supériorité de raison, de mesure, d'égards, de tolérance et de conduite reste à Bossuet. La lecture des polémiques réciproques de ces deux antagonistes le grandit et diminue son rival. Ces deux hommes ne paraissent plus au même niveau; quelque chose de

l'inconsistance féminine transpire dans la pose et dans l'accent de Fénelon. Bossuet a l'accent de l'homme et de l'honnête homme. On va en juger par les fragments suivants de sa dernière réplique à Fénelon; son indignation contenue y double la force des paroles, la réticence y est plus significative que le mot.

« Monseigneur,

» J'ai vu quatre lettres que vous m'avez adressées, et j'ai admiré avec tout le monde la fertilité de votre génie, la délicatesse de vos tours, la vivacité et les douces insinuations de votre éloquence. Avec quelle variété de belles paroles représentez-vous qu'on fait rêver les yeux ouverts, et qu'au reste il n'est pas permis de vous accuser de si grossières contradictions, sans avoir prouvé juridiquement que vous avez perdu l'usage de la raison !

» Vous poussez la plainte jusqu'à dire : Si je

suis capable d'une telle folie, dont on ne trouverait pas même d'exemple parmi les insensés qu'on renferme, je ne suis pas en état d'avoir aucun tort, et c'est vous qu'il faut blâmer d'avoir écrit d'une manière si sérieuse et si vive contre un insensé. »

» Quelle élégance dans ces expressions! quelle beauté dans ces figures! Mais, après tout, on ressent que des preuves de cette nature dans un point de fait, où il s'agit de savoir si vous vous êtes contredit ou non, ne peuvent être qu'éblouissantes, et qu'il faut revenir à la vérité...

» On aimerait mieux s'être expliqué plus précisément et employer son esprit à bien définir ses mots pour parler conséquemment, que de les tordre après coup pour se sauver comme on peut. Mais quoi! les contradictions sont un accident inséparable de la maladie qu'on appelle erreur, et de celle qu'on appelle vaine et

fausse subtilité. La prévention demande une chose, la vérité en présente une autre. On avance des choses subtiles et alambiquées qui ne peuvent point tenir au cœur, et dont on se dédit naturellement. Quiconque est attaqué de ces maladies, quoi qu'il fasse, il ne peut jamais éviter de se contredire ; car celui qui erre, il faut qu'il en vienne à un certain point où il est jeté nécessairement dans la contradiction. Quand saint Paul a dit des faux docteurs qu'ils n'entendent ni ce qu'ils disent ni de quoi ils parlent si affirmativement ; quand il a dit que la fausse science est pleine de *contradictions*, qui est un des sens de cette parole, où il établit les *oppositions de la science faussement nommée;* quand il dit que l'homme hérétique, sans vouloir donner ce nom à celui qui se soumet, et en l'appliquant seulement à celui qui se trompe dans la foi, *se condamne par son propre jugement ;* et lorsque enfin tous ceux qui s'opposent à la vé-

rité, après avoir durant quelque temps, *par un malheureux progrès, erré et jeté les autres dans l'erreur*, c'est-à-dire après avoir ébloui le monde par de spécieux raisonnements et par une éloquence séduisante, *cesseraient d'avancer, parce que leur folie serait connue de tous*, l'Apôtre ne voulait pas les faire lier, ni *prouver juridiquement qu'ils avaient perdu la raison*, et qu'il les fallait interdire. Il voulait seulement nous enseigner qu'il y a une lumière de la vérité qui se fait sentir jusque dans l'erreur. . . . .

» Mais cette réputation d'avoir de l'esprit, loin d'excuser ces grands esprits qui se précipitent eux-mêmes et qui précipitent les autres dans l'erreur, au contraire, c'est ce qui les perd. Les grands esprits, dit saint Augustin, les esprits subtils, *magna et acuta ingenia*, se sont jetés dans des erreurs d'autant plus grandes, que, se fiant en leur propre force, ils ont marché avec plus de hardiesse : *In tanto*

majores errores inierunt, quanto præfidentius tanquam suis viribus cucurrerent. Il ne faut pas les lier ni les renfermer comme vous dites ; ce sont là des raisonnements qui n'ont qu'une fausse lueur. Il n'y a souvent qu'à les laisser beaucoup écrire et étaler les lumières de leur bel esprit, pour les voir bientôt ou se perdre dans les unes et s'éblouir eux-mêmes comme les autres ou se prendre dans les lacets de leur vaine dialectique.

» Je le dis avec douleur, Dieu le sait : vous avez voulu raffiner sur la piété, vous n'avez trouvé digne de vous que Dieu beau en soi. La bonté par laquelle il descend à nous et nous fait remonter à lui vous a paru un objet peu convenable aux parfaits, et vous avez décrié jusqu'à l'espérance, puisque, sous le nom d'amour pur, vous avez établi le désespoir comme le plus parfait de tous les sacrifices ; c'est du moins de cette erreur qu'on vous accuse. Qui-

conque la voudra soutenir ne se pourra soutenir lui même; il faut que lui-même il se choque en cent endroits, ou pour se défendre, ou pour se couvrir et cacher son faible; et vous venez dire : Prouvez-moi que je suis un insensé; et quelquefois : Prouvez-moi que je suis de mauvaise foi, sinon, ma seule réputation me met à couvert. Non, monseigneur, la vérité ne le souffre pas : vous serez en votre cœur ce que vous voudrez, mais nous ne pouvons vous juger que par vos paroles, etc. »

Les torts de l'évêque de Meaux, dans la suite de cette affaire, ne furent que des excès de bon droit : il pousa la justice jusqu'à la vengeance. Mais il faut l'avouer à sa décharge, ce tort fut moins le sien que celui de son âge avancé. Entraîné, dominé, gouverné par son neveu, l'abbé Bossuet, esprit médiocre, âme vulgaire, cœur haineux, caractère dépravé par la servilité, le grand Bossuet parut rapetissé par ce

neveu au niveau des inquisiteurs de la foi et des persécuteurs du génie. C'est ce neveu qui sollicitait à Rome les foudres de l'Église sur la tête de l'archevêque de Cambrai, avec la chaleur d'un saint qui solliciterait le ciel; c'est lui qui semait la calomnie contre l'ancien disciple de son oncle, qui pressait les ministres et les ambassadeurs du roi d'arracher au pape une condamnation et des flétrissures, qui attaquait l'innocence des mœurs, l'épiscopat, le talent, l'amitié, la vertu, et qui écrivait à ses correspondants de Paris, en parlant de Fénelon : « *Nous tenons enfin cette bête féroce !* » Véritable type de ces zélateurs de la foi qui s'efforcent d'ajouter aux foudres du ciel l'injure et la diffamation, ces foudres abjectes des colères de l'homme ! Mais le caractère d'un grand homme ne doit pas souffrir des bassesses d'un neveu qui portait mal ce beau nom. Il n'y a de parenté ici ni entre les génies ni entre les âmes.

LX

Plût à Dieu que le caractère de Bossuet n'eût pas de tache plus indélébile que la tache imméritée qu'on a voulu faire rejaillir sur son nom par partialité pour Fénelon dans l'affaire du *Télémaque* et du quiétisme ! Mais il y en a malheureusement une autre, qu'aucune indulgence ne peut absoudre, qu'aucun temps ne peut effacer. Il devint oppresseur des consciences, il voulut faire régner sur les âmes par le glaive les dogmes qui régnaient sur le royaume. Il ne se contenta pas d'être le grand prêtre

de la religion de son Dieu; il voulut être et il fut le grand prêtre de la religion de son prince.

Nous l'avons vu, dans sa dispute avec les ministres réformés, professer ce principe impie que la religion des sujets est obligatoirement conforme à la religion du prince : principe qui subordonne Dieu à l'homme, et qui fait pénétrer la tyrannie jusque dans le royaume inaccessible de la conscience.

Il faut le dire cependant, cette opinion chez Bossuet n'était pas une adulation envers le prince ; elle était une édification des dogmes. Le dogme, dans cet esprit théologique, était Dieu. La philosophie tout entière était dans son catéchisme.

Jamais la liberté de penser n'avait pénétré dans cette âme, et par conséquent jamais la tolérance. Il était tellement convaincu de l'évidente réalité de ses principes, qu'il n'admettait

pas que cette évidence ne frappât pas les autres hommes de la même évidence que lui; il attribuait de bonne foi à l'obstination, à la révolte et à l'impiété d'esprit toute résistance à l'autorité de l'Église. Un incrédule, pour lui, ce n'était pas un libre penseur, c'était un rebelle. Théocrate jusqu'au fond des entrailles, il croyait fermement que le devoir des rois était de faire régner son Dieu et leur Dieu sur la terre par la même loi et par la même contrainte qui leur sont prêtées pour faire obéir la loi de l'État. Il avait puisé cette théocratie implacable dans l'Ancien Testament : convertir ou exterminer, c'était sa tradition. Oubliant entièrement ses invectives contre les persécuteurs de l'Évangile opprimé, il admettait que l'Évangile, une fois triomphant, se fît persécuteur à son tour. Les martyrs de tout autre foi que la sienne n'étaient plus pour lui des martyrs, mais des factieux et des vaincus. Nous analysons cette pieuse ini-

quité de Bossuet, non pour la faire admirer, mais pour la faire condamner. Elle enlève à l'esprit humain, quelque grand qu'il soit, le premier instinct, la justice; elle enlève au christianisme sa première vertu, la charité; elle enlève à la religion sa première dignité, l'indépendance. C'est l'esclavage avilissant à la fois le maître et l'esclave, transposé du corps à l'âme; c'est l'homme livré garrotté à Dieu et à l'Église, au lieu de l'homme élevant librement son âme au ciel et marchant de lui-même à son Dieu et à son autel.

Cette doctrine était celle de Louis XIV, esprit au fond aussi docile qu'impérieux. Louis XIV était grand surtout par la volonté. Hors de lui-même, ce roi ne comprenait rien. Son égoïsme royal était son génie. Toute liberté l'offensait, même celle de croire. L'uniformité de la foi et de la prière lui semblait une des majestés de la monarchie. La politique renforçait en lui ces

préjugés. Il ne se sentait pas assez roi tant que la libre croyance d'une partie de son peuple protesterait insolemment contre sa croyance de monarque. L'indépendance, quant au dogme, était pour lui une faction dans le ciel comme la liberté était une faction sur la terre.

LXI

La longue guerre civile et religieuse de la Ligue s'était terminée par l'abjuration de Henri IV. Ce prince avait vaincu avec les réformés, il allait régner contre eux. Sa foi avait suivi son ambition; il troquait avec des plaisanteries impies sa religion contre un trône. On sait son mot devenu le proverbe des ambitieux : « Paris vaut bien une messe ! »

Cependant, pour cimenter la paix entre ses anciens amis les protestants et ses nouveaux sujets les catholiques, ce roi, tolérant par poli-

tique, avait promulgué l'édit de Nantes qui assurait la liberté et l'égalité des deux cultes. Cet édit pesait aux catholiques, car l'égalité, ce n'était pas la victoire. Cet édit pesait également à Louis XIV ;-car, devenu catholique par la défection d'Henri IV au parti protestant, ce parti ne pouvait voir dans les successeurs d'Henri IV que des ennemis sur le trône.

Cependant, ni le cardinal de Richelieu, si exterminateur de l'aristocratie, ni le cardinal Mazarin, si pacificateur des troubles civils, n'avaient osé révoquer l'édit de Nantes. C'était la grande charte des libres croyants. Une moitié du royaume vivait à l'abri de cette charte.

On s'était borné, pendant la régence d'Anne d'Autriche, à convertir par la faveur partiale du gouvernement les familles influentes de la cour et des provinces. On achetait des consciences une à une, et, il faut le dire à la honte des convictions religieuses de cette époque en

France, elles ne se marchandaient pas à haut prix. L'exemple de Henri IV avait fait un jeu du changement de religion. On ne se sentait pas coupable d'abjurer pour un domaine ou pour un titre ce que le roi avait abjuré pour un trône.

Mais aussitôt que Louis XIV, entouré par Anne d'Autriche, sa mère, de fervents catholiques et de pontifes imbus des traditions espagnoles, eut le règne en main, le plan d'uniformiser la foi dans le royaume par la séduction, par la contrainte, et au besoin, par la violence, devint l'âme du gouvernement. Tout convergea de loin et constamment vers ce but.

Il ne fut pas difficile aux politiques de faire comprendre à ce jeune prince que le dernier levain de la révolte était dans le culte hétérodoxe, et qu'il ne serait vraiment roi qu'après qu'il aurait le droit de gouverner ses peuples au nom d'un Dieu pour ainsi dire royal.

Il ne fut pas difficile à ses évêques de lui faire envisager ce grand service rendu à l'Église comme une expiation des légèretés ou des scandales de sa jeunesse. Il crut que Dieu pardonnerait tout à un prince qui lui rendrait un peuple.

L'amour et la guerre suspendirent longtemps ces pensées; mais quand il fut à la fois lassé de gloire et de plaisirs, quand madame de Maintenon, le duc de Beauvilliers, le duc de Montausier, Bossuet, l'archevêque de Reims, le chancelier Letellier, toute la partie dévote de la cour, commencèrent à tourner son esprit oisif et scrupuleux sur les intérêts de la religion, Louis XIV reprit ce plan avec plus d'ardeur. De la séduction on passa à la contrainte. Des missionnaires escortés de dragons se répandirent, sous l'impulsion de Bossuet et même de Fénelon, dans les provinces de l'ouest du midi et de l'est, partout où le protestan-

tisme, plus enraciné dans des populations plus tenaces, résistait davantage à la prédication Ce récit est affreux, mais nécessaire. Taire le mal, c'est le flatter.

LXII

On autorisa les enfants, dès l'âge de sept ans, à abjurer valablement la religion de leurs pères. Les maisons des parents qui refusaient de livrer leurs enfants furent envahies et rançonnées par les troupes du roi. L'expropriation du foyer et le déchirement de la famille forcèrent les populations à fuir la persécution déclarée.

Le roi, inquiet de cette dépopulation, prononça la peine des galères contre ceux qui cherchaient la liberté dans la fuite. Il ordonna la confiscation de toutes les terres et de toutes les maisons vendues par les propriétaires qui

tentèrent de sortir du royanme. Il catégorisa la nation par conscience, excluant de presque tous les emplois et bientôt de tous les métiers ceux qui persisteraient dans le culte proscrit, en sorte que le peuple en fut réduit entre la vie et l'abjuration.

Le bannissement perpétuel fut prononcé contre les ministres qui entretiendraient et propageraient leur foi par la parole. Ces sévices soulevèrent des murmures et des séditions dans les provinces ainsi torturées; on les punit par des supplices. Le petit-fils du conseiller d'Henri IV, qui avait rédigé le texte de l'édit de Nantes, roué à Grenoble pour avoir revendiqué le bénéfice de l'acte royal. D'autres furent roués et pendus à Toulouse. « La France ressemble à un malade à qui on coupe bras et jambes pour le guérir, » écrit la reine Christine de Suède, qui visitait le royaume en ce moment. Bientôt on organisa la proscription en masse. Toute la

cavalerie du royaume, oisive à cause de la paix, fut mise à la disposition des prédicateurs et des évêques pour soutenir les missions par le sabre.

« Le roi veut, écrivait le ministre Louvois, fils de Letellier, l'ami de Bossuet, qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui refuseront de se faire de sa religion, et il faut pousser ces rigueurs jusqu'à l'extrémité envers ceux qui auraient le sotte gloire de vouloir se convertir les derniers. »

Bossuet approuvait donc ces persécutions; la foi religieuse et politique en justifiait à ses yeux la nécessité. Sa correspondance est pleine d'indices; ses actes pleins de complicité; son éloquence même, comme on va le voir, est pleine d'approbation et d'enthousiasme pour ces oppressions de l'âme et pour ces *terreurs* de l'hérésie.

Enfin, quand ces terreurs ne laissèrent presque plus de voix aux murmures, le roi osa le grand coup d'État contre la liberté de con-

science, La révocation de l'édit de Nantes fut prononcée par un autre édit du roi.

Le parti de Bossuet et le parti de la cour, confondus dans une même joie, n'eurent qu'un cri pour applaudir au triomphe de la violence. La persécution jusque-là illégale et déguisée, devint loi de l'État. La patrie se déroba tout à coup sous les pieds de près d'un quart de ses enfants. Il fallut abjurer ou le nom de Français ou la foi de sa conscience.

« Vous venez de voir sans doute, écrit madame de Sévigné le 31 octobre, l'édit par lequel le roi révoque l'édit de Nantes. Rien n'est si beau que cet édit! Et jamais un roi n'a fait et ne fera rien de si mémorable! »

Ainsi, selon les lieux et les temps, il y a des applaudissements pour les persécuteurs comme pour les opprimés. L'esprit de parti dénature l'instinct d'équité et de pitié jusque dans l'âme des femmes. L'histoire seule est du parti des victimes.

LXIII

Les persécutions devenues légales qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes rappellent les plus célèbres proscriptions des annales humaines. On proposa l'emprisonnement en masse de tous ceux qui se déclareraient rebelles à la religion du roi. Les prêtres réformés eurent quinze jours pour abjurer ou pour sortir du royaume.

Des milliers de familles, déracinées et expropriées de la patrie, s'enfuirent par toutes les frontières et par toutes les mers. Ces colonies

de proscrits se répandirent en Allemagne, en Angleterre, en Piémont, dans les montagnes des Vaudois, et jusqu'aux extrémités de l'Afrique et de l'Amérique. Les ordres du roi qui les condamnaient à l'expatriation leur défendaient en même temps la fuite. Les prisons ne suffisaient pas à les contenir, les galères regorgeaient de ces criminels préférant le martyre à l'abjuration.

Tout était crime à ceux qu'on retenait en France. Il leur était interdit d'avoir des serviteurs ou des ouvriers catholiques, de peur que la religion des maîtres ne corrompît leur domesticité. Il leur était interdit d'avoir des serviteurs protestants, de peur que leur maison ne devînt un asile pour des coreligionnaires. On les forçait d'assister aux cérémonies et de participer aux sacrements du culte qu'ils répudiaient du cœur.

Nous avons sous les yeux des lettres de Bos-

suet qui discutent gravement ces mesures et qui décident à quels signes on pourra reconnaître la sincérité ou punir l'hypocrisie de ces assistances forcées aux cérémonies de l'Église. Ceux qui, en mourant, refusaient d'accomplir les rits catholiques, étaient traînés sur la claie, jetés à la voirie comme des animaux immondes.

La terreur alluma le fanatisme. Les Cévennes, contrée âpre et biblique du midi, firent explosion. On étouffa cette explosion dans le sang. Des assassinats réciproques consternèrent ces provinces. Un prêtre d'un zèle fanatique, l'abbé du Chaila, après avoir été mutilé comme missionnaire dans les Indes, revient torturer lui-même ses compatriotes protestants dans les Cévennes. Martyr à son tour, il est immolé sur les cadavres de ceux qu'il a immolés. Chacun est tour à tour ou tout à la fois bourreau et victime. Les prêtres catholiques et les ministres protestants sont, au gré des vicis-

situdes de la guerre, poursuivis, traqués, fusillés dans les antres des rochers de ces montagnes.

Trois armées du roi, commandées par des maréchaux de France, suffisent à peine à éteindre cette Vendée dans son sang. Tout meurt, tout fuit ou tout abjure. L'œil et la main du gouvernement ne sont plus occupés, sous la direction, ici paternelle, là cruelle, des théologiens, qu'à perpétuer une épuration domestique qui arrache les enfants aux pères et aux mères suspects ou obstinés, pour les dépayser de leur foi et pour les jeter dans les couvents sous des instituteurs d'un autre culte. Fénelon lui-même ne se distingue, dans cet apostolat politique, que par des moyens plus doux de persuasion ; mais il approuve, dans deux lettres, l'emploi des troupes et l'intimidation salutaire pour conduire à l'abjuration par la peur.

Quant à Bossuet, il triomphe et prend hardiment la responsabilité de la proscription sur le cercueil de son ami le chancelier Letellier, ministre, machinateur, auteur et exécuteur de ces barbaries. Dans l'oraison funèbre qu'il prononce de son ami, il l'envoie devant Dieu avec ses proscriptions pour titre de salut et de gloire.

« Nos pères, dit-il dans ce panégyrique, n'avaient pas vu, comme nous le voyons, une hérésie invétérée tomber tout coup à sur l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée comme *le plus bel usage de l'autorité,* et le mérite du prince plus reconnu et plus avéré que son autorité même ! »

Puis, s'élevant jusqu'au lyrisme et entonnant le chant de triomphe sur la France purgée de tant de milliers de proscrits par la main de ces épurateurs de la foi :

« Ne laissons pas cependant, s'écrie-t-il,

passer ce miracle de nos jours ; faisons-en le récit aux siècles futurs ! *Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise, agiles instruments d'un prompt écrivain et d'une main diligente !* Hâtez-vous de mettre Louis XIV avec les Constantin et les Théodose ! Avant ces empereurs, dont les lois proscrivirent les réunions des hérétiques, les sectes demeuraient unies et s'entretenaient longtemps, Mais, depuis que Dieu suscita des princes chrétiens pour interdire ces cultes aux hérétiques et que le clergé qui veillait sur eux les empêcha de les exercer en paticulier, les opiniâtres moururent sans postérité parce qu'ils ne pouvaient enseigner librement leur dogme. Ainsi tombait l'hérésie avec son venin. »

Et après avoir célébré une persécution récente et plus merveilleuse, selon lui :

« Poussons jusqu'au ciel, reprend-il, nos acclamations ! et disons à ce nouveau Con-

stantin, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cents Pères de l'Église disaient autrefois dans le concile de Chalcédoine: « Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques; c'est le digne ouvrage de votre règne! Roi du ciel, conservez le roi de la terre! c'est le vœu de l'Église, c'est le vœu des évêques! »

« Quand le pieux chancelier scella enfin cette révocation du célèbre édit de Nantes, il s'écria qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du roi, il n'avait plus qu'à mourir! C'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans les fonctions de son ministère! »

Après de telles paroles, il est impossible d'innocenter Bossuet de complicité dans cette tache du règne; son implacabilité théologique changeait, par sa propre bouche, l'oppression de conscience en vertu. On gémit de cette fausse conscience, qui force l'histoire à inscrire, à

côté d'un si beau génie et d'un si grand zèle, le titre de proscripteur.

Mais il le faut. Quand le zèle devient passion, il devient violence; et, quand le zèle emprunte la main du pouvoir politique, l'apôtre devient responsable du bourreau.

Hâtons-nous de jeter le voile sur cette partie de l'apostolat de Bossuet. Ce n'était pas son âme, c'était sa logique qui était cruelle. Il ne se vengeait pas lui-même, mais il avait l'orgueil de croire qu'il vengeait Dieu. Leçon terrible pour tous les excès de zèle, pour toutes les opinions et pour tous les temps!

LXIV

La mort du prince de Condé rappela le pontife à une éloquence plus digne de lui. Ce fut la dernière et la plus sublime de ses oraisons funèbres. Il semble qu'en approchant du tombeau lui-même, son génie en contractait la solennité. La mort du prince de Condé, son premier protecteur et son admirateur le plus constant, lui disait que toute célébrité doit mourir.

Ces deux plus grandes gloires du siècle, l'un dans la guerre, l'autre dans les lettres et dans la religion, semblaient s'entraîner l'une et

l'autre. Bossuet entendit l'avertissement dans son cœur et le répercuta dans sa voix. La péroraison de ce discours est le sommet de l'éloquence moderne.

La vieillesse, la contemporanéité, l'égalité de niveau entre l'orateur et le héros couché à ses pieds, complétaient l'éloquence. Le spectacle était aussi grand que le discours.

« Jetez les yeux de toutes parts, dit Bossuet ; voilà ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant, et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

» Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie

humaine! Pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ! Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ?

» Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel.

» Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

» Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'l a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il vous être toujours un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus! et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

» Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince! le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire. Votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; Vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâce ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (la véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi).

» Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce

sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! »

LXV

Bossuet se retira en regardant la mort avec la même majesté qu'il se retirait de la chaire sacrée. Il entra de plus en plus dans le recueillement de son crépuscule comme un prêtre qui s'enfonce dans l'ombre des nefs.

Ses apparitions à la cour devinrent plus rares, ses séjours à Meaux et dans sa retraite champêtre de Champigny plus longs. Il avait fini sa tâche, il avait fait régner par la parole et, malheureusement pour lui par le glaive, cette unité de culte qui, avec l'unité despoti-

que du trône subordonné à l'Église, était l'utopie de sa vie.

Comme pontife, il n'avait plus rien à désirer. Comme homme, il se résignait à n'avoir pas atteint le double but de sa vie ecclésiastique : l'archevêché de Paris et la dignité de cardinal. Le roi l'avait trouvé trop plébéien, le pape trop français pour grandir encore en lui le grand tribun de l'Église gallicane. On peut douter qu'il ne ressentît souvent avec une secrète amertume de cœur cette ingratitude du roi et ce ressentiment de Rome. C'était un de ces esprits qui ne séparent pas la grandeur morale de la grandeur des situations. Un épiscopat subalterne lui paraisait contraster injustement avec l'éminence de ses services et la supériorité de son génie. On voit de temps en temps, à travers ses lettres transpercer une certaine humiliation et un certain reproche non articulé de cette injure de sa destinée. L'archevêché de

Paris et la pourpre romaine manquaient, à ses yeux, à la décoration de son nom. Mais ces deux regrets, compensés par tant de respects de la cour et de l'Église, n'éclatèrent jamais sur ses lèvres. S'il murmura tout bas le mot des services mal rétribués, comme Strafford :

« *Nolite fidem principibus et filiis hominis, quia non est salus in illis* (ne placez pas votre confiance dans les princes et dans les enfants des hommes, parce qu'il n'y a pas de salut en eux), » il ne les prononça jamais tout haut.

La foi et la piété refermèrent silencieusement et saintement ces cicatrices de son cœur. Il mit sa gloire dans sa foi, et sa foi dans sa gloire. Il n'attrista pas sa vieillesse ni ses amis par ces retours sur l'ingratitiude des hommes et sur les espérances trompées, qui sont les consolations des petites âmes et le dédain des grandes. Il vieillit en Dieu comme il avait vécu en lui.

LXVI

Ces amertumes le détachèrent du monde, qui avait peut-être compté pour trop dans sa vie. L'étude et surtout la poésie sacrée devinrent de plus en plus l'occupation et le charme de ses heures : la poésie est l'éloquence du loisir et de la rêverie.

Il composait beaucoup de vers qu'il laissait entre-lire à ses amis, mais qu'il anéantissait à mesure qu'il les écrivait, soit qu'il les jugeât indignes de sa prose, soit qu'il les regardât comme un jeu de la parole, trop peu grave pour

son caractère sacré. Mais la prière intérieure, la récitation de son bréviaire, l'assistance aux cérémonies de sa cathédrale, les polémiques sur les questions théologiques du temps, le perfectionnement de ses œuvres littéraires et de ses harangues déjà publiées, la préparation de quelques sermons familiers pour son humble auditoire de Meaux, remplissaient sa vie.

LXVII

Son âme se délassait dans une continuelle, mais régulière activité d'esprit. Il dormait peu, comme les vieillards dont les veilles semblent vouloir disputer d'avance quelques heures de pensée de plus au sommeil éternel qui s'approche. Une lampe brûlait toute la nuit dans sa chambre : on la voyait luire de loin à travers les fenêtres de son appartement, entre les arbres de son jardin, aux flancs de la colline dominée par son palais et par les ombres massives de sa cathédrale. Cette lampe était pour les habitan t

de Meaux le symbole de sa pensée. Les pauvres ouvriers du faubourg et les jardiniers dont les chaumières étaient répandues sur la colline opposée, connaissaient cette lueur matinale, ils l'appelaient *l'étoile de Monseigneur.*

Il se levait plusieurs fois dans la nuit pour noter avec la plume les idées qui visitaient ses insomnies. Enveloppé, dit son secrétaire, d'une peau d'ours dont les poils étaient tournés en dedans, les pieds souvent nus, la tête blanchie par la neige de l'âge, la taille haute et maigre, il ressemblait à ces prophètes dont il récitait et commentait sans cesse les versets.

Il psalmodiait avant le jour, à demi-voix, les antiennes liturgiques que l'Église a appelées les *Matines*, par allusion aux heures où elle en impose la récitation à ses ministres. Il travail-

lait ensuite deux ou trois heures à ses compositions historiques, à ses préparations de discours, à ses poésies.

La rapidité de sa plume, qu'on entendait à peine froisser la page d'un mouvement continu et régulier, rappelait «*ces plumes agiles, rapides instruments de l'intelligence*, » qu'il avait invoquées dans son oraison funèbre du chancelier.

Comme tous les écrivains qui veulent suffire à une longue tâche de la pensée, il jetait la plume aussitôt qu'elle ne courait plus d'elle-même entre ses doigts. Il savait que le génie est une jeunesse de la pensée et que l'inspiration s'arrête aussitôt que la lassitude commence. Il se recouchait alors au lever de l'aurore et reposait son âme dans un second et court sommeil. Le reste du jour était au monde, aux affaires, à la cathédrale, à la table frugale, au loisir, aux entretiens, à la lecture, à l'enjouement gracieux avec ses amis.

LXIX

Son opulence lui permettait de négliger entièrement ses affaires domestiques. Il avouait lui-même son inaptitude pour ces intérêts mesquins d'une grande maison : l'Église et le roi s'en étaient chargés. Il laissait largement couler dans un luxe facile, dans le sein des pauvres, des amis, des parents, ce superflu de son épargne. Il avait une cour d'amis, composée des premiers hommes de son siècle.

Outre Fénelon, qu'il avait perdu sans qu'on

pût l'accuser de n'avoir pas attendu sept ans son retour, on comptait parmi ses amis avoués le grand Condé, le ministre M. de Malézieu, M. de Valincourt, dont la gloire fut dans l'estime de tous les hommes d'élite du siècle; M. D'ormesson, administrateur éminent; l'orientaliste d'Herbelot, qui lui enseignait, à soixante-douze ans, la langue hébraïque; Pélisson; la Bruyère; Boileau, qui lui adressait son *Épitre sur l'amour de Dieu;* Racine, qui lui soumettait *Athalie;* Santeuil, qui lui laissait corriger ses hymnes et qui disait de lui :

« *Per quem religio manet inconcussa, sacerdos!* (Pontife! par la main de qui l'inébranlable foi résiste à tous les siècles!) »

D'autres encore, l'abbé de Fleury, qui écrivait l'histoire sous ses yeux avec la modestie d'un disciple; l'abbé Ledieu, le commensal, le secrétaire et le confident de tous ses âges; Bourdaloue et le jeune Massillon, qui venaient à

Germigny et à Meaux essayer leurs sermons devant le maître de la parole.

Sa conversation était reposée, douce, facile aux entraînements de l'âme, sans pruderie et sans licence. Il aimait l'abandon, jamais l'indécence de l'entretien.

« Soyez enjoué, ne soyez pas plaisant, écrivait-il à un de ses familiers; la plaisanterie, quand elle est personnelle, touche de trop près à la raillerie, et la raillerie est souvent insipide ou offensante. »

Il estimait peu le rire, qui offense presque toujours la dignité ou la charité. L'homme plein de pensées graves ne résonne pas si creux. Jésus-Christ, son maître, n'avait pas ri une seule fois dans sa vie. Mais Bossuet aimait le sourire, qui n'est que la détente de l'esprit et la prévenance du cœur.

LXX

Depuis longtemps des souffrances sourdes, produites par son assiduité sédentaire au travail, laissaient craindre à ses amis qu'il ne fût menacé de la maladie de la pierre. Il ne se dissimulait pas à lui-même son affaiblissement. Il avait le pressentiment de sa fin. Il fit ses adieux à son clergé, en 1702, dans un discours au synode des ecclésiastiques de son diocèse, discours où il rappela involontairement sa péroraison pathétique de l'oraison funèbre du prince de Condé.

« Ces cheveux blancs, leur dit-il, mes chers frères, m'avertissent que bientôt je dois aller rendre compte à Dieu de mon ministère, et que ce sera aujourd'hui peut-être la dernière fois que je vous parlerai ! »

Il employa ses derniers jours à traduire en vers français les psaumes, seule poésie digne de lui, qu'il espérait, disait-il, entendre chanter dans le ciel et dont il aimait à se consoler d'avance sur la terre.

Cependant il doutait encore de la nature incurable de son mal. La conviction qu'il en reçut par la bouche de Fagon, le grand médecin du temps, lui donna la mort plus que la maladie elle-même. L'horreur de l'opération qu'il fallait se résoudre à subir prévalut sur la constance du philosophe et sur la vertu du chrétien. Une fièvre de terreur le saisit; sa voix se perdit, sa plume faillit dans sa main; il ne put achever d'écrire lui-même le billet par lequel

il appelait à lui son confesseur pour préparer son âme à ce hasard d'une dangereuse opération. Il pâlit devant l'image de la torture que l'art allait lui faire subir. La vigueur de sa santé et la constance de sa fortune l'avaient mal préparé à ce supplice. Il eut pitié de son corps, lui qui n'avait pas eu assez de pitié des larmes et du supplice de tant de proscrits. Il pleura, non devant la mort, mais devant la douleur.

LXXI

Son neveu, l'abbé Bossuet, profita de cette faiblesse pour lui faire demander au roi la survivance de l'évêché de Meaux, héritage résigné entre les mains d'un indigne héritier. Madame de Maintenon et le cardinal de Noailles, ne voulant ni condescendre à cette faiblesse de népotisme de Bossuet, ni contrister sa fin par un refus, conseillèrent au roi d'ajourner la grâce sans l'accorder ni la refuser à ce grand homme. Bossuet, dans un intervalle de son

mal, se traîna jusqu'à la cour pour solliciter le roi en faveur de son neveu : Louis XIV le reçut en père spirituel, mais il lui dit que l'heure n'était pas venue de penser à son héritage.

La fatigue et la fièvre le retinrent quelques jours à Versailles. Il y reçut les sacrements de l'Église et dicta son testament. L'énormité des dettes qu'il avait contractées par la négligence de ses affaires domestiques et par la prodigalité de sa main, jeta la consternation dans son esprit. Une langueur mortelle, mais lente, succéda aux accès du mal. On en profita pour le ramener à Paris. Ses sommeils, pendant les nuits, étaient entrecoupés de gémissements et de délire ; on l'entendait se plaindre et se résigner à haute voix. Le jour, il se faisait lire constamment les Évangiles comme des promesses qu'il avait besoin d'entendre sans cesse pour se rassurer contre la mort.

« Je lui lisais, à sa demande, souvent cinq

ou six fois de suite le même Évangile, » écrit l'ami qui veillait auprès de sa couche.

Un cortége sans cesse renouvelé de courtisans, d'amis, de prêtres, assiégeaient sa porte. On sentait qu'une grande gloire du siècle allait s'éteindre, on voulait en recueillir les dernières lueurs. Les derniers soupirs des grands hommes sont un spectacle que la terre aime à retenir. Il avait repris la sérénité et la confiance de vivre. « Je vois bien, disait-il, que Dieu veut me conserver! »

L'ardeur de la controverse sacrée se rallumait en lui. Il revoyait ses livres contre les jansénistes. Il dictait des corrections à sa *Politique sacrée*. Son génie n'avait point pâli, il écrivait des lignes pleines du suc de ses plus robustes années.

« La foi, disait-il, est un flambeau ; mais c'est un flambeau qui reluit dans un lieu obscur dont il ne dissipe pas toutes les ténèbres. Si

tout était obscur, nous marcherions comme à tâtons dans une nuit profonde, en danger à chaque pas, et sans jamais pouvoir nous convaincre. Mais aussi, si tout y était clair, nous croirions être dans la patrie et dans la lumière de la vérité. Tout reconnaît le besoin que nous avons d'être guidés et enseignés, en dedans par l'esprit divin, en dehors par l'autorité de l'Église! »

Il répétait souvent ce passage de l'Évangile, qu'il se destinait sans doute pour épitaphe à lui-même :

« Celui-là est apparu dans le monde pour la perte et pour le salut d'un grand nombre! »

La fièvre mortelle le consumait à grand feu.

« Cessez de me tromper, dit-il à ses amis; que la volonté de Dieu se fasse sur moi! Je sens mon anéantissement. Prions ensemble, je sens la machine se détruire; prions, mais peu à la fois, à cause de mes douleurs! »

C'était la semaine où l'Église commémore par la prière, le deuil et la joie, les supplices et la résurrection du Christ. Il s'unit de cœur aux cérémonies sacrées. On lui parla de sa mission si magnifiquement accomplie, de ses œuvres, de ses vertus, de sa sainteté, de sa gloire. A ce mot de gloire, qui avait peut-être été sa faiblesse, il s'indigna contre lui-même.

« Cessez ce discours, s'écria-t-il; ne parlez que de pardon; c'est le seul mot de l'homme! »

Le frisson monta enfin des membres au cœur.

La tête pensait et priait encore. On l'entendait balbutier en latin :

« *Vim patior, sed scio cui credidi!* (Je souffre la violence de la douleur et de la mort ; mais je sais en qui j'ai cru !) »

La foi survivait à cette vie. Il s'assoupit après ces paroles, et dormit paisiblement jusqu'au matin. A l'aube du jour, on entendit une respiration plus forte que les autres : c'était la dernière. Bossuet n'était plus. Le jugement commençait là-haut pour lui, la mémoire ici.

LXXIII

Cette mémoire est auguste, mais elle n'est pas sans reproches. Il y a deux choses dans cet homme : l'homme et le talent. Le talent est incomparable, l'homme est inférieur au génie. Il eut la volonté droite, mais violente ; le génie immense, mais tyrannique ; son caractère absolu, impérieux, ne fut pas seulement d'un grand apôtre, mais d'un grand juge. Il y a dans l'histoire des larmes qui protestent éternellement contre lui. Il apporta dans ce monde la guerre et non la paix. Une guerre éternelle remuera

sa mémoire dans son tombeau. Il fit quelque bien à la religion, aucun à l'humanité; mais il fit une gloire immense à sa patrie. Cette gloire du talent survit et grandit parmi les adorateurs de l'esprit humain. Elle ne tient pas à ses œuvres, mais à lui.

Sa philosophie naturelle était limitée par l'esprit dogmatique, d'où il envisageait systématiquement l'univers. Il fut plus théologien que philosophe. Les querelles sacerdotales dans lesquelles il a consumé sa vie ont vieilli; la distance les diminue tous les jours aux yeux de la postérité. *Son Histoire universelle* n'est qu'un jeu de génie, ses controverses ne sont que des éclats de voix dont on n'entend plus le sens de si loin, après deux siècles. Le quiétisme, le jansénisme, les subtilités des maximes de l'Église gallicane, sont des cendres froides qu'aucune parole du prophète ne peut rallumer.

Les lettres à ses religieuses, les conférences

avec ses synodes de Meaux, les sermons pour des prises d'habit dans les cloîtres, les oraisons funèbres même de quelques reines, de quelques princesses, ou de quelques amis de cour plus ou moins dignes de cette grande voix, ne sont plus par le sujet que de *magnifiques témoignages du néant* de ces noms morts avec leur panégyriste. Tout est momentané, accidentel dans les occupations de cette longue vie, et rien, excepté la langue, n'est de nature à rester monumental dans les âges.

Mais c'est Bossuet qui est le monument de lui-même. La nature était si grande en lui qu'elle a survécu et survivra éternellement à ses œuvres. C'est la grandeur de Dieu, ce n'est pas la sienne ; c'est la plus abondante, la plus imagée et la plus haute parole dont la nature ait doué des lèvres d'homme.

Bossuet est tellement incorporé dans la gloire de la France, qu'en le diminuant on retranche-

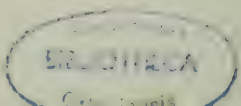
rait quelque chose à la majesté du génie français.

Ce nom ressemble à ces sommets des Alpes ou de l'Himalaya, couverts de neiges ou de foudres, que les hommes n'habitent pas, mais qui font la renommée et l'orgueil des contrées que ces montagnes tiennent à l'ombre, et qui servent à mesurer la hauteur à laquelle la terre peut s'élever dans le ciel.

FIN

POISSY. — TYPOGRAPHIE DE AUG. BOURET.

630



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

OCT 28 1987

OCT 22 1987

11 AVR. 1994

31 MARS 1994

MAI
MAY 06 2002

AUG
AOUT 15 2002

BX 4705 .B7L3 1864

a39003 000315423b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 09 05 01 6